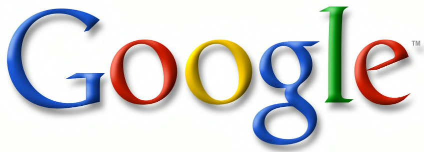

Google



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVI.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Œuvres complettes d'Alexis Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny.

En vous rendant compte, Monsieur, de la vie de *Piron*, je vous promis une notice des différens ouvrages de ce Poëte, contenus dans la belle édition que M. *Rigoley de Juvigny* vient de donner au public. Quelques-uns de ces ouvrages, tels que *Gustave* & *la Métromanie* ont une célébrité qui me dispense de vous les faire connoître ; d'autres, en bien plus grand nombre, sans avoir la même réputation & le même mérite, renferment cependant des beautés dignes de leur auteur ; & ce sont précisément ceux-ci dont je vais tâcher de vous donner

quelqu'idée. *Piron* s'est essayé dans presque tous les genres de poësie ; mais on pourroit regretter qu'il ait été trop souvent déterminé à écrire, plutôt par les circonstances, que par l'impulsion de son génie : si l'état de sa fortune lui eût permis de se livrer uniquement au genre, auquel la nature sembloit l'avoir destiné, il eut sans doute enrichi la scène Françoise de plusieurs Comédies excellentes, & *la métromanie* ne seroit pas aujourd'hui le seul chef-d'œuvre qui attestât la supériorité de ses talens. Mais quelque matière qu'il traite, il a toujours un ton original, & des traits qui ne sont qu'à lui. Ses premiers travaux eurent pour objet l'Opéra-Comique. Ce genre, fort en vogue de son temps, & auquel les plus beaux esprits ne dédaignoient pas de consacrer leurs talens, sembloit tenir beaucoup de la Comédie ancienne, telle que nous la voyons dans les pièces d'*Aristophane* ; dégagé des entraves de l'art & des bienséances rigoureuses d'un théâtre régulier, ce spectacle joignoit à toute la gaîté d'un comique bouffon, le merveilleux & les machines de la scène ly-

rique ; c'étoit un assemblage monstrueux des farces les plus basses & des satyres les plus fines, des plus grossières équivoques & des plus agréables plaisanteries : tout y respiroit la joie & même la licence, & cependant la raison s'y montroit souvent sous le masque de la folie : on y trouvoit des portraits vifs & animés des mœurs du temps & des vices les plus à la mode, des allégories ingénieuses, des critiques mordantes des auteurs dramatiques, & des pièces de théâtre qui avoient le plus de réputation. Pour réussir à l'Opéra-Comique, il falloit un auteur plein de gaîté & d'enjoûment, fertile en bons mots & en saillies heureuses, d'un esprit railleur & malin, d'une imagination vive & tant soit peu libertine. *Piron* réunissoit à un degré éminent toutes ces qualités, & il les déploya de la manière la plus brillante dans *Arlequin Deucalion:* avec un seul acteur parlant, il trouva le secret d'amuser tout Paris. Le lieu de la scène, qui est le mont parnasse, lui servit à varier la monotonie de son sujet ; il mit en jeu, avec

beaucoup d'adresse *Apollon*, les muses, & sur-tout le cheval *Pegase* qui lui fournit une foule d'excellentes plaisanteries sur les Poëtes tragiques du temps: *Pirrha*, femme d'*Arlequin*, que son mari croyoit ensevelie dans les eaux, donne lieu à une reconnoissance dans le goût de celle de *Strabon* & de *Cléanthis* dans *Démocrite amoureux* : ces divers personnages, sans dire un seul mot, amènent si naturellement les plaisanteries d'*Arlequin*, & y jettent tant de variété, qu'on s'apperçoit à peine qu'il parle seul. La dernière scène est sur-tout remarquable par un mélange picquant de la plaisanterie la plus bouffonne, avec la plus sublime morale : *Arlequin* & *Pirrha* ont fait naître à coups de pierre cinq garçons & quatre filles : des cinq garçons, le premier est laboureur; le second, artisan; le troisième, militaire; le quatrième, robin. Le cinquième a une large calotte sur la tête, une perruque en bourse, une longue barbe de capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un

bas blanc, un bas noir, une culotte rouge d'un côté, noire de l'autre. *Arlequin* s'adresse dabord au laboureur, & lui dit :

» Tu es mon aîné, toi, & le pre-
» mier de tous ces drôles-là, comme le
» plus nécessaire à leur vie : laboure,
» en profitant de ta peine, ils te mé-
» priseront ; moque toi d'eux, sue,
» vis, vis en paix, vis & meurs dans
» l'innocence : tu auras toujours cette
» innocence & cette tranquillité plus
» qu'eux. Peste, comme je moralise !
» ma foi, il n'y a que d'avoir de la
» famille, qu'elle vienne d'où l'on
» voudra, pour rendre sérieux.

A l'Artisan.

» Serviteur à M. l'Artisan ; marche
» après ton aîné, toi, comme le siècle
» d'argent suivit le siècle d'or. Il sera
» nécessaire, tu ne seras qu'utile ; vivant
» dans les villes, tu seras plus près de
» la corruption ; ne t'y laisse pas aller,
» travaille en conscience, & vends
» de même ; tu seras heureux.

A l'homme d'épée, qui tranche du capitan, en lui jettant bas, d'un revers de main, son chapeau à plumet qu'il a insolemment sur la tête.

» Chapeau bas, devant ton père, » quand tes deux aînés sont dans leur » devoir. Ne croit-il pas avoir été » formé d'une pierre plus précieuse » que les autres ? Mon gentilhomme, » un peu de modestie ; tout ton ta» lent sera de sçavoir tuer, pour tuer » ceux qui voudront tuer tes frères, » & les troubler dans leurs respecta» bles professions.

Au Robin.

» Le vilain garçon ! celui-là me dé» plaît ; il a dans sa Physionomie, je » ne sçais quoi de malin, de flasque » & de suffisant qui dégoûte & qui » révolte. Mon drôle, songe à ce que » tu feras, mets bas cette physiono» mie & ce vilain masque ; parois » sage, humble & tranquille, comme » un garçon de boutique, qui tient la » balance de *Thémis* pour vendre sa

» marchandise au poids de son sanc-
» tuaire ; je te vois là des yeux fri-
» pons, un nez tourné à la friandise,
» & des mains crochues, bien à crain-
» dre pour ceux qui auront recours à
» toi contre des riches & des belles.....

Au cinquième garçon.

» Quelle étrange espèce est celle-
» ci ! Je remarque même qu'il n'y a
» que quatre femelles, & que celui-là
» n'a pas son vis-à-vis. Ah ! j'y suis,
» il n'en a que faire pour se multi-
» plier ; la race n'en sera que trop
» nombreuse, sans que le mariage s'en
» mêle : ainsi que *Promethée* mon grand-
» père, ils se perpétueront sans avoir
» jamais chez eux de femme en cou-
» che. J'ai connu de ces gens-là à mil-
» liers avant le déluge, les uns nous
» menaçoient de la part des Dieux of-
» fensés : les autres nous chantoient
» les mœurs innocentes des premiers
» temps, & tous accumuloient les cri-
» mes, & grossissoient l'orage.....

Aux filles & aux garçons.

» Or çà, donnez-vous la main, le

» *coucou* chante) tu prends bien ton » temps ; tu devois bien attendre au » moins à la seconde génération.

Après son premier essai théâtral dans un monologue, *Piron*, comme il le dit lui-même, voulut voir ce qu'il sçauroit faire en dialogue, dans une pièce d'intrigue, & donna *l'Antre de Trophonius*. Cette pièce est assez plaisante. On y trouve, sur-tout, une parodie fort heureuse de l'entrevue de *Rodrigue* & *de Chimène* dans le *Cid*. *Arlequin*, Caissier de M. *Agrippain*, financier, a pris la fuite avec une somme de cinquante mille livres, sans dire adieu à sa maîtresse *Marinette*, & s'est retiré dans une forêt auprès de l'antre de *Trophonius* : *Marinette*, allant consulter l'oracle, se plaint à son amie *Olivette*, du procédé d'Arlequin, & s'écrie :

» C'est un scélérat ! je serois la pre- » mière à donner son signalement à la » maréchaussée ; je serois fille à l'é- » trangler de mes propres mains.

Arlequin sort de derrière un arbre où il étoit caché, ayant au col une sangle

dont il présente les deux bouts à Marinette :

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

MARINETTE.

Ma chère, où sommes-nous, & qu'est-ce que je voi ?
Arlequin dans ces lieux ! Arlequin devant moi!

ARLEQUIN.

Étranglez-moi, serrez! goûtez sans résistance
Le plaisir de ma perte & de votre vengeance.

MARINETTE.

Hélas!

ARLEQUIN.

Ecoute moi:

MARINETTE.

Malheureux!

ARLEQUIN.

Un moment:

MARINETTE.

Le prévôt peut passer ;

ARLEQUIN.

Quatre mots seulement :
Après, ne me réponds qu'avecque cette sangle.

MARINETTE.

Moi qui t'aimois hier, qu'aujourd'hui je t'étrangle !

Il y a aussi une scène excellente, où *Mercure*, invoqué par *Arlequin* & par *Scaramouche*, comme le Dieu des fripons, se plaint du discrédit où il est tombé :

Messieurs, dit-il, vous me faites trop d'honneur, je ne suis qu'un pauvre diable de Dieu réformé, indigne d'une si noble invocation.

SCARAMOUCHE.

Effectivement, je ne vous vois plus vos attributs : où est votre caducéeu cette verge fatale, avec laquelle vous

conduisiez les vivans chez les morts ?

MERCURE.

On me l'a ôtée pour en faire le sceptre d'*Esculape*.

ARLEQUIN.

C'est l'avoir mis à sa vraie place, le fouet à la main du voiturier ; mais vous n'en êtes pas moins resté le protecteur & le Dieu des filoux.

MERCURE.

C'est ce qui vous abuse encore : je suis entièrement abandonné. Depuis qu'*Hercule* a nettoyé les campagnes de brigands, ils se sont retirés dans les villes pour y figurer sous différens titres, plus ou moins honorables ; les uns se nomment marchands, les autres artisans, les autres financiers. *Plutus* m'enlève toutes ces pratiques là. *Thémis*, la justice même, ne s'est point fait une affaire de me débaucher & d'enrôler sous ses étendarts l'élite

de mes adorateurs, & ce qui me picque le plus contre ces déserteurs, c'est que non contens d'avoir passé au service de mon ennemie déclarée, ces ingrats, en remerciement des bons tours qu'ils tiennent de moi, ne font, par pure envie de métier, que persécuter le peu de pauvres sujets fidèles qui me restent par-ci par-là sur les grands chemins, en se faisant grace les uns aux autres, moyennant leur part au gâteau.

ARLEQUIN.

Ne faites-vous pas toujours les commissions amoureuses de *Jupiter?*

MERCURE.

Depuis que tous les Dieux & les demi-Dieux de l'olympe se les arrachent des mains, il n'y a pas là-haut de l'eau à boire dans ce métier là. J'ai été obligé de venir chercher ici bas de l'emploi, &, de Dieu que j'étois, de me faire un misérable colporteur, dont il n'est pas que vous n'avez entendu parler, sous le nom de *Mercure galant.*

SCARAMOUCHE.

Ah, quel déchet ! .... C'eſt donc vous qui courez après les pièces fugitives qui nous annoncent les morts, les mariages, les naiſſances, les promotions ?

MERCURE.

Et les généalogies :

SCARAMOUCHE.

Toutes choſes, bien intéreſſantes pour les lecteurs.

MERCURE.

Aſſurément ; & un air tendre, une chanſon à boire, un commencement de roman ſans queue, une énigme ou deux, deux ou trois jolis logogryphes, pour laiſſer des os à ronger aux beaux-eſprits de la cour, de la ville & des provinces, & les amuſer juſqu'à mon retour lunaire ; n'eſt-ce rien ? &c.

» Cette ſcène fit beaucoup rire, » dit *Piron*, & les auteurs de cette » compilation ne me l'ont point par-

» donné. Qui m'eût dit, en 1722, que
» le Roi, en 1755, me gratifieroit d'une
» pension de 2000 livres sur cet ho-
» norable ouvrage ? »

La Rose est une pièce charmante, qui mérite d'être distinguée des autres Opéras-Comiques de *Piron*, par la régularité du dessin, la délicatesse & les graces de l'exécution. L'idée en est ingénieuse & picquante, & quoiqu'elle porte sur un fonds un peu libre, le voile de l'allégorie est si heureusement tissu, qu'il ne laisse jamais appercevoir le nud.

Les bornes de cette lettre ne me permettent pas, Monsieur, de vous entretenir des autres Opéras-Comiques, qui sont en grand nombre : il est temps de nous élever des tréteaux de la foire à un théâtre plus digne des talens de *Piron* : il débuta sur la scène Françoise par la Comédie des *fils ingrats*, restée au théâtre sous le titre de l'*Ecole des Pères* : le fonds de cette pièce est triste & sombre, le développement de l'intrigue un peu pénible & traînant : ces défauts sont réparés par des caractères bien dessinés

& bien-soutenus, par une excellente morale, souvent égayée de traits plaisans, qui annonçoient l'auteur de la *Métromanie*. *Piron* s'est depuis reproché comme une grande faute, d'avoir défiguré, par des scènes attendrissantes, un poëme dont l'objet essentiel est de réjouir : cependant ces endroits, qui sembloient offrir un nouveau genre de comique, firent le succès de la pièce. L'auteur, craignant que les applaudissemens de la multitude ne séduisent les jeunes Poëtes, s'élève avec force, dans sa préface, contre ces drames hétéroclites, ces pièces mulâtres qui ne doivent leur naissance qu'à la foiblesse du talent. » Je me devois, dit-il, cette » petite vesperie à moi-même, en ex- » piation d'une faute devenue par ha- » sard, ou autrement, l'époque du » mauvais genre de comique en vo- » gue depuis vingt ans. Puisse finir ici le » scandale ! »

L'Amant mystérieux. Cette Comédie fut faite pour une fête qui se donna chez des personnes de considération. Les applications qu'on pouvoit faire du caractère principal, à quelqu'un

de cette société, répandirent sur la pièce un intérêt qui disparut, lorsqu'elle fut mise au théâtre public. Un amant qui craint tant de divulguer son amour, qu'il n'ose pas même demander sa maîtresse en mariage à son père, lorsque celui-ci lui fait des avances, parut aux yeux des spectateurs un sot & un fou, plutôt qu'un homme ridicule : cette manie du mystère est un défaut si peu commun, & si loin des mœurs Françoises, qu'il ne fit aucune impression.

Le discrédit où est tombée la pastorale, n'empêcha point *Piron* de risquer sur le théâtre *les courses de Tempé* ; il sçut corriger assez habilement la fadeur attachée à ce genre, & la pièce eut quelque succès. Elle fut donnée à la suite de l'*amant mystérieux* qui tomba : ce qui donna lieu à *Piron* de dire à ceux qui l'embrassoient en sortant : *Messieurs, baisez-moi sur cette joue, & souffletez l'autre.*

Après s'être essayé dans le comique, *Piron* voulut aussi tenter le genre tragique, comme le moins difficile & le plus accueilli ; mais il choisit mal

son sujet. Pour éviter les situations usées & rebattues au théâtre, il tomba dans la sécheresse & dans la froideur. Séduit par sa prévention pour le genre admiratif, il crut intéresser la multitude par le spectacle d'un philosophe sans passion; mais les spectateurs, en admirant la froide intrépidité de *Callisthène*, ne purent s'empêcher de bâiller. Il eût fallu, pour faire réussir la pièce, que le parterre eût été rempli de *Catons* & de *Socrates*. Il arriva aussi un incident à la première représentation, qui détruisit totalement l'effet de la catastrophe: le poignard que *Lysimaque* présentoit à *Callisthène* se trouva en si mauvais état que le manche, la poignée, la garde & la lame se séparèrent; l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, & fut obligé de tenir le tout, en bloc, enfermé dans sa main. Il se leva une risée générale au fatal instant où le Comédien se poignarda d'un grand coup de poing, & jetta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux: » il n'y eût que le faux mori» bond & moi qui ne rîmes point, » dit *Piron*; ce fut là le vrai coup de

» poignard qui tua mon pauvre *Cal-* » *lifthène.* »

La Tragédie de *Guſtave* eſt un des ouvrages qui contribueront à rendre immortel le nom de *Piron.* Corrigé par la chûte de *Calliſthène*, il choiſit un ſujet ſuſceptible de grands mouvemens & de ſituations frappantes, & il le traita en grand maître. On ne reproche à cette pièce qu'une verſification dure & ſèche. Malgré le ſuccès mérité de *Guſtave*, M. *de la Harpe* s'aviſa, il y a dix ans, d'en donner un de ſa façon. On écouta d'abord patiemment ; on continua par bâiller prodigieuſement, & l'on finit par tourner le dos au théâtre fort indécemment. Lorſque l'acteur vint pour annoncer, on cria : *bon ou mauvais, rendez-nous Piron.*

Dans ſa carrière dramatique, *Piron* offrit tour-à-tour ſes vœux à *Melpomène*, & à *Thalie* : *Guſtave* fut ſuivi de la *Métromanie*, le chef-d'œuvre de ſon auteur & l'une des meilleures Comédies qui ayent été faites depuis *Molière.* On peut remarquer que le ſtyle de cette pièce ne reſſemble point

à celui des autres ouvrages de *Piron*, dont la versification est si ordinairement dure & pénible : les vers de la *Métromanie* sont forts & vigoureux, & en même temps aisés, coulans & naturels. Croira-t-on que cette admirable pièce fut d'abord rejettée par les Comédiens, & qu'il fallut un ordre du Ministre pour la faire jouer; que même après le brillant succès dont elle fut suivie, on ne daigna pas l'inscrire sur le répertoire ? peut-être n'eût-elle jamais reparu sur le théâtre sans le sieur *Grandval*, qui, lors de sa rentrée, en proposa la reprise à ses camarades.

Il est étonnant que *Piron*, encouragé par les applaudissemens du public, ne se soit pas entièrement attaché au genre comique, pour lequel il devoit se sentir un vrai génie: après avoir donné la *Métromanie*, il abandonna le théâtre, comme s'il eût été fatigué d'avoir produit ce chef-d'œuvre, & dix ans après, lorsqu'il touchoit à la vieillesse, il s'avisa pour son malheur de chausser le cothurne, qui ne convenoit pas si bien à

ſon pied que le brodequin. *Fernand Cortez* eſt une Tragédie dénuée d'intérêt : malgré les grandes idées que ce ſujet préſente, c'eſt une intrigue amoureuſe des plus foibles qui occupe le théâtre, & fait le fonds de la pièce. *Cortez* n'agit point aſſez, & ſon caractère n'a ni la grandeur, ni l'éclat qu'on s'attend à trouver dans le conquérant d'un nouveau monde. D. *Pedre* eſt odieux, & ſa haîne, après le ſervice qu'il a reçu de *Cortez*, tient de la baſſeſſe. *Montezume* eſt foible & puſillanime : un Roi qui tremble aux genoux d'un uſurpateur, & qui veut rendre ſes ſujets complices de ſa lâcheté, eſt toujours, au théâtre, un perſonnage mépriſable ; ſa mort, qui eſt la cataſtrophe de la pièce, n'intéreſſe perſonne : la vérité hiſtorique ſe trouvoit alors en oppoſition avec les bienſéances théâtrales. Si *Montezume*, loin de rendre hommage aux arts & à la ſupériorité des Européens, eût paru plein de haîne & de mépris pour ces étrangers, s'ils eût animé ſes ſujets à oppoſer le courage de la nature aux

machines meurtrieres des Espagnols ; il eût fait sur les spectateurs une impression bien différente.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les pièces fugitives de *Piron* : ses Epîtres sont presque toutes sur le ton badin ; on y trouve fréquemment des traits d'une imagination vive & folle qui sçait embellir & égayer les plus minces objets, & ceux-mêmes qui paroissent les moins susceptibles d'agrément. Lisez, Monsieur, pour vous en convaincre l'épître à Mde *de Tencin*, en lui envoyant une chaise percée. Quant à l'esprit, la gaîté, la plaisanterie, *Piron* ne me paroît pas inférieur à M. *de Voltaire* lui-même. Voici quelques traits de son Epître à Mlle *Cheré* : l'auteur y décrit les plaisirs qu'il goûte dans un tranquille prieuré, & invite Mlle *Cheré* à venir les partager.

De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, & deux sont sages :
Providence en tout ceci ;
Mêlange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balotte,

Et nous promène à grands pas,
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le fracas
D'un quatrain de cette espèce:
Sachez que premièrement
Le prieural hermitage
Consiste en un bâtiment
mal conçu pour l'ornement;
Très-bien conçu pour l'usage;
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite......
Rien ne manque aux délicats:
Table, en entremets féconde,
Cave, où le nectar abonde,
Et la glacière à deux pas;
Les lits, les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelats.
Doux somme entre deux draps,
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carosse ni de cloche;
Paix, bombance, liberté,

Liberté

Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche,
Rarement est remonté,
Mais non pas le tourne broche.
Une autre félicité
Après *bénédicité*,
C'est de voir par la fenêtre,
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître,
De voir la petite faulx
Moissonner à notre vue,
Là, de jeunes artichaux,
Ici la tendre laitue,
Le pourpier & l'estragon,
Qui tout-à-l'heure en salade
Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même endroit nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise, qui sur des clayons
Nous apporte de la crême,
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et la perle enfantine

D'un ratelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon ni *Carmeline*. *

Supérieur dans l'épigramme, & comparable même au Grand *Rousseau*, *Piron* n'a pas abusé comme lui de son talent ; ses épigrammes ne tombent que sur les différens ridicules des auteurs. L'Académie Françoise, l'Abbé *des Fontaines*, *Nivelle de la Chaussée*, & même M. *de Voltaire* furent les principaux objets de ses plaisanteries : il faut remarquer à l'honneur de *Piron*, que, plein du noble orgueil qu'inspire le génie, jamais il ne plia servilement les genoux devant cette idole actuelle de la littérature, & que jamais il ne brûla sur ses autels cet encent vil & grossier dont l'enfument ses enthousiastes adorateurs ; il osa même attaquer au milieu de sa gloire ce Monarque universel, il le fit trembler jusques sur son trône, & cet implacable M. *de Voltaire*, toujours si prompt à écraser l'audacieux, qui a la hardiesse de lui trouver des défauts, respecta cependant & craignit *Piron*, ou plu-

* Fameux dentistes.

tôt il craignit l'arme redoutable du ridicule que *Piron* manioit avec tant d'avantage. Jugez-en, Monsieur, par cette epigramme, faite à l'occasion de quelques menaces de la part de M. *de Voltaire.*

De *Corneille* & de *Crébillon*
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon,
Tiriot le Thuriféraire;
Le Prince des badauts, *V****
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vuider son carquois:
Du mien ne tirons qu'une flêche,
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui,
Malheur à lui seul s'il en sèche...
Louons quelqu'autre auteur que lui.

Après la première représentation du *Gustave* de M. *de la Harpe*, *Piron* composa cette épigramme prophétique, dont il eut vu l'accomplissement, s'il eut vêcu quelques années de plus.

L'esprit en écharpe
Et le nez au vent,
Vas, cher de la *H***
Et marche en avant;
Encore deux chûtes,
Quatre ou cinq culbutes
Sont un passe-port
Aux lieux où tu buttes,
Malheur à qui dort!
Renonçant au drame,
Laisse-là la rame,
Revire de bord;
Lourd, froid, sec & rogue
d'écolier peu fort,
Deviens pédagogue;
A travers à tort
Fais l'art poëtique;
Il aura le sort
D'un garde boutique,
Double affront: d'accord,
Mais pique & repique,
Pousse ta bourique,
Et sans autre effort,
Titre ni rubrique,
Te voilà d'abord
Membre académique.

Les contes de *Piron* n'ont pas la grace & la naïveté de ceux de *la Fontaine*, mais ils se distinguent par un ton libre & enjoué, & par une charge comique qui les rendent très-picquans. Si vous aimez à rire, lisez, Monsieur, le Conte du *nez & des pincettes*, rien n'est plus plaisant. Voici celui de *Dagobert* que son peu d'étendue me permet d'insérer ici.

A tire d'aîle un diable fendoit l'air :
Un saint l'adjure & l'arrête. Eh ! de grace
Ne m'amusez, dit le suppôt d'enfer.
Où vas-tu donc ? Près d'un Roi qui trépasse,
Mais qui peut faire un bon ferme propos.
Au Diable a donc le saint donna campos,
Puis ardemment il se mit en prières,
Pour que cette ame esquivât les chaudières
Du faux glouton, qui reparoît bientôt,
Non pas allegre, & gai comme tantôt,
Mais traînant l'aîle & la queue & la hanche,
Penaud, mâté, tout Evêque d'Avranche :
De quoi le saint lui cria tout ravi,
Ah ! ah ! le Prince a dit son *peccavi ?*
Non, dit le Diable, & j'avois belle chance,
De mon côté, ja panchoit la balance,

Dedans étoient maint beau cas réservé,
Un cœur de sang & de pleurs abreuvé,
Foi violée, abbatis de provinces,
Incestes, rapts; tels autres jeux de princes:
Je triomphois, lorsque de l'autre part
Mon Ange adverse a mis, pour le pendart,
Une Abbaye & soixante-dix moines
Gras, rebondis, ventrus comme Chanoines:
Un contrepoids, pareil à celui-là,
Eût emporté le double de frédaines.
Bredouille ainsi, le Diable s'en alla;
Bénis soient Dieu, legs, moines & bedaines.

Les ouvrages de *Piron* ont, en général, un mérite bien précieux & bien rare aujourd'hui; on n'y remarque aucune prétention. L'auteur, toujours fidèle au bon sens & à la nature, ne cherche point à briller; tout entier à son sujet, il sacrifie au goût & à la précision tous les ornemens étrangers; ses pièces de théâtre n'offrent point de ces lieux communs, de ces tirades parasites qui semblent mandier les applaudissemens: cette sagesse, & si l'on peut parler ainsi, cette sobriété, n'appartient qu'aux vrais génies qui, ri-

ches de leur propre fond, n'ont pas besoin de séduire & d'éblouir le lecteur pour s'attirer des suffrages.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Histoire de Loango, Kakongo, & autres Royaumes d'Afrique, rédigée d'après les Mémoires des Préfets Apostoliques de la Mission Françoise; dédiée à MONSIEUR, *par M. l'Abbé Proyart.* * *A Paris, chez C. P. Berton, Libraire, rue Saint-Victor; N. Crapart, Libraire, rue Vaugirard; & chez l'auteur au Collége de Louis-le-Grand; à Lyon, chez Bruyset-Ponthus, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Dominique.*

CET ouvrage, Monsieur, mérite d'autant plus d'être favorablement accueilli, que nous n'avions en-

* M. l'Abbé *Proyart* est auteur d'une *Vie*

core que des connoissances très superficielles sur l'intérieur de l'Afrique, sur ses nombreux habitans & les divers Royaumes qui la partagent. » Il » est assez surprenant, dit l'auteur, » que nos vaisseaux fréquentent ha» bituellement les côtes de *Loango*, » *Kakongo* & autres royaumes d'A» frique, que nos Négocians même » y aient des comptoirs, & que nous » ignorions absolument ce qui se passe » dans l'intérieur de ces Etats, & quels » sont les peuples qui les habitent. On » aborde chez eux ; on leur donne des » marchandises d'Europe ; on charge » leurs esclaves, & on revient. Per» sonne jusqu'ici n'avoit encore pé» nétré dans le pays en observateur ; » personne du moins ne s'y étoit fixé » assez de temps, pour qu'on pût » compter sur ses observations. » Nous devons donc un tribut de reconnois-

de feu Mgr le Dauphin, morceau intéressant qu'il doit publier dans peu, & qu'on attend avec une juste impatience. Il vient de faire réimprimer, pour la troisième fois, son *Ecolier Vertueux*, qui se trouve à Paris, chez *Berton*, Libraire, rue Saint-Victor. Prix, 1. liv. 10 sols, relié.

ſance aux zélés Miſſionnaires, qui, en portant le flambeau de la foi dans ces régions lointaines, ſervent encore utilement la république des lettres, en lui faiſant part des obſervations & des découvertes que leurs courſes les mettent à portée de faire.

Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties : la première renferme l'Hiſtoire Naturelle de *Loango* & de *Kakongo*, & tous les détails qui concernent les mœurs, les loix, les uſages, la langue, &c. des habitans de ces contrées ; la ſeconde contient l'hiſtoire de l'établiſſement & des progrès d'une miſſion Françoiſe, commencée depuis quelques années dans cette partie de l'Afrique, & qui donneroit les plus brillantes eſpérances, ſi la ſanté des Européens pouvoit réſiſter long-temps à l'action d'un climat auſſi malſain.

La Capitale du Royaume de *Loango*, le plus conſidérable de ceux dont il eſt parlé dans cette hiſtoire, eſt ſituée vers le 4e degré 45 minutes de latitude méridionale. On croiroit, que les chaleurs doivent y être exceſſives ; cependant on les trouve ſupportables. Pendant

six mois de l'année, il ne tombe aucune pluie, mais il se répand toutes les nuits des rosées assez abondantes pour entretenir la végétation des plantes. Le soleil devroit échauffer excessivement la terre ; mais le plus souvent le Ciel est couvert de vapeurs, qui en interceptent les rayons, & en modèrent l'ardeur. L'été se compte depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril ; alors des pluies abondantes, & presque continuelles, rafraîchissent l'atmosphère. On a observé que les fleuves, les rivières, & même les moindres ruisseaux coulent avec autant d'abondance & de rapidité après les six mois de sécheresse, qu'à la fin de la saison pluvieuse : l'auteur conjecture que l'eau des pluies, dont la terre est imprégnée pendant six mois de l'année, ne se décharge que peu-à-peu, & pendant un même espace de temps, dans les rivières & dans les réservoirs qui fournissent à leurs sources. D'épaisses forêts, toujours vertes, couvrent une grande étendue de pays ; tous les Nègres y ont droit de chasse, & chacun y coupe autant de bois qu'il juge à propos.

M. l'Abbé *Proyart* entre dans des détails instructifs & curieux sur les principales productions du pays, dans les genres végétal & animal. Le manioc est le pain du peuple, & un pain toujours assuré, que les plus pauvres ont en abondance; aussi ne voit-on point de mendians dans le pays. On y trouve une espèce de manioc acide, qu'on ne mange qu'après en avoir exprimé le jus; & ce jus est un poison. On a observé que les vases de cuivre dans lesquels on apprêtoit ce manioc, ne prenoient pas le verd de gris, même plusieurs jours après qu'on s'en étoit servi pour cet usage. » Le figuier-banane ne diffère du bananier que par » ses fruits: ils viennent également » en grappe ou régime; mais ils sont » de moitié moins longs, & ils n'ont ni » le même goût, ni les mêmes propriétés. La banane est un pain, la » figue-banane est un fruit délicat: la » substance de la banane est dure & » farineuse, celle de la figue-banane » est molle & pâteuse. »

Les arbres sont revêtus de feuilles en toutes saisons; on n'en apperçoit

aucun qui ressemble à ceux que nous avons en Europe. Il y en a d'une grosseur prodigieuse, & qu'on prendroit de loin pour des tours plutôt que pour des arbres. Il s'en trouve un, entr'autres, qui au bout de quelques mois qu'il a été abattu, durcit au point qu'on en fait des enclumes pour battre le fer rouge ; on tenteroit inutilement d'y faire entrer un clou à coups de marteau.

Ces Africains font leur basse-cour des campagnes & des forêts : » ils aiment mieux, dit l'auteur, fonder » l'espérance de leur cuisine sur la » fortune de la chasse ou de la pêche, » que de se donner la peine de nourrir des bestiaux, que les Officiers » du Roi pourroient à chaque instant » leur enlever. Ils en élèvent néanmoins, mais en petite quantité. »

Les campagnes & les bois nourrissent quantité d'animaux de toute espèce, quadrupèdes, volatiles & insectes. On y voit un coucou que les habitans du pays appellent aussi *coucou*. Il a le plumage du nôtre, mais il n'en a pas le chant : le mâle com-

mence à entonner *cou*, *cou*, *cou*... en montant toujours d'un ton, avec autant de justesse, que le feroit un Musicien. Quand il en est à la troisième note, la femelle reprend & monte avec lui jusqu'à l'octave : & ils recommencent toujours la même chanson. Le tigre est de tous les animaux du pays le plus redoutable, il fait sa proie des quadrupèdes les plus forts, tels que les buffles & les cerfs. Il les guette au passage, il leur saute sur la croupe, les déchire de la griffe & des dents, & ne lâche point prise qu'il ne les ait fait tomber sous lui. Le buffle n'est point compté parmi les animaux domestiques, il est sauvage & féroce : il erre par les bois & les forêts, qu'il fait retentir d'un mugissement désagréable... Quand cet animal ne peut pas décharger sa vengeance sur le chasseur qui l'a blessé, il court cherchant au hasard une victime à sa fureur ; malheur au premier passant qu'il apperçoit, c'en est fait de lui. C'est ce dont les Missionnaires furent un jour témoins : un de ces buffles se tourna contre une femme qui étoit

occupée à cultiver ſon champ, il la terraſſa, & ne la quitta point qu'il ne l'eût fait expirer de la mort la plus tragique.

On voit bondir dans les campagnes un cerf que la petiteſſe de ſon eſpèce rend très-curieux ; il reſſemble en tout aux cerfs du pays. Il eſt privé de bois comme eux, il a le pied fourchu, la jambe fine & déliée. Il eſt à peu-près gros comme un lièvre, mais plus élancé; ſa taille eſt de douze à quinze pouces.

L'auteur, en convenant que les Africains du *Loango*, ſont en général, inappliqués & pareſſeux, prétend néanmoins que ces vices n'affectent pas toute la Nation, & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que ceux qui exercent le commerce, ou qui ont le maniement des affaires publiques, en ſont ordinairement exempts ; & que le ſexe même le plus foible ſe livre avec une ardeur infatigable aux travaux les plus pénibles de l'agriculture. Il accorde à ces peuples beaucoup de mémoire, & autant de jugement qu'aux habitans de nos campagnes : il les fait grands diſeurs de riens : » C'eſt

» ſur-tout l'après-midi qu'ils tiennent
» leurs aſſemblées à l'ombre d'un ar-
» bre bien touffu. Ils ſont aſſis par
» terre en rond, les jambes croiſées,
» la plûpart ont la pipe à la bouche.
» Ceux qui ont du vin de palmier en
» apportent avec eux ; & de temps
» en temps, on interrompt la ſéance
» pour boire un coup, en faiſant paſ-
» ſer une calebaſſe à la ronde. Celui
» qui entame la converſation, parle
» quelquefois pendant un quart-d'heure
» de ſuite. Chacun l'écoute dans un
» grand ſilence : un autre reprend, &
» on l'écoute de même : jamais on
» n'interrompt celui qui parle ; mais
» quand il a ceſſé de débiter ſes ſor-
» nettes, celui qui eſt en tour de par-
» ler, a droit de les réfuter & de pro-
» poſer les ſiennes . . . Il y a chez eux
» un uſage aſſez ſingulier, & fort bien
» imaginé, pour ſoutenir l'attention
» des auditeurs, & donner du reſ-
» ſort à des converſations ſi fades par
» elles-mêmes : lorſqu'ils parlent en
» public, ils déſignent les nombres
» par des geſtes. Celui, par exemple,
» qui veut dire : » *J'ai vu ſix perro-*

» *quets & quatre perdrix*, dit ſimple-
» ment : j'ai vu perroquets & perdrix,
» & il fait en même temps deux geſ-
» tes, dont l'un répond au nombre ſix,
» & l'autre au nombre quatre : au
» même inſtant, tous ceux de la com-
» pagnie crient *ſix*, *quatre*, & le diſ-
» coureur continue. Si quelqu'un pa-
» roiſſoit embarraſſé, ou prononçoit
» après les autres, on jugeroit qu'il
» ſommeilloit, ou qu'il avoit l'eſprit
» ailleurs, & il paſſeroit pour un im-
» poli.

Ces peuples ſont d'une grande douceur, & ne ſont point dans l'uſage, comme l'a dit un Hiſtorien moderne, d'immoler des eſclaves aux mânes de leurs Rois ; ils n'ont pas même d'idée de ces ſacrifices abominables. S'ils ont été heureux à la chaſſe ou à la pêche, & qu'ils ſe ſoient procuré quelque pièce rare, ils courent auſſi-tôt en donner avis à leurs amis & à leurs voiſins, en leur en portant leur part : ils aimeroient mieux s'en priver eux-mêmes, que de ne pas leur donner cette marque d'amitié. Ils appellent les Européens *des mains fermées*, parce qu'ils

ne donnent rien pour rien. Les Hôtelleries ne sont point en usage parmi eux : un voyageur qui passe par un village à l'heure du repas, entre sans façon dans la première case, & il y est le bien-venu. Le Maître du logis le régale de son mieux, & après qu'il s'est reposé, il le conduit dans son chemin.

L'auteur, en convenant que les Nègres qui habitent le long des côtes de la mer, sont presque aussi déréglés dans leur mœurs, que les Européens qui les fréquentent, traite d'imputation calomnieuse, le reproche de libertinage que nos Historiens font tomber généralement sur tous les Africains : » C'est, dit-il, une opinion » qui s'accrédite de jour en jour, que » la licence des mœurs parmi ces peu-» ples, est portée jusqu'au débor-» dement. De prétendus voyageurs, se » jouant de la bonne foi publique, » n'ont pas craint d'avancer que les » prostitutions, les adultères & les » plus monstrueux excès de la débau-» che y sont passés en usage, au » point que les maris eux-mêmes fa-

» vorisent le libertinage de leurs fem-
» mes, & que les obsèques des morts
» s'y célèbrent par des abominations
» & des infamies. Un écrivain mercé-
» naire respecte peu la vérité, quand
» il trouve son compte à la déguiser ;
» & c'est ici le cas : il est sûr de plaire,
» par des récits licentieux, à cette
» classe nombreuse de lecteurs frivo-
» les ou libertins, qui saisissent avec
» avidité tout ce qui semble ennoblir
» leurs foiblesses, ou étendre sur un
» plus grand nombre, l'empire des
» passions qui les maîtrisent. »

Il est inoui qu'un homme & une femme, dans ces contrées, habitent publiquement ensemble sans être époux légitimes. On n'y voit point, comme dans les grandes villes d'Europe, de ces sociétés de prostituées qui tiennent école de débauche. On n'y souffriroit point qu'elles exerçassent l'infâme métier de séduire & de corrompre la jeunesse. Les Nègresses ont comme les Nègres les bras & le sein découverts ; mais l'usage est général ; personne n'y pense, personne n'en est scandalisé ; & c'est à tort que quel-

ques auteurs ont conclu de-là qu'elles bravoient toutes les loix de la pudeur. Un garçon n'ose parler à une fille, qu'en présence de sa mère : il ne peut lui faire un présent, que lorsqu'il la demande en mariage. Un Missionnaire rencontra un jour une petite Négresse qui revenoit des champs avec sa mère : elle lui dit en langue du païs & d'un ton un peu folâtre, *bon jour homme de Dieu*. La mère aussi-tôt lui fit une réprimande de ce qu'elle parloit à un homme, & avec si peu de retenue.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous indiquer tous les détails curieux & intéressans que rapporte l'auteur, touchant les alliances, les Arts, les Métiers, les Loix, le Gouvernement & les différens usages des peuples de cette partie de l'Afrique. Le Roi seul nomme à toutes les charges de l'Etat, & c'est toujours dans son Conseil. On n'y examine point quels seroient les Sujets les plus dignes de les remplir ; mais quels sont ceux qui en offrent le plus? Le jour, où le Roi a nommé à une place impor-

tante, est un jour de fête dans la Capitale ; & le pauvre peuple, qui, lorsqu'il souffre, espère toujours mieux du changement, court en chantant & en dansant au-devant de celui qui vient d'acheter à plus haut prix le droit de le dépouiller impunément.

On ne reconnoît pour nobles, dans ces pays ; que les enfans des Princesses: Ceux même du Roi sont roturiers, à moins que leur mère ne soit Princesse, ce qui est très-rare. Toutes les ordonnances des Rois sont arbitraires, & portent ordinairement l'empreinte du despotisme le plus absolu... Par un zèle mal-entendu pour l'ordre & la police, des Princes, bien intentionnés d'ailleurs, proscrivent comme des crimes, & sous peine de mort, des abus qui céderoient à la menace de la plus légère punition. Quand le Roi a fait une loi, il l'adresse aux Gouverneurs des Provinces, qui la font publier par un Héraut dans les marchés qui se tiennent dans les villes & les villages de leur Gouvernement. Les Gouverneurs des Provinces, des Villes &

des Villages, sont Juges pour le civil & le criminel; on peut en appeller de leur Tribunal à celui du Roi, qui passe tous les jours plusieurs heures à juger en personne les différens de ses sujets.

M. l'Abbé *Proyart* fait mention de quelques usages fort singuliers, qui s'observent à la Cour du Roi de *Kakongo*. La Loi défend expressément à ce Prince de toucher à aucune marchandise étrangère; & les Européens qui vont le voir, ont grand soin de ne pas s'approcher de lui, de peur de le toucher avec leurs habits. Il est obligé de boire un coup à chaque cause qu'il juge, & quelque fois il en juge cinquante dans une séance. Quand son Echanson lui a présenté à boire, » un *Ganga*, qui est tout à la fois son » médecin, son sorcier & son maître » d'hôtel, se met à sonner une clo- » chette, en criant de toutes ses for- » ces *tina foua*, *tina foua*, *prosternez- » vous, ou fuyez*. Tous les assistans alors, » excepté le *Ganga*, se prosternent la » face contre terre; on croit que le » Roi mourroit, si quelqu'un de ses

» ſujets le voyoit boire. Quand le
» Roi tombe malade, le premier ſoin
» de ſes Médecins eſt de le faire pu-
» blier par-tout le Royaume. A cette
» nouvelle, chacun eſt obligé de tuer
» ſon coq, ſans qu'on ſache pourquoi.
» Les plus ſenſés rient de cette ridi-
» cule ſuperſtition, & diſent que le
» coq mort leur fait plus de bien qu'au
» Roi, parce qu'ils le mangent. »

Le commerce d'eſclaves eſt le ſeul que les François faſſent ſur ces côtes. Les Anglois tirent tous les ans des forêts de *Iomba*, la charge de plu-ſieurs vaiſſeaux d'un bois rouge, fort bon pour la teinture, quoique d'une qualité inférieure à celui du Bréſil.

Il eſt très-ordinaire, chez ces na-tions où la couronne eſt élective, que les funérailles des Rois ſe célèbrent par des batailles : mais comme l'art funeſte des combats, n'y a pas fait plus de progrès que les autres ſcien-ces, ces batailles ne ſont pas bien ſanglantes. » Parmi ces peuples, » comme chez les anciens Romains, » dit l'auteur, tout citoyen en état » de porter les armes eſt ſoldat quand

» on veut, mais bien mauvais soldat....
» Les troupes s'avancent toujours de
» part & d'autre sans ordre & sans
» discipline ; & les Chefs qui les com-
» mandent, semblent plutôt faire la
» fonction de conducteurs de trou-
» peaux que celle de Généraux d'ar-
» mées. Le grand art de faire la guerre
» est d'éviter l'ennemi, & de fondre
» sur les villages, que l'on sçait être
» abandonnés, pour les piller, les ré-
» duire en cendres, & y faire quel-
» ques prisonniers.

Ce que M. l'Abbé *Proyart* dit de la langue du pays & de son analogie avec quelques langues anciennes, est un morceau intéressant pour les Sçavans, & d'autant plus précieux que tous nos voyageurs gardent le silence sur cette matière, si digne pourtant de trouver place dans le tableau historique d'une Nation. Ce peuple simple & ignorant parle une Langue riche & sçavante ; je ne vous en citerai qu'un exemple. » Outre cette multi-
» plication de temps qui sert infini-
» ment à la précision du discours,
» & qui supplée aux adverbes, il y

» a dans la langue une multiplication
» de verbes qui simplifie beaucoup
» les expressions. Chaque verbe sim-
» ple a au-dessous de lui plusieurs au-
» tres verbes dont il est la racine, &
» qui, outre la signification princi-
» pale, en ont une accessoire, que
» nous ne rendons que par des péri-
» phrases. *Sala*, par exemple, veut
» dire travailler; *Salila*, faciliter le
» travail; *Salisia*, travailler avec
» quelqu'un; *Salisila*, faire travailler
» au profit de quelqu'un; *Sazia*, ai-
» der quelqu'un à travailler; *Salanga*,
» être dans l'habitude de travailler;
» *Salisiana*, travailler les uns pour
» les autres; *Salangana*, être propre
» au travail. Il n'y a point de verbes
» racines qui n'admettent de sembla-
» bles modifications; & au moyen de
» certaines particules ou augments,
» chacun de ces verbes & toute la
» filiation désignent encore, si l'ac-
» tion qu'ils expriment est rare ou fré-
» quente; s'il y a dans cette action
» difficulté, aisance, excès, & ainsi
» des autres différences. Cette multi-
» plicité de verbes jointe à toutes les
» modifications

» modifications dont ils sont suscep-
» tibles, forment un fonds inépuisa-
» sable de richesses pour la langue,
» & y font voir des beautés qu'on ne
» peut sentir & apprécier que par l'u-
» sage. »

Quant à la Religion, ces peuples reconnoissent un Dieu juste & parfait, auteur de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans l'Univers; ils l'appellent *Zambi*: ils en admettent un second, auteur de tous les maux qui affligent l'humanité, & qu'ils appellent *Zambi-a n'bi*, *Dieu de méchanceté*. Persuadés que le Dieu bon leur sera toujours assez favorable, ils ne songent qu'à appaiser le Dieu méchant, & à détourner ses maléfices. » Ils ne doutent pas que les *Ganga*,
» ou Ministres de la Religion, n'ayent
» commerce avec cette dernière Di-
» vinité: on les consulte, pour con-
» noître l'avenir & les choses les plus
» secrettes: on croit que par la vertu
» de leurs enchantemens, ils peuvent
» se rendre invisibles, & passer au
» travers des portes, fussent-elles du
» bois le plus dur, ou même de fer.

» Les *Ganga*, qui, pour le reste, ne
» se piquent point d'uniformité dans
» leur doctrine, enseignent tous una-
» nimement qu'il y auroit un extrême
» danger à manger des perdrix, &
» que les doigts tomberoient des
» mains à ceux qui oséroient en faire
» l'essai. »

Les Missionnaires, pendant le long séjour qu'ils ont fait dans ce pays, n'ont pas vu un seul homme qui pensât à douter de l'immortalité de l'ame: aussi rendent-il des honneurs extraordinaires aux morts, & ils craignent excessivement les revenans. Quant à la destinée de l'ame, après la dissolution du corps, ils disent qu'ils croyent
» qu'elle fuit les villes & les villages,
» & qu'elle voltige dans les airs au-
» dessus des bois & des forêts, en
» la manière qu'il plaît à la Divinité. »

Dans la seconde partie de cet ouvrage, on reconnoît les peuples que M. l'Abbé *Proyart* a caractérisés dans la première. Leurs vertus naturelles les disposent merveilleusement à recevoir la lumière de l'Evangile. Les Rois & leurs sujets sont frappés de la

beauté de la Religion. Tous s'écrient, quand on leur en expose les principes, qu'on ne leur avoit jamais parlé de la Divinité d'une manière si raisonnable. La première fois que les Missionnaires récitèrent publiquement les commandemens de Dieu : » Voilà » de beaux préceptes, leur dirent les » Nègres, ils renferment justice & » sainteté. » Un Seigneur, nommé *Lamaponda*, après avoir entendu un discours que fit un Missionnaire, s'écria plusieurs fois devant toute l'assemblée : » oui, je veux être Chré» tien, je veux être Chrétien, dussé» je être le seul dans tout le Royaume. » Il avoua au Missionnaire qu'il avoit toujours eu de l'inquiétude sur le culte qu'on rend dans le pays à la Divinité. Les Missionnaires ont parlé à trois Rois, celui de *Iomba*, celui de *Loango*, & celui de *Kakongo* : tous trois les ont engagés, & même pressés de rester chez eux pour leur apprendre à connoître & à honorer le vrai Dieu. Ils se sont fixés au Royaume de *Kakongo*, dans une terre que le Roi leur a donnée. Ce prince les com-

ble de mille bienfaits. En réfléchissant un jour sur son grand âge, qui est de cent vingt-huit ans : » Le Dieu des » Chrétiens, disoit-il, me conserve » la vie plus long-temps qu'aux au- » tres Princes, parce qu'il sçait bien » que j'ai un desir sincère, qu'il soit » connu & servi dans mon Royaume ». Mais sçavez-vous, Monsieur, ce qui frappe sur-tout ces peuples, & ce qui est à leurs yeux une des plus fortes preuves de la vérité de notre Religion ? C'est de voir que des hommes, qui pourroient vivre tranquillement chez eux, s'arrachent à leurs proches & à leur patrie, pour venir instruire des inconnus, sans autre perspective que les souffrances & la mort. » Ce que vous faites, pour l'amour » de votre Dieu, disoit le Roi de » Iomba aux Missionnaires, me » fait juger qu'il est plus grand que » les nôtres : car nos *Ganga* ne vou- » droient pas s'expatrier pour aller les » faire connoître ailleurs. Vous nous » annoncez de grandes choses, leur » disoit le Roi de Loango, & il faut » que vous en soyez bien convaincus

» pour être venus de si loin, sans autre
» dessein que de nous en instruire :
» vous méritez ma reconnoissance, &
» je vais vous faire donner une terre
» qui puisse vous faire subsister dans
» mon Royaume. » Mais rien ne vous
fera plus de plaisir, Monsieur, que
la relation d'une découverte que les
Missionnaires ont faite d'une Colonie
de Chértiens, qui habitent au
fonds du royaume de Kakongo : c'est
un morceau qui mérite d'être lu en
entier.

La carte, dont M. l'Abbé *Proyart* a enrichi son ouvrage, le rend aussi utile aux Navigateurs, qu'il est intéressant par les détails neufs & curieux qu'il contient.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Discours sur différens sujets; par M. de Tresséol, Docteur en Droit, Professeur d'histoire à l'Ecole Royale Militaire, un vol. in-12 de 200 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Knapen, Libraire-Imprimeur, au bas du Pont Saint-Michel.

CETTE Brochure, Monsieur, renferme cinq discours qui me paroissent annoncer un vrai talent pour l'éloquence. Le premier a pour objet *l'utilité de l'histoire*; le second roule sur cette question: *lequel des deux, de l'Orateur ou du Poëte, doit être préféré dans l'ordre littéraire*; on établit, dans le troisieme, que *le désintéressement est une des preuves les moins équivoques d'une grande ame*; les deux autres discours sont des éloges, l'un *d'Adrien Baillet*, l'autre de *Cujas*. Je ne m'attacherai qu'au parallele du Poëte &

de l'Orateur. Ce ſujet, quoique ſi ſouvent traité, eſt encore ſuſceptible de beautés nouvelles; & vous verrez, Monſieur, que l'Orateur a eu l'art de faire éclore des fleurs vives & brillantes ſur un terrein qui paroiſſoit preſqu'entièrement épuiſé.

Le témoignage unanime de tous les peuples éclairés a décidé depuis long-temps ce que l'auteur met en queſtion. Dans la Grèce, berceau de la Poëſie, de l'éloquence & du bon goût, *Démoſthène* fut regardé comme un grand homme; *Homère* comme un Dieu. Rome honora *Cicéron* des faiſceaux du Conſulat; Rome, aſſemblée au théâtre, ſe leva devant le modeſte *Virgile*; diſtinction bien flatteuſe & qui dans un temps d'eſclavage ne s'accordoit plus qu'à l'Empereur. En Italie, en Angleterre, en France, eſt-il des noms qui ne ſoient effacés par l'éclat des noms immortels du *Taſſe* & de *l'Arioſte*, de *Shakeſpeare* & de *Milton*, de *Corneille* & de *Racine*? Tout, en un mot, juſqu'à ce proverbe trivial, *naſcuntur Poetæ; fiunt Oratores*, ſup-

pose qu'aux yeux de la plupart des hommes, le poëte est un génie chéri du Ciel & comblé de ses plus rares faveurs.

L'Eloquence n'a aucun avantage qui ne lui soit commun avec la Poësie, & la Poësie a des avantages qui l'élèvent au-dessus de sa rivale. Telle est la division de ce discours; division simple & lumineuse.

L'auteur trace, d'après *Ciceron*, le portrait de l'Orateur, & prouve que toutes les parties qui le constituent conviennent également au Poëte. » Un génie sublime qui, comme » l'astre du jour, répande une vive » lumière, un jugement sûr, qui » démêle la vérité dans l'abîme d'er- » reurs où elle est ensevelie, une ima- » gination ardente qui communique sa » chaleur à ce qui l'environne, une » connoissance profonde du cœur hu- » main, de ses penchans, de ses dé- » guisemens, de ses replis, une science » vaste à laquelle presqu'aucun objet, » aucune connoissance ne soient étran- » gers, le talent inéffable de remuer » les hommes, de saisir leurs foiblesses,

» d'exciter leurs passions, d'enlever » leurs suffrages ; celui de prendre » tous les genres d'esprit & tous les » tons, tantôt noble & figuré, tantôt » simple & naïf, tantôt tendre & pa- » thétique ; toujours varié, toujours » naturel, toujours au ton du sujet, » enfin l'art heureux de peindre, de » donner un corps à ses idées, de ré- » pandre harmonieusement des cou- » leurs sur tous les objets ; ce sont-là » les grandes parties qui constituent » l'Orateur. Mais sans la réunion de » ces admirables talens, aurez-vous » un vrai Poëte ? Parlera-t-on digne- » ment le langage des Dieux ? Sera-t- » on plein de cette espèce de Divinité, » qui, suivant *Horace*, caractérise » l'esprit poëtique, si l'on manque de » quelqu'une de ces qualités que » *Ciceron* nous donne comme l'apa- » nage de l'Orateur » ?

Tous les législateurs de l'art oratoire ont reconnu que la Philosophie doit servir de base à l'éloquence, & qu'on ne peut être véritablement orateur sans être Philosophe. M. *de Tressan*

prétend également que la Poësie n'est autre chose que la Philosophie elle-même, parée de fleurs par l'imagination, & que les Poëtes furent les premiers dépositaires de la science, & les premiers interprètes de la sagesse. Il est vrai que la Poësie, dans son origine, eut pour but l'instruction; mais il faut se souvenir qu'elle ne doit point séchement disserter, & que si elle prêche l'amour des devoirs, ce n'est qu'à l'aide d'images & de fictions agréables.

J'ai cru cette remarque nécessaire, aujourd'hui sur-tout, que nos rimeurs sophistes ne cessent d'analyser *Locke* & *Montesquieu*, quand ils devroient pâlir sur les vers d'*Homère* & de *Virgile*; aujourd'hui, qu'on prétend imposer au dieu de l'harmonie des loix jusqu'alors inconnues, & le forcer à ne plus cadencer que des *vers pensés*.

Le Poëte marche encore l'égal de l'Orateur dans l'art de persuader. Qui mieux que lui sçait nous agiter, nous ébranler, nous passionner à son gré? Il nous transforme en lui-même; nous ne voyons plus que par ses yeux.

» Fût-il d'ame assez insensible pour
» n'être pas enlevée à elle-même par
» ces divins enchanteurs, *Homère*,
» *Pindare*, *Horace*, *Catulle*, *la Fon-*
» *taine*, *Racine* & tant d'autres ?
» Quelles passions, quels sentimens
» n'excite pas la Poësie ? Qui ne se
» sent pas brûlé du feu de la gloire,
» lorsque *Pindare* en allume le flam-
» beau ? Qui n'a pas un courage
» stoïque & une ame vraîment Ro-
» maine, lorsqu'il entend, lorsqu'il
» voit agir les Héros de *Corneille* &
» de *Lucain* ? Qui n'est pas pénétré
» d'un sentiment profond de respect
» pour la divinité, après avoir chanté
» les Cantiques sacrés de *Rousseau* ?
» Qui ne versera pas des pleurs avec
» l'Elégie sur les malheureux ? Petits
» moutons que *Deshoulieres* fait brou-
» ter sur le penchant d'une colline,
» sans passion, sans crainte & sans
» allarmes, que j'envie votre destinée !
» Ruisseau, qui roulez un sable d'ar-
» gent sur un champ tapissé de ver-
» dure, que l'impression de votre mur-
» mure est douce & attendrissante !

» Que j'abhorre les méchans, que je » crains les ridicules, que je suis en- » nemi des travers, lorsque j'ai appris » à connoître les hommes, lorsque » j'ai vu sur la scène les *Tartuffe*, les » *Harpagon*, les *Philaminte*, les » *Bélise*, les *Jourdain*, les *Alceste* & » tant d'autres originaux peints par le » premier des Poëtes comiques! Je ne » choisis pas mes exemples, je les pré- » sente en désordre tels qu'ils s'offrent » à mon esprit ; & si je me laissois » emporter à l'enthousiasme lyrique, » si je me livrois aux mouvemens » d'*Athalie*, de *Cinna*, de *Mérope*, si je » considérois la sublime méchanceté » du *Satan* de *Milton*, si je suivois la » colère impétueuse d'*Athalie*, si je » descendois avec *Enée* dans les Enfers, » si j'accompagnois *Godefroy* devant » Jérusalem ; si je badinois après cela » avec les animaux de *Phedre* & de *la* » *Fontaine*, si je me prêtois aux plai- » santeries d'*Aristophane* & de *Plaute*, » si j'enflois le chalumeau de *Théocrite*, » si je touchois au luth d'*Anacréon* ; de » quels transports ne serois-je pas

» tour à tour animé ? J'en appelle à » vous, ô hommes fortunés, que le » Ciel doua d'une heureuse sensibilité, » d'un goût délicat & d'une raison » sage, que vous avez perfectionnés » par l'étude. Combien de fois, ravis » par les délices de la Poësie, n'avez-» vous pas crû boire le nectar à la » table des Dieux ? Combien de fois » n'a-t-elle pas versé un baume céleste » sur vos ennuis & sur vos peines ? » Combien de fois les prestiges de sa » magie ne vous ont-ils pas trans-» formés en des hommes nouveaux » ?

Ce morceau est plein de vie & de chaleur. Pour peindre ainsi l'enthousiasme poëtique, il faut qu'il ne soit point étranger à l'orateur. C'est surtout dans la seconde partie de son discours, qu'il établit pleinement le triomphe de la Poësie ; c'est-là qu'il amène l'Eloquence vaincue aux pieds du trône des Muses, & qu'il la contraint d'avouer elle-même sa défaite.

L'éloquence est une reine armée d'un sceptre imposant ; la Poësie est une Fée, armée d'une baguette magi-

que ; elle produit, en ſe jouant, des mondes enchantés, où l'imagination vient étaler toutes ſes couleurs & déployer toutes ſes richeſſes.

Que de tableaux admirables enfantés par l'imagination des Poëtes ! Que d'allégories ingénieuſes ! Que de traits ſublimes ou touchants ! » Sous ſa main » toute la nature s'anime, s'ennoblit » & ſe peuple de dieux. Le ſoleil n'eſt » pas ſimplement un globe de lumière » qui roule dans l'enceinte du firma- » ment, c'eſt *Phœbus*, qui, ſur un char » de feu, précédé par l'aurore aux » doigts de roſe & en habit de pour- » pre, verſe, en parcourant majeſtueu- » ſement le palais des heures, des » rayons d'une influence bienfaiſante. » L'aſtre de la nuit eſt une déeſſe dont » l'éclat tempéré argente la ſurface du » monde. Les fleuves ſont de Dieux » couronnés de roſeaux, qui envoyent » les folâtres Nayades payer le tribut » au grave Océan. Le Printems arrive » ſur l'aîle des Zéphirs pour aſſiſter au » réveil de Flore & rajeunir la Terre. » Eole en courroux ouvre aux vents

» les portes bruyantes du Nord, &
» ils répandent l'orage. La Terre
» tremble? C'est *Pluton*, qui, d'un
» coup de son trident, entr'ouvre les
» voutes des Enfers, & *s'élance contre*
» *les Cieux en tourbillon de flamme*
» *& de fumée.* Tout dans la nature
» prend une ame, tout est Dieu. ...
» L'imagination a tout soumis, scien-
» ces & arts, êtres existans & pos-
» sibles, à la magie des Poëtes. Com-
» bien de manieres leur a-t-elle en-
» seignées pour apprêter l'instruction
» ou l'amusement? Elle appelle sur la
» scène Dieux, hommes, animaux,
» objets insensibles. Elle prête des
» graces à la Philosophie & des char-
» mes au sentiment. Les images gran-
» des ou agréables, les tableaux mou-
» vans, les idées fortes & frappantes
» sortent, comme des traits de flam-
» me, du cerveau poëtique qu'elle
» anime. Elle l'embrase; & l'enthou-
» siasme, pareil à la foudre, l'exalte
» & le divinise en quelque manière.
» Des transports éclatans, des prédic-
» tions étonnantes, des inspirations

» célestes, des extases ravissantes l'en-
» lèvent à lui-même. Semblable à la
» Sybille sur le trépied, ce n'est plus
» un foible mortel, c'est l'organe d'un
» Dieu, c'est un Dieu, dont le regard
» perce à travers les sombres voiles
» des siècles, & à qui toute la terre
» obéit au moindre signe. Il com-
» mande, & de l'Enfer aux Cieux tous
» les lieux se présentent à lui ; il cite
» l'avenir devant lui, & l'avenir trem-
» blant comparoît. Combats, combats
» horribles, & toi Tybre, roulant,
» comme un autre Simoïs, une écume
» de sang sur des monceaux de ca-
» davres ! Et vous Héros futurs, qui,
» couverts d'une noble poussière,
» moissonnez dans le champ de la
» gloire ! Et vous montagnes ébran-
» lées, fleuves suspendus, univers
» retombant dans le cahos ! &c.

L'auteur balance également les avan-
tages du style poëtique & du style
oratoire. Il n'a pas de peine à prouver
que le premier l'emporte par son au-
dace, sa liberté, son coloris, son har-
monie. On sent assez la vérité de cette

assertion, sans qu'il soit nécessaire d'en développer les preuves.

Les différens morceaux que je vous ai cités, Monsieur, vous donneront, sans doute, une idée avantageuse des talens de l'Orateur. Il combat éloquemment les prétentions ambitieuses de l'Eloquence. Mais il respecte cette auguste ennemie, & en lui portant des coups terribles, il paroît se ressouvenir des leçons & des bienfaits qu'il en a reçus.

J'ai sous les yeux un petit Poëme que M. *de Tresséol* vient de publier sur *la pitié qu'on doit avoir pour les malheureux*. On y trouve des vers heureux, des images touchantes, & des traits pathétiques, qui annoncent la sensibilité de l'auteur. Cet opuscule se vend à Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés littéraires.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LA *Complaisance Maternelle, Estampe Gravée par M. de Launay, d'après le dessin de M. Freudeberg.* Une jeune femme vient de donner le sein à son

enfant ; le désordre de son ajustement, suite de cette fonction de la maternité, est exprimé avec grace ; elle tient son fils par les lisières, & le conduit vers un chat, que l'enfant, armé d'un fouet, s'apprête à mettre en fuite. Un autre enfant plus âgé, assis un peu plus loin, satisfait son appétit avec l'empressement & la naïve avidité de son âge.

La scène présente l'intérieur d'une Chaumière pittoresquement disposée, on apperçoit une cheminée à four, & divers ustensiles à l'usage de la vie rustique. M. *de Launay* a réuni dans cette Gravûre, la variété, le goût & l'harmonie qu'on remarque dans ses autres ouvrages. La tendresse maternelle est très-bien exprimée dans la tête de la jeune femme, & l'on apperçoit, dans celles des deux enfans, le caractère relatif aux sentimens qui les animent.

On connoît deux autres Estampes que le même Artiste a gravées d'après les Gouaches de *Baudoin*, sous ces titres : *le Carquois épuisé*, & *les soins tardifs* ; celle qu'on annonce aujour-

d'hui, eſt de même grandeur, & deſtinée à faire ſuite ; elle ſe trouve à Paris, chez l'auteur, rue de la Bûcherie, porte cochère, après la rue des Rats. Prix, 3 livres.

Le pendant de celle-ci paroîtra vers la fin de cette année.

Les Baiſers, deux Eſtampes, en médaillon ovale, d'environ un pied de haut ſur 9 pouces de large, gravées d'après M. Fragonard, de l'Académie Royale de Peinture, par M. Marchand. A Paris, chez l'auteur, rue Mazarine, la deuxième porte-cochere à droite, en entrant par le carrefour de Buſſy. Prix, 2 livres chacune. Si le célèbre *Boucher* a mérité le ſurnom de peintre des graces, M. *Fragonard* pourroit à juſte titre, être appellé le peintre de la Volupté. Le délire, l'ivreſſe, les ſoupirs brûlans, & tous les tranſports de l'amour ſont rendus par ſon pinceau, avec une énergie qui lui eſt particulière. Dans l'un de ces ſujets, un jeune amant s'empreſſe de ravir une légère faveur ; ſon amante s'efforce de le repouſſer, mais la langueur de ſes regards annonce que ſon cœur & ſa

bouche ne font point d'intelligence. L'autre sujet offre deux jeunes amans qui s'embrassent, avec la naïveté de leur âge : la passion & le sentiment qui les animent, semblent leur faire éprouver une sorte d'extase.

Chacune de ces Estampes est ornée d'une bordure de très-bon goût, analogue au sujet. Dans l'une, on voit des couronnes de roses, un arc, un carquois ; dans l'autre, sont deux tourterelles qui se caressent sur des fleurs. Ces deux sujets sont très-intéressans, & le burin de l'Artiste a sçu faire passer dans ses Estampes, l'expression & le sentiment qu'on admire dans les originaux.

Histoire de l'Ordre de Sainte-Ursule, depuis sa fondation jusqu'à nos jours; Tome I, in-4°. de 500 pages. A Paris, chez Nyon, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais; & à Orléans, chez Charles Jacob, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Sauveur. Cet ouvrage est le premier qui contienne une histoire suivie & détaillée de l'Ordre de *Sainte-Ursule*, de cette compagnie de Vierges respectables, non moins chères à l'Eglise

par leur piété, qu'utiles à l'Etat par les soins qu'elles donnent à l'institution de la jeunesse ; l'auteur divise cette histoire en quatre parties. Dans la première, après avoir donné la Vie de la bienheureuse *Angèle de Merici*, fondatrice, il expose les commencemens & les progrès de l'Ordre de *Sainte-Ursule* dans l'Italie, comme à *Milan*, *Parme*, *Foligny*, *Venise*, &c. Il parle, dans la seconde, des Congrégations de *Paris* & de *Lyon*, formées l'une & l'autre par la Mère *Françoise de Bermond*, première Ursuline de France. La troisième partie, qui commencera le Tome II, contiendra l'histoire des Congrégations de *Bordeaux* & de *Dijon*; & la quatrième, celle des Congrégations de *Toulouse*, de *Tulles*, *d'Arles*, de la *Présentation d'Avignon* & du Comté de Bourgogne. Cet ouvrage est très-bien exécuté, & il me paroît rempli d'un grand nombre de recherches qui peuvent être utiles aux Sçavans & à tous les amateurs de l'Histoire. On paye 24 livres en retirant ce Tom. I; le Tom. II, qui paroîtra dans le courant de 1777, sera fourni *gratis* sur la reconnois-

fance fignée du fieur *Jacob*, Imprimeur à Orléans. Ceux qui ont fouſcrit, & qui ont déjà payé 15 livres, donneront feulement 9 livres, en retirant ce Tom. I, & le Tom. II leur fera livré *gratis*, fur la même reconnoiffance.

Avis aux amateurs de l'Hiſtoire Naturelle.

Depuis l'ouvrage immortel de M. le Comte *de Buffon*, l'hiſtoire naturelle eſt peut-être de toutes les ſciences, celle dont le goût s'eſt le plus répandu parmi nous. Les cabinets, qui en préſentent les différens règnes, ſe ſont très-multipliés, & les artiſtes, furtout, n'ont rien négligé pour porter à ſa perfection le ſecret de prévenir & d'arrêter, dans les animaux, la corruption qui ſuit de près la privation de la vie. Nous croyons devoir annoncer au Public que la demoiſelle *Parti* a le talent d'embaumer ſupérieurement les oiſeaux & les quadrupèdes, frais ou ſecs, & qu'elle mérite de tenir un rang diſtingué dans la claſſe de ceux qui travaillent avec le plus de ſuccès dans cette partie. Le ſieur *Deſmoulins*, ſon beau frère, eſt

aujourd'hui possesseur d'une collection assez nombreuse en ce genre, fruit du travail & de la dextérité de la demoiselle *Parti*. Les amateurs pourront jouir en tout tems de ce Cabinet, où ils trouveront un grand nombre de pièces, dignes de fixer leur curiosité.

La demoiselle *Parti*, ainsi que le sieur *Desmoulins*, demeurent rue des Postes, près l'Estrapade, Maison du sieur *Paris*, Opticien. On sçait que Madame *Cosseau* est connue depuis long-temps par son talent pour restaurer les oursins, & injecter les insectes & les reptiles.

Le Four à chaux, paysage, orné de figures, gravé par M. *de Launay*, d'après le tableau original de M. *Loutherbourg*, de l'Académie royale de Peinture: Estampe de 11 pouces & demi de haut, sur 15 pouces & demi de large.

Une chaîne de rochers, percés en arcades, ornés de pins & de différens autres arbres, sert de fond à ce sujet, & vient se prolonger jusques sur le premier plan. Vers le milieu paroît

une hutte, auprès de laquelle une jolie villageoise reçoit la santé que lui porte un jeune paysan. Près d'une source qui tombe des rochers, passe un chariot tiré par des bœufs; de l'autre côté paroît le Four, d'où s'élève une fumée blanche qui sert à détacher la cabane, & qui se dissipe dans les airs, après avoir interrompu la masse des rochers.

Une pointe vigoureuse, libre & facile se fait remarquer dans les différentes parties de cette estampe; les figures sont touchées avec esprit; les oppositions de style sont très-bien entendues, la fumée, le ciel, les nuages conservent la transparence & le caractère aërien qui leur est propre.

L'auteur s'occupe à graver le pendant de ce sujet, qui paroîtra au commencement de l'année prochaine.

Nota. On a oublié, en rendant compte des Œuvres complettes d'*Alexis Piron*, d'avertir le Public, que cette superbe édition se trouve chez Michel Lambert, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, près Saint-Côme.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Lettres intéressantes du Pape Clément XIV (Ganganelli) ; *traduites de l'Italien & du Latin : troisième édition exactement revue, corrigée, augmentée de la traduction des passages Latins, d'une Table alphabétique des matières ; & ornée d'une nouvelle planche en taille-douce, 2 vol. in-12 de près de 500 pages. A Paris, chez Lottin le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie ; à Lyon, chez Rosset, Libraire ; à Rouen, chez Benitier, Libraire.*

SI ces lettres, Monsieur, n'ont pas réellement pour auteur *Clément XIV*, il faut convenir que l'attribution publique & soutenue que lui en fait M. *de Caraccioli*, doit être regardée

comme l'acte le plus inoui, par lequel se soit encore signalé le brigandage littéraire. Quelle entreprise, en effet, plus hardie, que celle d'attribuer à un Pape célèbre, qui ne fait que de descendre dans la tombe, dont l'esprit, l'humeur, le caractère, les liaisons, les correspondances doivent être nécessairement connues d'une foule de personnes encore existantes, dont un grand nombre de porte-feuilles doivent recéler une infinité de lettres originales, qui pourroient servir d'autant de pièces de comparaison.... Quelle entreprise, dis-je, plus hardie que de publier, sous le nom de ce Pontife, deux volumes de lettres, qui ne feroient pas véritablement sorties de sa plume? la témérité seule de cette attribution, semble au premier coup-d'œil, la rendre invraisemblable. Mais d'un autre côté, ces lettres, considérées en elles-mêmes, présentent des caractères de supposition, auxquels il me paroît difficile que tout esprit impartial puisse se refuser. Essayons donc de résoudre ce problême, & aux preuves qu'on a déjà produites contre l'authenticité de ces monumens épis-

tolaires, ajoutons de nouvelles raisons, qu'une lecture attentive & réfléchie de ces deux volumes vient de nous fournir.

Feu M. *Fréron*, en rendant compte * de la première édition de ces lettres, s'est servi d'un tour adroit & ingénieux, pour en rendre l'authenticité suspecte. Par un parallèle suivi & des rapprochemens nombreux, cet habile Critique a fait voir que ces lettres, prétendues *originales*, n'étoient qu'une refonte de divers ouvrages, publiés en différens temps par M. *de Caraccioli*. Je suivrai le même plan ; mais j'irai plus loin : je ne laisserai pas même à l'Éditeur la spécieuse excuse dont il se sert pour éluder la preuve de supposition, tirée de ces ressemblances de style & de pensées, qu'on observe entre ses propres écrits & les lettres qu'il attribue au Pape *Clément XIV*. Voici la réponse qu'il a faite à cette difficulté. » J'ai prévenu » dans le *Discours préliminaire* de ma » première édition, qu'il y a quel» ques-unes de ces lettres, qui me

* Voyez *l'Année Littéraire an.* 1775, Tome VIII, pag. 289.

» furent communiquées à Florence ; » dès l'an 1758, par le Prélat *Cerati* » & par l'Abbé *Lamy*, & j'ai fait l'a- » veu d'en avoir fait usage dans quel- » ques - unes de mes productions lit- » téraires : il n'est donc pas étonnant » qu'on trouve dans quelques-uns de » mes ouvrages, des rapports & des » ressemblances avec ces lettres du » Pape *Ganganelli*. » Il me seroit aisé de faire sentir la futilité de cette raison & l'insuffisance de cet aveu : cependant, je veux bien les admettre. Mais que répondra M. *de Caraccioli*, si je lui prouve que ces mêmes rapports de style & de pensées, que ces mêmes traits de ressemblance existent dans quelques-uns de ses ouvrages, dont la publication est antérieure à l'année 1758, époque, comme il en convient, de la première communication qu'il a eue de ces prétendues *lettres* du feu Pape ? Fera-t-il valoir encore le modeste aveu de ses plagiats secrets ? Dira-t-il qu'il a eu l'adresse d'encadrer, dans des ouvrages imprimés & publiés avant 1756, des lambeaux de lettres dont il n'a eu connoissance qu'en 1758 ?

Si je prouve mon assertion, j'aurai donc démontré sans réplique que ces lettres sont supposées, & que leur véritable auteur est M. de *Caraccioli* lui-même, quoiqu'il ait la modestie de ne vouloir passer que pour en être l'Editeur.

La *Conversation avec soi-même*, l'un des premiers ouvrages de M. *de Caraccioli*, fut imprimé à Paris en 1755.* Ouvrons ce volume, & voyons si nous y découvrirons quelques traits de ressemblance avec les lettres attribuées à *Clément XIV*. Voici quelques endroits de l'un & de l'autre ouvrage qui me sont d'abord tombés sous les yeux, & que je n'ai fait que rapprocher à la hâte.

*Lettres de Clément XIV, tom. 1, pag. 405.*** Ce Pontife fait l'éloge de la manière dont le Cardinal *Quérini* voyageoit : » Je ne me lasse » point de lire la relation de vos voyages. » Il y a des réflexions admirables sur tout » ce que votre Eminence a vu. Quel coup-

* Voyez *la France littéraire.*

** Je préviens mes lecteurs que je me sers, pour ces extraits, de la seconde édition des lettres du Pape *Ganganelli*, laquelle diffère très-peu de la troisième.

» d'œil que le vôtre! Il pénètre l'essence des
» choses, la substance des écrits, l'ame des
» écrivains. Vous avez eu le bonheur de voir
» à Paris plusieurs grands hommes qui vi-
» voient encore, reste précieux du siècle de
» *Louis XIV*. »

Conversation avec soi-même, *pag.* 306 » Il y
» auroit une excellente manière de voyager...
» Le Sçavant Cardinal *Quérini* a sçu l'em-
» ployer, mais avec tout le succès de son
» vaste génie. Ce ne furent ni les édifices,
» ni les statues, ni les tableaux, qui fixèrent
» son attention : il ne fit que les entrevoir en
» passant, pour se procurer l'avantage de
» connoître les Sçavans, & de converser avec
» eux. Il n'y eut point d'hommes fameux
» qu'il n'allât rechercher en France, en Alle-
» magne, &c. »

La Jouissance de soi-même, autre ouvrage de M. *de Caraccioli*, imprimé avant l'année 1758, contient encore le même éloge de la manière de voyager du Cardinal *Quérini*. (pag. 403.) » Le célèbre Cardinal *Quérini*
» nous apprit par son exemple, comment on
» peut voyager avec utilité. Il parcourut, au
» commencement de ce siècle, une partie de
» l'Europe, avec ces yeux philosophiques
» qui découvrent les gens de mérite & les
» véritables objets de curiosité. Il s'informoit
» exactement du pays, & se faisoit donner
» les noms & l'adresse des hommes sçavans ou
» singuliers, &c. »

Lettres de Clément XIV, *T.* 2, *p.* 245. Action de Dieu sur les créatures : » Considérez-

» vous vous-même, & cette vue vous conduira » nécessairement à la vérité. *Le plus petit mou-* »*vement de votre doigt* vous indique l'action » de Dieu sur votre personne ; cette action » vous annonce une providence. »

Convers. avec soi-même, pag. 360. Action de Dieu sur les créatures. » Alors il faut que » cette ame entrevoie nécessairement une » force supérieure qui agit en elle... Il n'est » donc pas jusqu'à *la moindre agitation du* »*petit doigt*, qui ne rende sensible à l'homme » l'action de Dieu sur les créatures, & qui ne » doive en même temps couvrir les athées » de confusion, &c. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 264. » Il y » a des brouillards dans le monde moral, » comme le Ciel a ses nuages. »

Convers. avec S. M. p. 186. » Il arrive dans » l'ordre moral les mêmes révolutions que » dans l'ordre physique : ici des obscurcis- » semens, formés par les passions, nous re- » tracent les éclipses, &c. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 10. Il compare les agitations du monde à l'eau & à ses torrens : » Je voudrois pouvoir être avec vous » à Tivoli, & méditer à la vue de cette cas- » cade, qui, se partageant en mille torrens » divers, & en tombant avec la plus grande » impétuosité, retrace d'une manière éner- » gique le monde & ses agitations. »

Convers. avec S. M. p. 44. » Sommes-nous » transportés sur les bords de cet élément ter- » rible, qu'un grain de sable arrête à la voix

» du Tout-Puissant ? Nous lisons sur les flots
» la malheureuse histoire d'une vie agitée. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 195. » Il faut » convenir que nous vivons dans un siècle » bisarre ; on n'a jamais eu moins de religion, » on n'en a jamais plus souvent parlé ; on » n'a jamais eu plus d'esprit, on n'en a jamais » plus abusé ; on veut tout sçavoir, & l'on » ne veut rien étudier ; on décide de tout, » & l'on n'approfondit rien. »

Jouissance de soi-même, p. 218. » On con» viendra que notre siècle est véritablement » original : jamais les hommes ne parlèrent » tant de Religion, & jamais ils n'en eurent » moins ; jamais l'esprit & le bon sens ne con» trastèrent d'une manière plus frappante ; » jamais les études profondes ne furent plus » négligées, & jamais on ne vit tant d'écri» vains, &c.

Convers. avec S. M. » Pour bien décrire la » dissipation des hommes, il faut peindre » notre siècle ; jamais on ne vit un règne plus » fécond en beaux-esprits, & plus dénué en » même temps d'hommes solides, &c.

Lett. de Clément XIV, tom. 1, pag. 324. Jesus-Christ est le principe & la fin de toutes choses : » Il faut démontrer que Dieu ne » pouvant agir que pour lui-même, avoit en » vue, dans la création du monde, le Verbe » Eternel, par qui l'Univers & les siècles ont » été faits ; & *qu'en formant Adam*, (comme » le dit *Tertulien*) *il traçoit déja les linéamens* » *de Jesus-Christ*. Cela est conforme à la doc» trine de *Saint-Paul*, qui déclare que tout

» existe dans ce Divin médiateur, & ne subsiste que par lui : *Omnia per ipsum & in ipso constant.* »

Jouissance de soi-même, pag. 90. » On sçauroit que ce monde périssable n'étant pas digne de Dieu, *J. C.* a dû être l'unique objet, que le Créateur avoit en vue, lorsqu'il créa l'Univers; on sçauroit (comme dit *Tertulien*) que Dieu *en formant le premier homme, traçoit déja sur lui les linéamens de J. C.* qui devoit s'incarner; on sçauroit que Dieu ne peut agir que pour lui-même dans ses opérations. (& plus bas) Toutes les choses subsistent en *J. C. Omnia in ipso constant.*

Lett. de Clément XIV, tom. 1, même Lettre, » *p. 331.* Le nom de Dieu est si terrible & si saint, qu'on ne doit jamais le faire servir à des jeux d'esprit. N'est-ce pas assez que l'homme s'exerce sur les phénomènes de la Nature, qu'il dispute sur les élémens & sur leurs effets, sans rendre Dieu lui-même le sujet de ses contestations. »

Jouissance de soi-même, pag. 141. » Que notre foiblesse s'exerce sur des sujets de physique & de littérature, que les phénomènes de l'Univers deviennent des sources de dispute pour les Philosophes: mais qu'on mette en problême s'il y a un Dieu ou non, ce n'est pas exercer l'esprit des jeunes gens, mais le perdre. Eh! comment Dieu, dont le nom trois fois saint nous opprime de sa gloire, doit-il servir de matière aux disputes

» des écoles, & de jeu à notre esprit ? »
Converſ. avec ſoi-même, *pag.* 398. » Un
» ridicule uſage a permis de mettre en queſ-
» tion *ſi Dieu exiſte* : eût-on jamais dû réduire
» en problême une vérité auſſi certaine, &c.

La reſſemblance des expreſſions, Monſieur, n'eſt pas moins frappante encore que celle des penſées. Je me contenterai d'en rapprocher quelques-unes. On a perſiflé, dans un écrit moderne, M de *Caraccioli*, pour avoir dit : » » La petite république de *Saint-Marin* » *garda l'incognito.* » *Clément XIV*, *t.* 1, *p.* 44, ſe ſert de la même expreſſion : » » Quel ſpectacle pour la raiſon ... Si » cette raiſon, après avoir gardé *l'incog-* » *nito*, venoit éclairer les Sçavans de ſes » rayons » ! Je la retrouve encore dans » la *converſ. avec S. M. pag.* 236 : Tant » que nous négligerons nos ames, nous » ne verrons cet Univers qu'*incognito.*

Lett. de Clément XIV, *t.* 1, *p.* 64. » Mon *imagination s'allume comme un* » *volcan*, quand je ſuis preſſé ... *Converſ. avec S. M. p.* 186. » Il arrive dans » l'ordre moral les mêmes révolutions » que dans l'ordre phyſique ... Tantôt » notre *imagination s'allume comme un* » *volcan*, &c.

Clément XIV, (*t.* 1, *p.* 394.) dit d'un Religieux, que c'est un homme qu'on peut *feuilleter* comme un livre. L'auteur de la *Converſ. avec S. M.* (p. 25) dit qu'il faut regarder ſon ame, comme la première bibliothèque qu'il faut *feuilleter*; & , pag. 50, que les hommes ont plus beſoin de ſe *feuilleter* eux-mêmes, que de *feuilleter* des volumes.

Clément XIV, (*t.* 1, *p.* 392) ne veut pas que la maiſon paternelle ſoit un *pis-aller* pour les enfans: l'auteur de la *Converſ. avec S. M.* (p. 108) ne veut pas que l'on regarde la ſociété de l'ame comme un *pis-aller*, &c, &c, &c.

Comment M. *de Caraccioli* juſtifiera-t-il cette conformité frappante entre les lettres qu'il attribue à *Clément XIV*, & les deux ouvrages que je viens de citer? Puiſque ces ouvrages ſont antérieurs à l'année 1758, il eſt donc clair que l'auteur, en les compoſant, n'a pu faire uſage des lettres du feu Pape, dont il avoue qu'il n'a eu communication qu'en 1758:

Autre embarras inextricable: M. *de Caraccioli* a publié, en 1770, les *Let-*

tres d'une illustre morte : cette aimable défunte étoit une dame Polonoise, dont cinquante lettres, pleines d'esprit, étoient tombées par hasard entre les mains de M. *de Caraccioli*, qui les fit imprimer, en annonçant dans un avant-propos, que ces lettres étoient véritablement *originales*, & copiées sur les autographes. Mais les mêmes rapports, que nous avons observés ci-dessus, se retrouvent encore entre ces lettres *originales* d'une *illustre morte*, & les lettres, aussi *originales*, publiées sous le nom de *Clément XIV !* Comment se fait-il que deux productions, qui devroient être si différentes, aient cependant l'air de n'être que deux sœurs jumelles, filles d'un même père ? Voici d'abord quelques traits généraux de ressemblance que j'observe entre ces deux recueils de lettres originales.

1°. Les lettres de *l'illustre morte*, ainsi que celles du Pape *Ganganelli*, ne sont qu'un recueil de philologie, dans lequel une foule d'objets détachés se présentent successivement, & fournissent matière à un certain nombre de réflexions. On y découvre

le même caractère d'esprit, la même tournure d'imagination, les mêmes nuances de style; les sujets qu'on y traite, sont invariablement les mêmes que ceux dont il est question dans tous les ouvrages philologiques de M. *de Caraccioli* : ce sont des idées, jettées sans ordre, sur la théologie, la morale, la société, les voyages, les différences des Nations, l'étude, la lecture, les bibliothèques, l'éducation, la gaîté, l'élégance & la frivolité Françoises, &c.

2°. L'*illustre morte* revient sans cesse à parler d'elle-même; & le Pape *Ganganelli* entretient sans cesse ses correspondans de ses occupations, de ses veilles, de ses différens goûts, de son mépris pour les dignités, &c.

3°. L'*illustre morte* parle continuellement de sa chaumière, de ses livres, de sa solitude, du néant des grandeurs de ce monde, de la solidité des biens de l'ame, du bonheur de réfléchir, de la métaphysique, de *Malebranche*, de *Newton*, &c; & le Pape *Ganganelli* parle toujours de sa cellule, de sa bibliothèque, de sa solitude, de l'instabilité des choses hu-

maines, des plaisirs de la réflexion, de la douceur de s'entretenir avec *Malebranche*, *Newton*, &c, qu'il cite sans cesse avec enthousiasme. Mais passons à des traits plus particuliers de ressemblance.

Lettres de Clément XIV, *tom.* 1, *pag.* 127. Le Pontife parle de sa chère solitude & de ses livres. » O ma solitude ! ô mes livres, mes travaux ! que de peines je ressentirois, s'il » falloit vous quitter... »

Lett. d'une illustre morte, *pag.* 401. Solitude & livres cheris. » Toujours mon amour » pour la solitude subsistera, & toujours mes » livres chéris feront toute ma compagnie. »

Lett. de Clément XIV, *tom.* 2, *pag.* 71. » Que je me sçais bon gré d'avoir épousé ma » cellule : c'est une bonne compagne qui ne » me dit mot, & que je trouve toujours la » même, à quelque heure que je rentre, » toujours tranquille, toujours prête à me » recevoir. »

Illustre morte, *pag.* 438. » Ah ! sans mon » cabinet, mes livres & mes lettres, je ne » sçaurois que devenir : mais tout cela me » sert au mieux : ma bibliothèque me paroît » un Univers, où je me trouve en relation » avec tous les pays. »

Lett. de Clément XIV, *tom.* 1, *pag.* 43. Sa lecture de nuit. » Je fais quelquefois des » visites nocturnes à *Newton*; dans ce temps » où toute la Nature paroît endormie, je » veille pour le lire & pour l'admirer. »

Illustre morte, pag. 386. Son goût pour la lecture de nuit. » Je passe une partie des nuits » à lire notre divin *Malebranche*, & à me rem» plir de ses sublimes idées. (pag. 468) pour » devenir métaphysicien, il faudroit dormir » le jour & veiller la nuit; alors on seroit seul » avec son ame: combien l'esprit n'y gagne» roit-il pas? »

L'auteur de la *Conversation avec soi-même*, (pag. 146) aime aussi à méditer pendant la nuit: » Où peut-on mieux sentir son ame, » qu'au milieu de la nuit la plus profonde? » ne trouvant plus d'objets qui l'incommo» dent, elle nous parle à son aise. »

Lett. de Clément XIV, tom. 1, p. 405. Le Pape aime à voyager assis. » Rien n'étend » l'ame comme les voyages: j'en lis le plus » que je puis, afin de faire courir au moins » mes pensées, pendant que mon corps est » sédentaire. »

Illustre morte, pag. 403. Elle aime aussi les voyages qui ne font point sortir du cabinet. » L'Evêque de Cracovie vous prome» nera dans tous les pays du monde; sans » quitter son feu; & c'est la seule manière de » voyager qui soit agréable en hiver . . . » (p. 438) malgré vos voyages, vous cou» rez peut-être moins que moi, car tantôt je » suis au *Grand Caire*, & tantôt à *Pékin*. »

Lett. de Clément XIV, t. 2, p. 24. De la Pologne. » L'esprit patriotique n'est plus assez » chez les Polonois... Ils sont trop souvent » hors de chez eux, pour ne pas perdre l'es» prit national. »

Illustre morte, p. 51. De la Pologne. » Vous » me disiez que la Pologne dégénéreroit de » ce qu'elle est, si elle prenoit les usages » des autres Nations. (p. 52) Tant que le » Polonois ne ressemble qu'à lui-même, il » est rempli de bonnes qualités : il n'y a guè-» res que lorsqu'il emprunte les mœurs d'au-» trui, qu'il devient moins affable & moins » généreux. »

Lett. de Clément XIV, t. 2, p. 23. Le Pape prophétise sur le sort de la Pologne. » Je vois » la Pologne à la bienséance du Roi de Prusse : » & par la raison qu'un Héros vaillant & » heureux aime toujours à s'agrandir, il la » prendra quelque jour en partie, ne fut-ce » que la seule ville de *Dantzik.* La Pologne » elle-même donnera peut-être la main à une » telle révolution, en ne veillant point assez » sur son propre pays, & en se livrant à mille » différentes factions. »

L'illustre morte a aussi prophétisé sur le sort de la Pologne, sa Patrie. » Il me sembloit encore » vous entendre dire, lui écrit son ami, » pag. 39, que tôt ou tard la liberté, pous-» sée trop loin, dégénéreroit en licence, que » des factions se formeroient de toutes parts, » & que le Souverain qui régneroit alors, res-» sentiroit les plus vifs chagrins ; & ce qu'il y » a de singulier, c'est qu'en me parlant de » *Poniatouski, Castellan* de Cracovie, vous me » dîtes que son auguste fils seroit élu Roi. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 372. Le Pape exalte le plaisir de réfléchir. » Le grand plaisir » de l'homme est de réfléchir & de se sentir

» exister ; c'est une volupté sublime, digne » d'un esprit vraiment céleste, au point que » je regarde comme un être malheureux, ce» lui qui ne connoît pas cette félicité.

Illustre morte, p. 418. » Que je plains ceux » chez qui l'ame est étrangère, & qui n'en con» noissent que le nom ! Le plaisir d'être & de » réfléchir, vaut mieux que toutes les souve» rainetés ; je passe ma vie à le savourer, & » j'en fais tout mon bonheur. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 96. Le Pape préfère la plus simple campagne aux agrémens des jardins : » Vous avez beau me van» ter les agrémens du jardinage ; il m'est im» possible de m'y livrer : je ne connois que » les prairies & les champs. »

Illustre morte, p. 137. Elle est du même goût que le Pape. » Eh ! qu'irois-je faire à Paris ? » voir de magnifiques jardins, c'est-à-dire, » la Nature défigurée par l'art ; tandis que » j'apperçois dans les environs de ma petite » campagne, le beau dans son principe : je » fais plus d'usage des facultés de mon ame » au milieu des bois brutes & solitaires. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 93. Il aime à s'égarer dans ses promenades. » Lorsque » j'ai besoin de me promener, le hasard me » ménage mille petits sentiers charmans, où » j'aime singulièrement à m'égarer. »

Illustre morte, p. 289. Son inclination est encore conforme à celle de l'illustre Pontife. » Je vais toujours promener ma douleur de » préférence dans un bois... Que je m'y suis » égarée de fois, toujours avec satisfaction !

» (p. 176) Je revenois (en me promenant) » par des sentiers, seulement connus des ani- » maux sauvages. »

Lett. de Clément XIV, t. 2, p. 169. Le Pape aime tous les hommes. » Je voudrois pou- » voir vous convaincre que je porte tous les » hommes dans mon cœur, qu'ils me sont » tous infiniment précieux. »

Illustre morte, p. 400. Elle aime aussi tous les hommes. » Il y a long-temps que je suis » l'amie du genre humain, & que je loge tou- » tes les Nations dans mon cœur. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 21 & 22. Le Pape parle ainsi des nouveaux Romains : » Si » les nouveaux Romains ne vous paroissent » pas belliqueux, c'est que leur gouvernement » actuel ne leur inspire pas la valeur ; car ils » ont le germe de toutes les vertus. Ce qu'il » y a de certain, c'est qu'ils ont beaucoup » d'esprit, & une aptitude singulière pour les » sciences. »

Illustre morte, p. 465. Elle ne pense pas au- trement sur le compte des nouveaux Romains. » Souvenez-vous qu'on reconnoit dans les Ro- » mains d'aujourd'hui cette grandeur d'ame » qui caractérisoit leurs ancêtres. Ils ne sont » plus occupés de la guerre, parce que la » constitution de leur gouvernement tend heu- » reusement à la paix ; mais ils ont tous une » émulation étonnante pour parvenir, & il » n'y a point d'études auxquelles ils ne se li- » vrent. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 269. Le Pape converse avec deux Anglois, & préfere au

bon ſens qui diſtingue cette Nation, l'eſprit léger & agréable des François. » Deux An-»glois fort inſtruits ont pris part à notre en-»tretien. C'eſt une Nation qui voyage avec »fruit. On dit qu'elle prend la ſubſtance des »choſes, tandis que les François n'en pren-»nent que la ſuperficie; mais pour le com-»merce de la vie, ne vaut-il pas mieux être »agréablement ſuperficiel que triſtement pro-»fond? »

Illuſtre morte, *p.* 469. Elle s'entretient auſſi avec deux Anglois, & accorde à cette Nation plus de bons ſens que d'eſprit. » J'eus »l'autre jour une converſation avec deux »Anglois; ils ont des lumières; mais je n'en »ſuis pas moins obſtinée à ſoutenir qu'on »trouve en Angleterre du bon ſens ou du gé-»nie, & non de l'eſprit. »

Lett. de Clément XIV, *t.* 1, *p.* 25, Eloge de la ville de Florence. » Vous admirerez une »ville qu'on ne devroit montrer que les Di-»manches, ſelon la remarque d'un Portu-»gais, tant elle eſt gentille & joliment dé-»corée. »

Illuſtre morte, *p.* 160. Elle parle auſſi de Florence, & dit: » Un Seigneur Portugais »diſoit qu'on ne devoit montrer Florence que »les dimanches & fêtes, tant elle étoit raviſ-»ſante. »

Lett. de Clément XIV, *p.* 57. Il parcourt les différens gouvernemens. » Nous ſommes ſous »un gouvernement apathique; mais je vous »vois, M. l'Anglois, ſous le joug d'un peu-»ple qui vous entraîne comme il veut &c.

» je vois les autres peuples, comme les Po-
» lonois, sous l'Anarchie: sans parler des Turcs,
» qui n'osent rien dire, dans la crainte d'un
» Sultan qui peut tout ce qu'il veut. (p. 36)
» Nous n'avons depuis long-temps à Rome
» qu'une politique de *temporisation*, parce que
» nous sommes foibles, & que le cours des
» événemens est la plus heureuse ressource
» pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent
» résister.

Illustre morte, p. 206. » Vous me faisiez voir
» le peuple Anglois martyr d'une liberté qui
» dégénère en licence; les Turcs accablés sous
» le poid du despotisme; la Cour de Rome ne
» cherchant dans toutes les affaires qu'à *tem-*
» *poriser*, &c.

Lett. de Clément XIV, t. 2, p. 350. Il parle de Monseigneur *Zaluski*, Evêque de Cracovie, *Savant dans l'histoire, & qui vient de rendre sa Bibliothèque publique.*

Illustre morte, p. 397. Elle parle de Monseigneur *Zaluski*, *Prélat rempli de connoissances, & ami de tous les livres & de tous les étrangers.*

Lett. de Clément XIV, t. 2, p. 100. Il parle avec intérêt d'un François, fort curieux d'Histoire Naturelle, & sur-tout d'insectes.

Illustre morte, p. 404. Elle parle sur le même ton d'un célèbre amateur dans le même genre. (M. *de Réaumur.*)

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 251. Il fait l'éloge de *Benoît XIV.*

Illustre morte, p. 464. Elle fait aussi l'éloge de *Benoît XIV.*

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 151. Le Pape rappelle la modestie du Cardinal *Cibo.* » Je » vous exhorte de visiter la chapelle du Car» dinal *Cibo*, dont je respecte infiniment la » mémoire . . . Il voulut être enterré au mi» lieu de ses domestiques, dont il fit les épi» taphes, ne se réservant pour lui-même que » ces mots: *Hic jacet Cibo, vermis immundus.* »

Illustre morte, p. 167. Elle célèbre aussi la modestie du Cardinal *Cibo.* » Je ne m'étonne » plus si vous admirez avec transport l'exem» ple du Cardinal *Cibo*, qui traita ses gens » comme lui-même, en leur faisant ériger des » tombeaux autour du sien, afin d'apprendre » à tous les siècles, que tous les hommes sont » égaux. »

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 201. Il écrit à Mde *Barbarigo*, Vénitienne, pour la complimenter sur sa magnifique traduction de *Locke.*

Illustre morte, p. 190. On fait aussi mention de la dame *Barbarigo*, illustre Vénitienne, qui a donné en Italien une magnifique traduction de *Locke.*

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 394. Eloge d'un bon Religieux Augustin, fort sçavant dans l'étude des Pères, & qu'on pouvoit *feuilleter comme un livre.*

Illustre morte, p. 221. éloge d'un bon vieillard très-sçavant, & dont *une sentence valoit un livre.*

Lett. de Clément XIV, t. 1, p. 416. Il loue beaucoup les élémens de Métaphysique de M. l'Abbé *de Lignac.* » C'est un livre inté-

» ressant, en ce qu'il rend palpables la spiritualité de l'ame & son immortalité. »

Illustre morte, *p. 142*. Autre éloge des élémens de métaphysique de M. l'Abbé *de Lignac*. » On ne trouve point dans ce livre les » sophismes de la nouvelle philosophie, qui » ne veut dans l'ame que ce que les sensations » y ont mis : comme si cette substance, toute » spirituelle, n'étoit qu'une simple modifica- » tion. »

Lett. de Clément XIV, *t. 1*, *p. 416*. Il célèbre un ouvrage de M. *de Caraccioli*, intitulé : *la Conversation avec soi-même*. » C'est un livre » singulièrement intéressant, en ce qu'il élève » l'ame sur les débris des passions & des sens : » cette production méthaphysique est présen- » tée avec une clarté qui la met à la portée » de tout le monde. »

Illustre morte, *p. 418*. Elle célèbre aussi un ouvrage de M. *de Caraccioli*, intitulé : *La Jouissance de soi-même* : » J'attends avec impatience » *la Jouissance de soi-même*, comme un livre » dont tous les hommes ont besoin. Ce que » j'en ai lu, m'en fait desirer la publication : » il ne plaira pas aux personnages frivoles, » & en cela même combien n'aura-t-il pas » de valeur ? »

Lett. de Clément XIV, *t. 2*, *p. 260*. Grand éloge d'un autre ouvrage de M. *de Caraccioli* : intitulé : *les derniers adieux de la Maréchale à ses enfans*. » C'est le livre du sentiment, & » qui agit si fortement sur le cœur, que j'en » ai été vivement attendri. Vous devriez nous » le donner en Italien, d'autant plus que je le

» regarde comme un traité d'éducation par-» faitement complet. »

Illustre morte, *p.* 118. Grand éloge du même ouvrage. » Je relis *les derniers adieux de la* » *Maréchale à ses enfans*, comme les effu-» sions de la plus belle ame, & du cœur le » plus épuré ; comme des instructions dont » la jeunesse, malgré tant de traités d'éduca-» tion dont on la surcharge, a réellement be-» soin. » &c, &c, &c.

On ne disconviendra pas, Monsieur, que tous ces traits de ressemblance ne soient bien décidés. Mais comment arrive-t-il que deux recueils de lettres, qu'on donne pour *originales*, aient un air de famille aussi frappant & aussi marqué ? Par quel prodige s'est-il rencontré en Pologne une dame, connue du seul M. *de Caraccioli*, qui, sous les habits de son sexe ait caché l'ame & l'esprit de *Ganganelli*, soit religieux, soit Cardinal, soit Pape ? Est-il dans l'ordre des effets possibles du hasard qu'ils écrivent sur les mêmes sujets, qu'ils expriment les mêmes pensées & les mêmes sentimens, qu'ils annoncent les mêmes goûts & les mêmes inclinations, qu'ils parlent des mêmes ouvrages, qu'ils fassent l'éloge des

mêmes personnes ? &c. Ces nombreuses identités réduisent M. *de Caraccioli* à une alternative embarrassante : il faut nécessairement, ou qu'il accorde qu'il a fabriqué les lettres prétendues *originales*, qu'il attribue à son illustre Polonoise, ou qu'il convienne que les lettres du feu Pape sont elles-mêmes supposées. On lui laisse la liberté d'opter. Dira-t-il, pour sauver l'authenticité de celles-ci, qu'ayant, depuis 1758, des lettres du père *Ganganelli*, il s'en est servi, en 1770, pour composer les lettres de *l'illustre Morte* ? Mais dès lors quelle confiance mérite l'Editeur des lettres de *Clément XIV* ? Si, de son propre aveu, il a déja publié comme *originales* des lettres feintes & imaginaires, devra-t-il être cru, lorsqu'il nous présente celles du Pape *Ganganelli*, dont une foule d'invraisemblances font suspecter d'ailleurs l'authenticité ? Un écrivain qui en impose au Public en 1770, ne peut-il pas lui en imposer encore en 1775 ? *Qui semel mentitus est, semper mentiri reputatur.*

Je ne rappellerai pas, Monsieur, toutes

toutes les preuves de ſuppoſition que la ſagacité des critiques a déja fait valoir contre ces lettres : je me borne à vous faire part de quelques nouveaux ſujets de doutes, qui n'ont pas encore été propoſés.

1°. M. *de Caraccioli* nous apprend, dans ſon Diſcours préliminaire, qu'il exiſte un neveu du feu Pape, nommé M. l'Abbé *Fabri*, & que cet Eccléſiaſtique s'occupe en ce moment du ſoin de mettre en ordre les traités théologiques de ſon oncle, pour les publier. J'ouvre les deux volumes de lettres attribuées à *Clément XIV*, j'en parcours la table, & je n'en découvre aucune qui ſoit adreſſée à M. l'Abbé *Fabri* : eſt-il vraiſemblable qu'il n'en ait jamais reçues de ſon oncle, & que celui-ci, dont la plume étoit ſi féconde en plans d'études & en inſtructions ſur la théologie & les autres ſciences eccléſiaſtiques, ait refuſé le ſecours de ſes conſeils à ſon propre neveu ? Si M. l'Abbé *Fabri* a des lettres de ſon oncle, comment ne ſe trouvent-elles pas dans la collection de M. *de Caraccioli*, puiſqu'il lui étoit ſi

faire de vous mettre si péniblement l'esprit à la torture, pour prévenir les reproches de supposition ? si cette lettre existoit véritablement entre vos mains, que ne l'imprimiez-vous à la tête de votre première édition ? Dès-lors tous nos doutes eussent cessé ; mais aujourd'hui, cette preuve devient nulle : elle est trop forte pour avoir été négligée, & trop tardive pour n'être pas fabriquée après-coup.

3° Des bévues & des invraisemblances, qui étoient échappées à M. *de Caraccioli* dans sa première édition, ont été soigneusement corrigées dans la seconde. On lui a fait observer, par exemple, qu'au commencement de la Lettre CXXIII, il faisoit parler le Cardinal *Ganganelli* d'une manière peu respectueuse pour la mémoire de *Clément XIII*, qui l'avoit revêtu de la pourpre. Qu'a fait le docile Editeur ? Il a retranché, dans sa seconde édition, tout le commencement de cette lettre ; & voici le subterfuge maladroit dont il se sert pour motiver ce retranchement. Il apprend à ses lecteurs que tout ce qui précède ces

paroles : *si l'affaire de Parme &c.* ne fait point partie de la lettre originale *de Ganganelli* ; que c'est une fin de lettre d'un Ambassadeur, auquel ce Cardinal répond, & qu'un copiste étourdi a mal-à-propos confondu ces deux pièces, & n'en a fait qu'une seule. Examinons si cette lettre ainsi dépecée peut subsister, & s'il est possible que la partie qu'on attribue à l'Ambassadeur, se concilie avec le langage que doit tenir le Ministre d'un Prince étranger.

» C'est donc un parti pris (ce n'est » plus le Cardinal *Ganganelli*, mais le » prétendu Ambassadeur qui parle) » & l'on aimera mieux se brouiller » avec toutes les Puissances catho» liques, & en courir les périls, que » de s'accommoder avec le Duc de » Parme, malgré toutes les consé» quences qui en résultent. On diroit, » par la fermeté avec laquelle on con» tinue de répondre aux Puissances, » qu'il s'agit de soutenir la foi, *ou que » nous avons une armée de deux ou trois » cens mille hommes à déployer* ». Ces dernières expressions ne doivent laisser aucun doute sur le personnage qui

première partie de la lettre CXXIII^e^ n'est pas l'ouvrage du Cardinal *Ganganelli* ; or, la seconde partie est manifestement de la même main, & ne forme, avec ce qui précède, qu'un seul & même ensemble : donc cette seconde partie n'est pas non plus l'ouvrage du Cardinal *Ganganelli* : donc cette lettre entière est apocryphe. Mais la supposition de cette lettre une fois démontrée, que deviennent toutes les autres ?

4°. M. *de Caraccioli* n'est pas heureux dans les réponses qu'il fait aux difficultés qu'on lui propose. On lui a reproché que la correspondance du feu Pape avec M. le Chevalier *de Cabane*, avoit l'air d'un petit roman de spiritualité. Il répond que ce Chevalier de Malte étoit l'oncle de M. l'Evêque d'Orléans, & qu'il en existe une vie imprimée en Italien. Est-ce là prouver que cette correspondance n'est pas imaginaire & supposée ? Lit-on, dans cette vie du Chevalier *de Cabane*, qu'il ait été en commerce de lettres avec le feu Pape ? Y rapporte-t-on quelques lettres qui lui aient été

adressées par ce Pontife ? Alors la preuve eût été valable. L'existence de cet imprimé ne fait, au contraire, qu'annoncer les facilités qu'a eues M. *de Caraccioli* pour fabriquer cette correspondance, en se conformant aux divers événemens de la vie, & aux principales circonstances de la retraite de ce Chevalier de Malte dans une des solitudes de la Trappe.

5°. Le Père *Ganganelli*, *tome premier*, *Lettre XL*, conseille au Comte *de* * * *, son jeune pénitent, de se procurer & de lire l'histoire de Naples par *Giannone*. Mais M. *de Caraccioli* ne sçavoit donc pas que cet ouvrage, mis à l'*Index*, est un des plus séverement proscrits par la Cour de Rome, & que toutes les fois qu'on accorde la permission de lire les livres prohibés, on excepte expressément *Machiavel*, *Dumoulin* & *Giannone* * ? Est-il vraisemblable que le Père *Ganganelli*,

* Nous tenons cette anecdote d'un Evêque, auquel, pendant le séjour qu'il fit à Rome, la permission de lire cet Historien fut positivement refusée.

habile Théologien & Consulteur du Saint-Office, ait ignoré l'anathême prononcé contre cet ouvrage, & qu'il en ait conseillé la lecture à un jeune homme qu'il vouloit ramener à la sagesse & à la vertu ?

6°. M. *de Caracciolí* fait dire encore au Cardinal *Ganganelli*, tom. 2, lett. 112, que *les premiers âges du monde Chrétien, que nous nommons les beaux siècles de l'Eglise, n'eurent ni moines ni religieux.* A qui l'Editeur persuadera-t-il qu'une bévue aussi grossière puisse être échappée à un homme aussi versé dans l'histoire ecclésiastique que l'étoit le Cardinal *Ganganelli* ? M. *de Caraccioli* ignoreroit-il que le quatrième siècle, si fécond en grands hommes, sera toujours compté parmi les *beaux siècles de l'Église* ? Ou auroit-il oublié que les institutions cénobitiques, commencées dès le siècle précédent, étoient alors dans leur plus grande ferveur, que l'Orient & l'Occident étoient remplis d'une multitude de moines, & que l'Egypte seule en renfermoit plus de soixante & dix mille ?

7°. *Clément XIV*, tom. 2, p. 33,

établit pour maxime, qu'il vaut mieux commettre une faute par un excès de réserve, que par trop d'imprudence à parler; *ce qu'on ne dit pas, ne s'écrit point.* Il pratiqua cette maxime, & l'on sçait, en effet, qu'il garda le secret le plus profond sur les affaires des Jésuites & des Cours. Mais pourquoi M. *de Caraccioli*, son Secrétaire, le fait-il sans cesse écrire, sur ces mêmes objets, à une infinité de personnes?

8°. *Clément XIV*, en écrivant au Marquis *Scipion Maffei*, desire que Verone, sa patrie, lui érige une statue: mais il avoit déja reçu cet honneur à l'époque de cette lettre. On a fait remarquer cet anachronisme à M. *de Caraccioli*; mais dans sa *Lettre du frère François*, il persiste à dire que ce monument ne lui fut érigé qu'après sa mort, & qu'il ne faut point s'en rapporter à une lettre de M. *de Voltaire*, qui assure le contraire. M. *de Caraccioli* s'en rapportera, sans doute, à l'autorité des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*, tom 13, hist. pag. 414. On y lit que *Scipion*

Maffei, au retour de ses voyages, trouva sa statue érigée, avec cette belle inscription : *A Scip. Maffei vivant.*

9°. *Clément XIV*, regrette que le Cardinal *Quérini* n'ait point composé d'ouvrages considérables, & qu'il n'ait laissé que quelques feuilles volantes. J'ouvre le dernier *Dictionnaire historique*, en 6 vol., & je trouve que cette Eminence a publié *Primordia Corcyræ*, *in*-4°. ouvrage plein de recherches sçavantes ; 1ere feuille volante : une édition des *Ouvrages des Evêques de Bresse*, *in-fol.* ; seconde feuille volante : *Specimen variæ Litteraturæ*, *in*-4° ; troisième feuille volante : *la relation de ses voyages*, qui contiennent presque toute l'histoire littéraire de l'Europe ; quatrième feuille volante : la nouvelle édition des *Œuvres de Saint Ephrem*, 6 vol. *in-fol.* cinquième feuille volante, &c. Il faut observer que tous ces écrits étoient imprimés avant la lettre du Pape, qui est datée de 1755. Le dernier ouvrage du Cardinal *Quérini* fut publié en 1742.

10°. Le Père *Ganganelli* écrit au Comte *de *** : Je vous attends ſamedi pour prendre du chocolat.* Il eſt queſtion du *ſamedi après le 20 Novembre*, date de la lettre; mais alors tous les Franciſcains, ſous peine de péché mortel, jeunent depuis la Touſſaint.

11°. M. *de Caraccioli* fait tous ſes efforts pour rendre vraiſemblable la manière dont ces lettres ont pu être recueillies en auſſi peu de temps. » Si, » dit-il, il paroît difficile qu'on ait » pu recueillir tant de lettres éparſes, » c'eſt qu'on ne fait pas attention » qu'un grand homme, qui a été » membre d'un corps religieux, tient » à une multitude de perſonnes, in» téreſſées à découvrir ſes correſpon» dances & ſes liaiſons. Dès le mo» ment que le Cardinal *Ganganelli* » devint ſouverain Pontife, on n'omit » rien pour ſe procurer tout ce qui » pouvoit ſervir à le faire connoître. » Ses lettres étoient *en réſerve*, comme » des marbres précieux deſtinés à lui » ériger un mauſolée, &c. ». Si cela eſt ainſi, que ne demandoit-il d'abord communication de la *réſerve*? Pourquoi

nous a-t-il dit précédemment qu'il tenoit ces lettres de *quelques amis du feu Pape*, d'un *digne Eccléſiaſtique*, d'un *Prélat reſpectable*, d'un *Archevêque illuſtre*, &c? La réunion de ces lettres en un dépôt, expédient qu'imagine après-coup M. *de Caraccioli*, ne détruit point ce qu'il y a d'invraiſemblable dans la manière dont il les a lui-même recueillies, puiſqu'il convient qu'il les tient de différens particuliers & non de la *réſerve*.

12°. L'inaction de M. *de Caraccioli*, & le refus obſtiné qu'il fait de produire les originaux de ces lettres, offrent encore une ſource féconde d'objections & de difficultés inexplicables. S'il eſt vrai qu'il n'en ſoit que l'Editeur, qu'il ait entre ſes mains les pieces autographes, ou qu'il puiſſe en produire au moins des copies authentiques, que ne confond-t-il ſes adverſaires en les dépoſant chez un Officier public, & en les ſoumettant à toute la rigueur d'une vérification légale? Chargé d'une accuſation grave, ſoupçonné d'avoir fabriqué les lettres &

les correſpondances d'un Pape, attaqué dans des écrits publics comme un homme qui en impoſe à ſon ſiècle, & ſe joue de la crédulité de ſes lecteurs, n'eſt-il pas inexplicable que M. *de Caraccioli* reſte muet & tranquille, & refuſe de faire uſage d'un moyen de défenſe auſſi tranchant & auſſi déciſif? La défiance ne devient-elle pas fondée & légitime, lorſqu'au lieu d'accorder cette preuve ſi long-temps ſollicitée, on le voit s'épuiſer en apologies frivoles, plus propres à faire naître de nouveaux doutes, qu'à détruire ceux qu'on a déja propoſés? Dira-t-on que M. *de Caraccioli* ne pouvoit rendre publics ſes autographes ou ſes copies authentiques, ſans compromettre les perſonnes dont il les tient, & celles auxquelles ces lettres ſont adreſſées? Mais, 1°. cette réſerve ne pouvoit avoir lieu à l'égard de toutes les pièces de ce recueil, adreſſées à des perſonnes connues & nommées: les lettres de ce genre ſont au nombre d'environ ſoixante, & forment à peu près la moitié de la

collection de M. *de Caraccioli*. Qui l'empêchoit de produire d'abord les originaux de ces pièces, qui étoient de nature à ne pouvoir compromettre ? 2°. Parmi les lettres mêmes, qui sont adressées à des personnes qu'on ne nomme pas, il en est une foule de nulle importance, qui ne renferment que des complimens, ou ne présentent que des maximes détachées de la morale la plus commune & la plus triviale, sans qu'on y trouve un mot qui puisse en rendre la publicité dangereuse : telles sont les lettres 3, 5, 10, 12, 15, 23, 26, 28, 32, 38, 45, 54, 58, 60, 68, 72, 74, &c. &c. Que devient encore le motif qu'on prête à M. *de Caraccioli*, pour justifier son refus de produire les originaux de cette sorte de lettres ? Il peut détruire tous nos soupçons sur la plus grande partie de ces monumens épistolaires, & il n'en est pas un seul dont il veuille permettre la vérification ! Concluons donc que ces originaux n'existent pas : s'ils étoient entre les mains de M. *de Caraccioli*, il en eût certainement fait

usage, 1°. parce qu'il pouvoit les produire facilement & impunément ; 2°. parce qu'il avoit le plus grand intérêt à le faire.

13°. A toutes ces preuves de fait & de raisonnement, ajoutons encore celles de l'autorité. Voici ce qu'écrivoit, au sujet de ces lettres, le Cardinal *Antonelli* à S. A. Mgr le Prince de *** : *Delle Lettere di Clemente XIV non faccia V. A. alcun conto ; le tenga per apocrife e suppozitizie : altre sono inventate di pianta, altre corrotte e viziate ; a tutte manca l'autorità e la verità.*

Roma, 13 Marzi 1776. (signé) *L. Card. ANTONELLI* *.

C'est-à-dire : » Que V. A. ne fasse » aucun cas des lettres de *Clément XIV* ; » qu'elle les tienne pour apocryphes » & supposées : les unes sont entière- » ment inventées ; les autres falsifiées » & corrompues : toutes manquent » d'autorité & de vérité. A Rome,

* J'ai chez moi l'extrait de cette lettre, revêtu d'un certificat d'authenticité, écrit & signé de la propre main du Prince respectable, auquel la lettre fut adressée.

» le 13 Mars 1776. *signé* L. Card. » *Antonelli* ».

Le Cardinal *Giraud*, ci-devant Nonce en France, s'exprime sur le même ton, dans une lettre à M. l'Abbé *de* * * *, en date du 15 Mai dernier. Voici ses propres termes : » Quant aux lettres de *Ganganelli*, » soyez sûr, mon cher Abbé, qu'il n'y » a pas un mot de vrai, que tont y » est supposé & inventé ; car il n'a » peut être pas écrit cent lettres dans » toute sa vie, & aucune d'après qu'il » a été Pape. On avoit même toutes » les peines imaginables pour lui faire » signer son nom. Voilà ce que je puis » vous dire avec la plus grande cer- » titude ».

Ces autorités, Monsieur, sont formelles & décisives : je laisse M. *de Caraccioli* rêver aux moyens d'y répondre.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Mémoires concernant l'Hiſtoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Uſages, &c. des Chinois : par les Miſſionnaires de Pekin, Tome I, in-4°. d'environ 500 pages, enrichi de figures. A Paris, chez Nyon, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collége. Prix, 1 liv. 12 ſols broché ; & 12 liv. relié.

C'EST encore au goût & au zèle éclairé de M. *Bertin* pour les Arts, & en particulier pour la littérature Chinoiſe, que nous ſommes redevables, Monſieur, de ces nouveaux *Mémoires* : ils ſont le fruit d'une correſpondance, entretenue depuis dix ans avec nos Miſſionnaires & avec deux Chinois, que le deſir de ſe rendre utiles à leur Patrie, en fit ſortir à l'âge de dix-neuf ans, pour venir s'inſtruire en France des Langues & des Sciences

de l'Europe. Il y apprirent le François, le Latin, & y firent avec distinction leurs cours d'humanités & de philosophie. La destruction des Jésuites, arrivée en 1763, les obligea de quitter le Collége de *Louis-le-Grand*, & de chercher ailleurs un asyle & des secours. Le Roi, instruit de leur situation, leur accorda une pension pour continuer leurs études, qui se trouvèrent achevées au commencement de 1764. Le desir de revoir leur Patrie, leur fit solliciter alors leur passage sur les vaisseanx de la Compagnie des Indes, qui devoient mettre à la voile. Il leur fut accordé. Mais on crut qu'il seroit à propos de prolonger encore le séjour de ces étrangers en France, au moins pendant une année, qu'on employeroit à leur faire parcourir ce que nos arts ont de plus intéressant & de plus facile à saisir. Ce projet fut accepté par les deux jeunes Chinois; en conséquence, deux Membres de l'Académie Royale des Sciences furent chargés, l'un (M. *Brisson*) de leur donner des leçons de Physique & d'Hif-

toire Naturelle ; l'autre (M. *Cadet*) de les instruire des principes de la Chymie, & de les initier dans la pratique de cet art. On crut encore à propos de leur donner quelque teinture du dessin & de l'art de graver ; & au bout de quelques mois, ils furent l'un & l'autre en état de graver à l'eau forte des vues & des paysages Chinois. On les fit voyager ensuite dans nos Provinces méridionales : ils se rendirent à Lyon, où ils prirent connoissance des Manufactures d'étoffes de soie, d'or & d'argent, Comme c'étoit alors la saison de la récolte des soies, ils passèrent en Dauphiné, où on leur fit observer les principales manipulations de l'art de tirer la soie des cocons. De-là, ils se renditent à *Saint-Etienne*, en Forez & y apprirent ce qu'il est essentiel de sçavoir sur la fabrication des armes à feu, sur la trempe & l'emploi de l'acier. De retour à Paris, on leur fit prendre quelques leçons de l'art d'imprimer, & ils s'essayèrent avec succès sur une petite Imprimerie portative, qui faisoit partie des présens que le Roi joignit à ses bien-

faits. Enfin le moment de leur départ arriva : on leur remit des Mémoires & des questions sur tous les objets qu'on vouloit éclaircir, & ils partirent pour l'Orient, où ils s'embarquèrent au mois de Décembre 1765. Arrivés dans leur Patrie, ils se sont livrés avec le plus grand zèle aux recherches qu'exigeoient les instructions dont on les avoit chargés, &, depuis 1766, il ne s'est pas écoulée une seule année, où ils n'aient fait passer en France des Mémoires & des réponses aux questions qu'on leur avoit faites. Comme ces Mémoires se sont insensiblement accumulés, que leur nombre est aujourd'hui considérable, & qu'il doit en arriver chaque année de nouveaux, on a cru qu'il étoit important de les réunir, & de ne pas priver plus long-temps la République des lettres d'une collection aussi intéressante.

Le premier volume que je vous annonce, Monsieur, offre d'abord un *Essai sur l'Antiquité de la Nation Chinoise*. La question sur l'origine de ce

Peuple ; que quelques Sçavans ont prétendu n'être qu'une Colonie Egyptienne ; s'étoit renouvellée en France pendant le séjour des deux Chinois. Les partisans de ce systême se fondoient sur une ressemblance qu'ils croyoient appercevoir entre l'ancienne écriture de la Chine, & celle de l'Egypte. Les deux jeunes Chinois eurent, à ce sujet, des entretiens avec M. *de Guignes*, de l'Académie des Belles-Lettres, & M. *des Hauterayes*, interprête du Roi, Professeur en Langue Orientale au Collége Royal. Ces deux Sçavans étoient d'un avis contraire sur cette question. M. *de Guignes* développa son systême dans un Mémoire, auquel M. *des Hauterayes* opposa ses *doutes*, en 1759 : l'Académicien y répondit assez foiblement, & M. *des Hauterayes* étoit sur le point de faire imprimer sa réplique, lorsque des raisons particulières l'empêchèrent de la publier. Si ces raisons n'ont pas été connues du public, elles n'ont pas dû être ignorées de M. *de Guignes* : il y a eu quelque part.

Les deux Chinois ne purent pren-

dre parti dans cette guerre littéraire : depuis neuf ans qu'ils étoient sortis de leur Patrie, ils n'avoient pu conserver des notions assez précises de leur ancienne écriture, pour être en état de porter un jugement, & de résoudre la question. De retour dans leur pays, ils s'occupèrent de cet objet, & rédigèrent l'essai que je vous annonce sur *l'Antiquité de la Nation Chinoise ;* essai, dans lequel ils sappent & détruisent l'opinion de M. *de Guignes*. Ils divisent ce Mémoire en deux parties. La première contient quatre articles. 1°. Ils tracent le tableau de la position actuelle des lettrés, relativement à la connoissance de la haute Antiquité ; 2°. ils donnent une courte notice des monumens & des livres anciens qui ont échappé au naufrage des siècles ; 3°. ils font connoître les Historiens postérieurs, qui ont écrit l'histoire des premiers temps ; 4°. ils discutent les temps fabuleux. Dans la seconde partie, ils examinent quelle est à peu-près l'époque à laquelle on peut fixer la fondation de leur Mo-

narchie

narchie & le commencement de leur histoire. Ils regardent comme très-incertains tous les temps qui ont précédé *Yao*, *Chun* & *Yu*, & ils prétendent que la formation de leur empire ne doit remonter qu'à une ou deux générations au-delà des règnes de ces Princes. Je n'entrerai point, Monsieur, dans le détail des preuves qu'ils produisent ; elles sont immenses & très-compliquées, & l'ensemble n'en peut guères être saisi que par des personnes familiarisées avec l'histoire & la littérature des Chinois. Je m'arrêterai un instant à vous donner une idée de ces anciens temps, en vous mettant sous les yeux ce que rapportent nos deux écrivains Chinois sur l'état où étoient les arts & les sciences du temps d'*Yao*.

Il paroît que l'art de labourer, d'ensemencer des terres, & de faire croître des moissons, étoit déja fort avancé du temps de ces Princes. » Vous » connoissez les besoins du peuple, » disoit *Chun* à *Hsou-tsi*, en le nom- » mant à la charge de Directeur de

» l'agriculture, apprenez-lui à cultiver, » selon les saisons, les cent espèces de » grains.* » Ces mots : *selon les saisons*, & *cent espèces de grains*, disent beaucoup dans le langage plus que laconique du *Chou-King*. Mais quels étoient les grains qu'on cultivoit alors ? La tradition veut que ce furent les mêmes que ceux qu'on cultive aujourd'hui à la Chine. » Le *Tien* (le Ciel) » bénit les bleds de *Heou-tsi*, dit le » *Chi-King*, il avoit préparé de belles moissons pour le peuple, en riz, » en froment, en panis & en mil » noir. » Il est parlé, dans une autre Ode, du Chanvre, &, dans le *Li-Ki*, des pois & des feves, qui entroient dans les offrandes de certains sacrifices. Voilà ce qu'on sçait de plus certain sur les grains qu'on cultivoit dans cette haute Antiquité, en y ajoutant le coton, plante dont il est fait mention dans plusieurs anciens livres. Cet état de l'agriculture suppose déja la connoissance de plusieurs arts. Dès qu'on labouroit, qu'on semoit, &

* *Chouking*, chap. *Chun-Tien*.

qu'on recueilloit la moiſſon, il falloit néceſſairement qu'on eût des inſtrumens de labourage & d'agriculture. Par une conſéquence non moins néceſſaire, on ſçavoit donc monder le bled, le moudre, & en faire une nourriture. Les greniers, dont *Chun* étoit chargé, prouvent auſſi qu'on ſçavoit le conſerver. Puiſqu'on élevoit des digues, qu'on ouvroit des canaux, qu'on détournoit des rivières, on entendoit donc le nivellement des terres & la pouſſée de l'eau, & l'on avoit donc des inſtrumens propres à exécuter ces ouvrages. » Cependant, diſent les auteurs Chinois, il faut bien » ſe garder de pouſſer ces conſéquences trop loin, en leur appliquant les » idées qu'on a aujourd'hui des arts de » beſoin les plus ſimples. A en juger » par une eſtampe du *Soc* & de la » *Charrue* de ces temps reculés, qu'on » trouve dans les anciens Commentaires du *Chou-King* & du *Li-Ki*, les » inſtrumens dont on ſe ſervoit alors, » étoient aſſez groſſiers, ou plutôt » fort ſimples; quelqu'en ſoit la raiſon,

» presque tous nos arts d'aujourd'hui,
» même les plus délicats, se rappro-
» chent beaucoup de l'antiquité à cet
» égard. Les instrumens dont ils se
» servent sont en petit nombre, peu
» dispendieux, & faits de manière à
» étonner les Européens, qui voient
» l'élégance & la délicatesse des ou-
» vrages qui sortent des mains de nos
» artistes. »

Quant à l'architecture, le peu qu'en disent les anciens livres, ne doit pas en faire concevoir une grande idée. On prétend assez généralement que le caractère, qui signifie *Palais*, a été inventé sous la dynastie des *Chang*. Les anciens écrivains Chinois décrivent la maison du bon *Yao*, Comme une cabane de Laboureur. Le toit, selon eux, étoit de paille & de terre, les pluies de l'été y faisoient croître l'herbe, & le couvroient de verdure. Après la porte d'entrée, qui étoit tournée au midi, se présentoit une grande cour où étoit la salle d'audience. Au bout de cette cour, entourée de murailles, étoit une grande salle où l'on gardoit les poids

& les mesures, dont on se servoit dans les marchés qui se tenoient dans cette enceinte. Au-delà de cette salle étoit une seconde cour, au fond de laquelle étoit l'humble maison, où le Prince demeuroit avec sa famille. La salle d'audience étoit élevée de terre, & les degrés par lesquels on y montoit, étoient faits de gazons. Comme on étoit obligé d'attendre pour être admis à l'audience, on avoit planté des arbres aux portes, afin que les Officiers & le peuple pussent y être à l'abri du soleil. Toute l'enceinte du Palais avoit quatre portes; celle du midi, de l'orient & de l'occident donnoient sur la grande cour; celle du nord servoit aux usages domestiques de la maison d'*Yao*, qui étoit placée derrière. Le *Chou-king* dit que *Chun, à son couronnement, fit ouvrir les quatre portes de la salle d'audience, pour être entendu de tout le monde.* Ce qui étoit alors une nécessité, à cause de la petitesse de ce bâtiment, est devenu depuis une étiquette de grandeur, & une loi de l'état, pour l'édifice auguste qu'on appelle aujourd'hui

la ſalle du trône. Il eſt élevé ſur une platte-forme de marbre blanc, orné de tout ce que l'architecture chinoiſe a de plus magnifique, & ouvert aux quatre points cardinaux par de grandes portes qui donnent ſur une ſuperbe galerie, dont il eſt environné. Le trône de l'Empereur eſt élevé au milieu ſur une eſtrade, couverte de riches tapis. C'eſt de ce trône que le monarque reçoit les hommages des Princes tributaires, des Princes de ſon ſang, des Grands de l'Empire, & des premiers Magiſtrats de tous les Tribunaux, proſternés à terre dans la grande cour qui eſt au bas de la platte-forme, comme *Chun* les recevoit de la ſalle d'audience où il étoit. » Ce » que les Européens mal inſtruits, » ajoutent nos deux auteurs Chinois, » regardent comme le triomphe d'un » deſpotiſme abſolu, dont on n'a pas » même l'idée en Chine, n'eſt que la » conſervation d'un ancien uſage. Il » ne faut pas s'imaginer que ce ſoit de » ce trône que l'Empereur reçoive » les placets des Miniſtres & des dé» putés des tribunaux, à qui il donne

» audience tous les jours pour les
» affaires de l'Empire ; il y a une salle
» destinée à cet usage, où ils sont in-
» troduits, & où on lui parle avec
» plus de liberté peut-être qu'à aucun
» Prince du monde. L'Empereur ne
» monte sur son trône que pour les
» grandes cérémonies. Il y montera,
» par exemple, dans peu de jours,
» pour recevoir les congratulations &
» les hommages de tout l'Empire, à
» l'occasion de sa soixantième année ;
» mais avant cela, & c'est une parti-
» cularité qui peint bien notre gou-
» vernement, il ira lui-même, en
» cérémonie, se prosterner neuf fois
» aux pieds de sa mère, assise sur un
» trône élevé, & lui rendre tous les
» hommages qu'il va recevoir. Bien
» plus, comme la quatre-vingtième
» année de l'Impératrice tombe l'an
» prochain, l'Empereur a voulu, pour
» augmenter la pompe, les réjouis-
» sances & la célebrité de cette grande
» fête, qu'on réservât pour ce tems
» les sommes immenses, que la capi-
» tale & les provinces avoient desti-
» nées à lui en donner une à lui-
» même ».

Le peu de magnificence du palais d'*Yao* prouve que les maisons des particuliers devoient être fort simples. Cependant, d'après le plan & la description de ce palais rustique, il semble qu'on devoit avoir alors des connoissances sur l'art de bâtir : de premiers essais ne sont jamais aussi réguliers. Il paroît encore, par les passages de plusieurs anciens livres, qu'on sçavoit cuire la brique & la tuile.

On sçait peu de chose sur les vêtemens & la tisseranderie, les alimens & la manière de les préparer, les meubles d'usage & la matière dont ils étoient faits ; tous les anciens écrivains s'accordent à dire qu'*Yao*, *Chun* & *Yu* étoient vêtus de simple toile en été, & de peaux d'agneau en hiver. La soie, qu'avoit trouvée l'épouse de *Hoang-ti*, avoit disparu. » Nos *sçavans* » examinent, disent nos deux Chinois, » si l'on faisoit des étoffes de laine & » de coton dans cette haute antiquité : » le *oui* & le *non* en cette matière vont » flottant çà & là sur des passages de » la moyenne antiquité, qui ne dé-

» cident rien. Ce que nous trouvons » de plus remarquable, eſt une requête » préſentée à l'infame *Tcheou*, où le » cenſeur fait contraſter les habits de » laine & de toile, dont tout le monde » avoit été vêtu juſqu'à lui, c'eſt-à-» dire juſqu'à la ſeconde dynaſtie, » avec les habits de brocard & de » diverſes couleurs qu'il avoit intro-» duits. Cependant il eſt dit, dans une » autre requête, qu'*Yu* ayant une robe » de coton, dont la doublure étoit » d'une couleur différente, un ſage lui » fit des repréſentations ſur les ſuites » que pouvoit avoir cette nouveauté, » & qu'il eût la modeſtie de renoncer » à cette petite diſtinction. Mais il » réſulte de là qu'on connoiſſoit de ſon » tems l'art de teindre les étoffes....... » Si les anciens caractères de table, » de banc, de lit, de vaſe, de cou-» teau, &c. ſont la véritable image » de ce qu'ils étoient dans leur origine, » on peut dire avec aſſurance qu'il n'y » entroit pas beaucoup d'art ; mais » cela prouve auſſi que tous ces » meubles étoient connus & en uſage. » On alloit à la chaſſe ſous le règne

» d'*Yao* ; on fit la guerre sous celui de
» *Chun* : on avoit donc des armes
» offensives & défensives ; mais on ne
» sçait rien sur la matière dont elles
» étoient faites, sur leurs formes &
» leurs différentes espèces. Les carac-
» tères de *barque* & de *charette* sont
» des plus anciens que nous ayons.
» C'est la tradition commune que,
» dans le partage des terres, fait sous
» *Chun* & *Yao*, on donnoit un quarré
» de neuf cens arpens de terre à huit
» familles ; elles en cultivoient cha-
» cune cent pour elles, & cent en
» commun pour le gouvernement,
» qui en tiroit seul le revenu. Ce par-
» tage des terres indique évidemment
» les connoissances sur l'arpentage,
» la géométrie & l'arithmétique, &c.

Nos deux écrivains Chinois ne rapportent rien sur les arts de luxe & d'agrément, dont ils ne découvrent aucune trace dans les siècles dont ils parlent. On ne doit pas même s'y attendre, quand on se rappelle qu'on alla chercher *Chun* derrière une charrue pour le conduire au trône. » O heu-
» reux tems, ô heureux siècle ! dit

» *Pé-lin*, célèbre écrivain Chinois, un » habit ne coûtoit pas des années de » travail, une écuelle de terre ne » valoit pas un héritage; mais les plus » pauvres avoient de quoi se couvrir, » selon chaque saison & leur patri» moine. On ne prématuroit pas les » fruits; la viande ne se fondoit point » en sauce; mais les plus mal partagés » avoient du riz en abondance, & » ne le mangeoient jamais seuls; les » couleurs & le vernis ne cachoient » pas la vieillesse des meubles, mais » il ne pleuvoit pas dans la maison du » Laboureur, & ses enfans avoient » leur lit ».

Le second morceau de littérature Chinoise contenu dans ce volume, est une sçavante lettre du P. *Amiot*, Missionnaire à Pékin, sur les caractères Chinois. Voici quelle en a été l'occasion. M. *Needham*, de la Société royale de Londres, étant à Turin, en 1761, trouva sur un buste d'*Isis*, des caractères Egyptiens qu'il crut être très-ressemblans, tant par leur forme que par leur disposition, à ceux des Chinois. Il les fit copier, & se rendit à

Rome dans le dessein de les vérifier. Un Chinois, né à Pékin, étoit alors garde de la Bibliothèque du Vatican : M. *Needham* lui présenta les caractères Egyptiens de l'*Isis* de Turin, que le Bibliothécaire rejetta au premier coup-d'œil, comme n'ayant aucune ressemblance avec ceux de son pays. Cependant, au bout de quelques jours, le Bibliothécaire, à l'aide de quelques Dictionnaires Chinois, parvint à traduire en latin quelques-uns de ces caractères Egyptiens. Encouragé par ce premier succès, M. *Needham* fit de nouvelles recherches, copia de nouveaux hiéroglyphes, &, de concert avec la Société royale de Londres, envoya tous ces mémoires & ces extraits aux Missionnaires de Pékin, en les priant de décider la question ; en conséquence, le père *Amiot* fut chargé de rédiger la réponse, qui ne fut pas favorable à l'opinion de M. *Needham.* On y fait voir que les caractères, gravés sur l'*Isis* de Turin, n'ont aucun rapport avec l'ancienne écriture Chinoise.

Le troisième morceau est une ex-

plication d'un monument en vers Chinois, composé par l'Empereur *Kien-long*, actuellement régnant, pour constater à la postérité la conquête du royaume des *Eleuths*, achevée en 1757. Comme ce morceau, que nous devons encore au P. *Amiot*, est accompagné d'un grand nombre de notes, on peut le regarder comme la relation & l'histoire abrégée de cette importante conquête.

Le quatrième mémoire de ce recueil concerne le monument que le même Empereur *Kien-long* vient de faire élever pour consacrer la mémoire du singulier événement de l'émigration des *Tourgouths* en 1771 : ces tartares, au nombre de 500,000 ont quitté les bords de la mer Caspienne & les rives du *Volga*, ont traversé des pays immenses, & sont allés se ranger sous la domination de l'Empereur de la Chine. Ils assurent que plusieurs autres peuples se disposent encore à suivre leur exemple.

Enfin le volume est terminé par la traduction de deux anciens ouvrages,

intitulés, l'un *Ta-hio*, ou *la grande ſcience*; l'autre *Tſong-yong*, ou *le juſte milieu*, avec une préface & des notes. Ces deux ouvrages ſont du petit-fils de *Confucius* & d'un des diſciples de ce célèbre Philoſophe. Ils reſpirent la morale la plus pure, la plus ſublime, la plus bienfaiſante; depuis plus de vingt-ſiècles, on ne ceſſe de les étudier & de les admirer à la Chine, & malgré toutes les révolutions du goût & les changemens de dynaſties, on continue de les regarder comme l'un des plus beaux monumens de l'éloquence & de la ſageſſe de l'antiquité.

Les volumes ſuivans de cette collection contiendront des matières également importantes, & qui feront même d'un intérêt plus général. On annonce de nouveaux éclairciſſemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois, des Mémoires ſur la petite vérole, ſur quelques parties de la police Chinoiſe, ſur les Arts utiles, ſur pluſieurs points d'hiſtoire naturelle, comme ſur les abeilles, les vers à ſoie de différentes eſpeces, ſur

le bambou, le cotonnier, ſur des plantes & des fleurs particulieres à la Chine; on a des notices ſur les pierres rares, ſur les pierres ſonores, &c. On a ſur tout les portraits ou vies abrégées des Chinois illuſtres, Empereurs, Généraux d'armée, Philoſophes, Légiſlateurs, Poëtes, &c. depuis l'origine de la nation Chinoiſe juſqu'au dixième ſiècle; par le Père *Amiot*. On en attend inceſſamment la ſuite. Entr'autres mémoires, qu'on vient de recevoir tout récemment, il ſe trouve une réfutation foudroyante des paradoxes, haſardés par M. *Paw* ſur la Chine. L'utilité de cette collection eſt trop ſenſible, Monſieur, pour que je m'arrêté à vous en faire l'éloge: il n'eſt point de ſçavant & de curieux qui ne doive lui donner une place diſtinguée dans ſa bibliothèque.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Notice sur Antoine FIANCÉ, *Médecin du seizième siècle, & sur sa Platopodologie ; par M. l'Abbé de S. L. de S.*

LA Croix du Maine dans sa Bibliothèque Françoise, tom. 1, pag. 37, (édit. *in*-4°.) s'exprime ainsi : » *Antoine Fiance*, natif de *Besançon*... » Professeur en Philosophie & Médecine en la Cité d'Avignon... » Il a écrit une œuvre intitulée : *Platopodologie*. Il mourut l'an 1581 le » 27 de Mai, âgé de 29 ans. Sur cet » article de la Croix du M.. M. *de la* » *Monnoye* fait la remarque suivante : » » Platopodologie signifie à la lettre un » *Traité des pieds larges & plats*. L'auteur » apparemment y raisonne en Médecin » sur cette conformation. *Pittacus*, un » des sept sages étoit πλατόπους. Parmi » les Latins, ceux qui avoient les pieds » ainsi faits ont été originairement surnommés *Planci*, *Ploti*, &c. »

La Croix du Maine & *la Monnoie* n'ont pas connu la *Platopodologie*. Après bien des recherches sur cet ouvrage & sur son auteur, je suis enfin tombé sur un petit livre qui a fixé sur ce point tous mes doutes; je veux parler des *larmes & soupirs de Jean-Aymé de Chavigny, Beaunois, sur le trépas de M. Antoine Fiancé, Bizontin*; Paris, *Etienne Prevoteau*, 1582, *in*-8°. de 96 pages (Bibliothèque Mazarine, N°. 21684); voici ce que j'y ai trouvé, tant sur l'auteur que sur son ouvrage.

1°. Antoine *Fiancé* (& non pas *Fiance*) en Latin *Fianceus*, étoit né à Fleuret, près Besançon. Ayant perdu de bonne heure son père, il fut envoyé à Paris par son oncle paternel, pour y étudier les Belles-Lettres & la Philosophie; de-là, il alla étudier la Médecine à Montpellier, & vint l'exercer pendant trois à Carpentras, puis à Arles; il fut ensuite reçu Docteur en Médecine à Avignon, sous la présidence de Philippe *Guillaume*, dont par reconnoissance, il fit depuis l'Epithalame en vers latins

rapportée, pag. 67 du Recueil. La ville d'Avignon ayant été, en 1580, affligée de la peste, *Fiancé* mandé par le Consulat, pour y administrer les secours nécessaires, donna tous ses soins aux pestiférés, jusqu'à ce qu'il fût atteint lui-même de la contagion, & mourut le 27 Mai 1581, âgé de 29 ans, 4 mois & 10 jours, après avoir servi la ville pendant neuf mois entiers.

Outre l'Epithalame Latine, indiquée plus haut, on trouve pag. 66 des *Larmes & soupirs*, &c. un sizain latin de *Fiancé ad studiosam Juventutem*; mais son plus important ouvrage étoit la *Platopodologie*, dont M. *de la Monnoye* a donné une idée tout-à-fait fausse.

Ce n'est point, comme le dit ce Sçavant, » un Traité des pieds lar» ges & plats, dans lequel l'auteur » raisonne en Médecin sur cette con» formation, » mais une satyre en vers Latins contre des envieux qui cherchoient à lui nuire, composée pendant le séjour de l'auteur à Carpentras. C'est ce qu'apprennent les

vers ſuivans, pag. 64 du Recueil de *Chavigny*.

» *Marius*, Pariſin, * en ſçauroit bien que
» dire,
» Qui lui ſervit beaucoup contre la mordante
» ire
» Des Géans, ennemis des lettres & des arts,
» Des ſphynges monſtrueux, des *pieds-plats*
» montagnards,
» Groſſes maſſes de plomb, tout enflés d'ar-
» rogance,
» Ne voulant qu'on reprît leur fautive igno-
» rance.

. . . .

» Encor les traits de celle rude envie,
» Bruyent ès ſons de ſa *Platopodologie*.

Dans une pièce, adreſſée à la ville de Carpentras, on lit encore ce qui ſuit, pag. 70.

» Quand ſa muſe voulut ſans point d'hypo-
» criſie,

* Gilles Marius, Pariſien, Avocat au Parlement; il y a de lui dans le Recueil de *Chavigni* pluſieurs pièces à la louange de *Fiancé*.

» T'apprendre à remarquer des barbares in-
» fects,
» Des animaux ferrés les plus faultiers décrets,
» *Sujet fertil de sa Platopodologie.*

Lorsque *Chavigny*, en 1582, donna son Recueil, cette Platopodologie n'étoit pas imprimée ; en effet, à la page 72, on trouve une pièce *sur la perte douteuse de la Platopodologie de M. Ant.* Fiancé, *avec exhortation à ceux qui l'ont, de ne la pas supprimer.* Le Poëte dit à ce sujet.

» Platopodologie, œuvre plaisant & beau,
» Quoi? Iras-tu aussi sous le tombeau?

Les craintes du Poëte étoient fondées ; il paroît que cette satyre fut oubliée avec l'auteur, & qu'elle eut le sort de tous les ouvrages de parti ; mais *Chavigny* nous en a conservé (pag. 67) les quatre premiers vers que voici :

» Pavis oves quondam Phrygius Paris, alter
» asellos
» Pasco Paris Platopus : jam sumus ergo pares.

» Præfuit armentis in apricæ collibus Idæ;
» Armentis præsum : jam sumus ergo pares.

Dans le Recueil de *Chavigny*, on trouve des vers hébreux (pag. 96) Grecs, Latins, François, Italiens & Anglois à la louange d'Antoine *Fiancé*, par divers auteurs du temps, tels que Jean *Dorat*, Nicolas *Goulu*, Desiré *Barlet*, Jean *Calvet*, Vulcain *Forget* de Tours, Jean-Edouard *du Monin*, Gilles *Marius* & autres. S'il faut en croire tous ces panégyristes, *Fiancé* étoit un Sçavant du premier ordre, témoin l'Epitaphe suivante de la page 25. C'est *Fiancé* qui parle :

» Florida me genuit, docuere Lutetia Mons &
» Pessulus : Avenio deliciosa tenet.
» Auferor ante diem : quòd si mihi longior ætas,
» Æquassem Coum, Pergameumque senes.

La Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, par l'Abbé *Papillon*, ne fait aucune mention de notre Antoine *Fiancé*, non plus que Thomas *Bartholin* dans sa *Dissertatio de Medicis Poëtis*

(Hafniæ, 1669, *in*-8°) ni *Camille Falconet*, dont j'ai vu deux feuilles d'Additions manuſcrites à la Diſſertation de *Bartholin*. Dom *Baſile Payen* dans ſa Bibliothèque de la Bourgogne Séquanoiſe, qui n'a pas été imprimée, n'apprend rien ſur cet auteur & ſon ouvrage, qui ne ſoit plus amplement rapporté dans le Recueil de *Chavigny*.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

ESSAI ſur l'Ecriture ſainte, par M. l'Abbé Ducontant de la Molette, Vicaire général de Vienne. A Paris, chez Crapart, Libraire, rue de Vaugirard, 1 vol. in-12 d'environ 500 pages.

Ces Eſſais renferment différentes diſſertations ſur les avantages des langues orientales pour l'intelligence de l'Ecriture. L'auteur en fait connoître l'utilité, en montrant qu'il n'eſt aucune des verſions orientales qui n'éclairciſſe pluſieurs paſſages inintelligibles dans tous les autres textes. M. *Ducontant* a joint à ces diſſertations un projet d'une nouvelle polyglotte plus

commode, & dès-lors plus utile, que toutes celles que nous connoissons. Il invite les personnes zélées pour la gloire de la religion & le progrès des lettres, à contribuer aux frais immenses de l'édition ; il offre gratuitement son travail. Il paroît que M. l'Abbé *Ducontant de la Molette* est très-versé dans la connoissance des langues sçavantes, & qu'il est très-en état d'exécuter avec succès la belle entreprise qu'il propose.

Œuvres posthumes de M. Pothier, dédiées à Monseigneur le Garde des Sceaux de France, 2 vol. in-12 de 500 pages. A Orléans, chez Massot, Libraire, rue Royale, & à Paris, chez Lejay & Dorez, Libraires, rue Saint-Jacques.

Le nom de l'auteur fait assez l'éloge de cet ouvrage. Je me propose néanmoins de le faire connoître plus en détail. Mais je me hâte de prévenir le Public sur une édition contrefaite qui se répand dans la capitale & les provinces, édition informe, fruit de l'ignorance & de la cupidité. Les éditeurs ont poussé la précipitation jus-

qu'à omettre des pages entières. Si l'on ne veut point être trompé dans l'achat de ce livre, c'est aux trois Libraires indiqués ci-dessus qu'il faut s'adresser.

La Tonotechnie, ou l'art de noter les cylindres, & tout ce qui est susceptible de notage dans les instrumens de concerts méchaniques, par le R. P. Engramelle, Religieux Augustin de la Reine Marguerite; orné de figures en taille-douce, gravées par l'auteur. 1 vol. in-8°. de 236 pages. A Paris, chez P. M. Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille Draperie.

Ce n'est point ici une invention de pur amusement; l'utilité en est sensible. L'art de noter les cylindres pourra servir à nous conserver les morceaux précieux des grands Musiciens, trop souvent défigurés par des imitateurs serviles. On ne peut qu'inviter à la lecture de cet ouvrage tous les jeunes Musiciens & Artistes, jaloux d'étendre leurs connoissances, ou de perfectionner leur art.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Molière, Drame en cinq actes en Prose, imité de Goldoni, par M. Mercier. Un vol. in-8°. A Paris, chez Onfroi, Libraire, Quai des Augustins. Prix 3 liv.

Ce n'est point ici, Monsieur, un de ces *Drames* que le Public voit sortir en foule de l'inépuisable fabrique de M. *Mercier*; c'est une Comédie de *Goldoni*, à laquelle il a jugé à propos de coudre quelques scènes étrangères au sujet, & d'ajouter certains détails qui ne font que rendre le Dialogue plus languissant. Cependant il s'est imaginé que ces additions lui donnoient sur l'ouvrage un droit de propriété; il a, de son autorité, érigé en drame la Comédie de *Goldoni*, & s'en regardant comme le père, il n'a

pas balancé à la décorer du nom caractéristique qui distingue ses véritables enfans. On s'étonnera peut-être que cet illustre & fécond Dramaturge, si jaloux de ses conceptions originales, si entêté de ses opinions particulières, ait pu s'asservir au plan & aux idées d'un autre, & que renonçant au titre d'inventeur, il ait bien voulu déroger jusqu'à la traduction. Il ne faut cependant pas lui en faire un reproche : le Public au contraire lui doit des remercîmens ; car la pièce de *Goldoni*, quelque foible qu'elle soit, est encore fort au-dessus de *Natalie*, de la *Brouette du Vinaigrier*, & autres drames de la même force que M. *Mercier* a tiré de son propre fonds. L'examen où je vais entrer, Monsieur, vous mettra à portée d'en juger.

D'abord, le sujet en lui-même n'a rien de vraîment comique : ici c'est le personnage qui fait valoir le Poëte & non le Poëte qui fait valoir le personnage. Une vie de *Molière* bien faite produiroit un intérêt aussi vif que cette Comédie. L'action est double. D'un côté, les menées de la cabale dévote pour empêcher la représen-

tation du *Tartuffe* ; de l'autre, les efforts de la *Bejart* pour traverser les amours de *Molière* avec sa fille ; telles sont les deux intrigues qui forment le nœud de la pièce, & qui produisent un double dénouement ; car *Molière*, malgré les dévots, fait représenter le *Tartuffe* ; & malgré la *Bejart*, il épouse sa fille. Le caractère de *Molière* est passablement rendu dans *Goldoni*, mais il ne remplit point encore l'idée qu'on se forme d'un tel personnage. Pour faire parler *Molière* d'une manière digne de lui, il falloit presque un génie égal au sien : M. *Mercier* a mis sans façon son langage & son style dans la bouche de *Molière* ; & ce grand homme, ainsi travesti, devient un personnage assez comique.

Quelquefois un auteur qui se flatte & qui s'aime,
Fait parler ses Héros comme il parle lui-même.

L'ami de *Molière*, dans *Goldoni*, porte le nom de *Léandre* ; dans la pièce de M. *Mercier*, c'est le fameux *Chapelle* : mais cet aimable Epicurien n'a plus ces

graces & cette gaieté vive & brillante qui faisoit autrefois les délices de ses amis ; c'est un ivrogne assez grossier, qui parle à *Molière* d'un ton sec & dur, & qui lui prêche la volupté en grondant. Malgré la droiture & la franchise qu'on lui attribue, il déprime les chef-d'œuvres de *Molière*, il ne le défend point contre les critiques ignorans qui le déchirent, & il paroît être secrettement jaloux de la gloire de son ami. Le caractère de la *Bejart* est vif & animé, mais peu décent : nous n'aimons point à voir au théâtre une femme effrontée, qui, par ses cris & par ses menaces, veut forcer un homme à l'épouser. L'hypocrite *Pirlon* est un rôle bien foible auprès du *Tartuffe*, & les deux petits maîtres ne sont que des copies de ceux que *Molière* a peints avec tant de vérité. Voilà pour les caractères ; examinons maintenant la conduite de la Pièce.

On trouve d'abord six scènes de la façon de M. *Mercier*, qui ne font que retarder l'exposition du sujet ; elles renferment les détails d'une querelle très-vive entre *Molière* & son valet *Lesbin*, dont il a plu à M. *Mercier* de

faire un niais & un imbécille pour égayer un peu la Pièce. Ce nigaud de *Lesbin* s'est avisé de prendre pour faire des papillotes un cahier de la traduction de *Lucrèce*, que *Molière* avoit composée. L'auteur, désespéré de la perte de son manuscrit, s'emporte contre son valet, & celui-ci, pour lui prouver le bon emploi qu'il a fait de ce papier, lui produit une tête à perruque, garnie de la perruque elle-même toute papillotée. A ce spectacle la fureur du maître s'enflamme encore davantage, il perd la raison, & c'est dans sa folie qu'il lui échappe de dire » qu'il préfère sa traduction de *Lucrèce* à toutes » ses Comédies, que le sort le condamne à n'être jamais qu'un faiseur » de Comédies ». Inepties, qui sans doute ne lui seroient point échappées s'il eût été dans son bon sens. Après ce hors-d'œuvre, *Chapelle* arrive, & c'est où la Pièce commence dans *Goldoni*. *Molière* apprend à son ami qu'il attend le retour d'un messager qu'il a dépêché en Flandres vers le Roi, pour lui demander la permission de jouer le *Tartuffe*; il lui fait part

des chagrins & des dégoûts qu'il éprouve dans ſon état ; *Chapelle* le conſole aſſez mal ; il lui vante les douceurs d'une vie oiſive & voluptueuſe, & lui déclare qu'il n'y a point de bonheur pour lui tant qu'il voudra être auteur. A peine eſt-il ſorti, qu'*Iſabelle*, fille de la *Bejart*, entre dans le cabinet de *Molière*, ſans qu'on ſçache le motif qui l'amène. L'entretien des deux amans eſt bientôt troublé par la *Bejart*, qui paroît au fond du théâtre ; dès qu'ils l'apperçoivent, ils commencent à répéter enſemble une ſcène du *Tartuffe*, & *Molière* affecte de gronder *Iſabelle* ſur ſa manière de réciter. Ce jeu de Théâtre eſt aſſez agréable. La *Béjart* qui n'eſt pas dupe de l'artifice, renvoye durement *Iſabelle*, & reproche à *Molière* ſon amour pour ſa fille & ſon indifférence pour elle. Elle le preſſe de l'épouſer, d'une manière à la vérité un peu trop libre, mais qui devient théâtrale par l'embarras où ſe trouve *Molière* pour lui répondre ; heureuſement pour lui, la *Thorillière*, de retour de Flandre, lui apporte une permiſſion du Roi pour

jouer le *Tartuffe :* aussitôt *Molière* ordonne qu'on affiche la pièce, la *Bejart* s'en va répéter son rôle, & l'acte finit par une longue scène entre la *Thorillière* & *Molière*, dans laquelle la *Thorillière* parle en homme sensé & en ami prudent, & *Molière* en déclamateur verbeux. » J'étois abbatu sous » l'effort de cette cabale abominable ; » je pourrai donc la braver & com» battre cette hydre à cent têtes..... » Il est donc, mon ami, il est donc » une vengeance permise à l'homme » de bien, & qu'il peut goûter sans » remords; cette vengeance est légi» time, elle frappe ceux que les loix » ne peuvent atteindre, elle aide à » leur impuissance. Elle ne se déploye » point pour un intérêt particulier, » toujours vil ; mais pour l'intérêt » général, toujours grand, toujours » auguste. L'hypocrite voit tomber » son masque à ses pieds, & ne peut » le relever pour en couvrir sa diffor» mité, & quand l'écrivain a pour » soi la vérité, l'honneur, la vertu, » qu'il est fort ! Qu'il est puissant ! où » trouver des armes plus tranchantes

» contre cette espèce de méchans qui » ourdissent dans l'ombre leurs tra» mes criminelles... Oui, il faut les » environner tout-à-coup du jour re» doutable qui les terrasse & fait pâ» lir leur front. » Quel fratras, Monsieur ! quelle amplification froide & empoulée de ces cinq vers de *Goldoni*, qui sont nobles & naturels !

Che bel piacere, amico, è quel della vendetta!
Pero, vendetta tale che il giusto non offenda,
E che utile à privati, e al publico si renda
E solo in questa guisa io soglio vendicarmi;
La verita e l'onore sono le mie sole armi.

C'est-à-dire : » quel doux plaisir, ami, » que celui de la vengeance, lors» qu'elle est légitime, & qu'elle de» vient utile aux particuliers & au » public ! c'est ainsi que j'ai coutume » de me venger. L'honneur & la vé» rité sont mes seules armes. »

Pirlon, un de ces faux dévôts démasqués par *Molière*, s'introduit dans sa maison, débauche sa servante, jeune fille simple & crédule, cherche à le détruire dans l'esprit d'*Isabelle*,

& anime contre lui la *Bejart*, en lui faisant accroire que *Molière* veut enlever sa fille, à l'issue de la Comédie. Cette femme irritée déclare à *Molière* que ni sa fille, ni elle ne joueront dans sa pièce: la servante vient demander son congé: cependant la salle est pleine, on attend que la toile se lève. *Molière* est dans le plus cruel embarras; il envoye la *Thorillière* pour tâcher de faire entendre raison à ces femmes, & tandis qu'il attend le succès de cette tentative, son ami *Chapelle* vient achever de l'accabler par de mauvaises critiques de son style & de ses ouvrages. Il y a dans cet acte de l'intérêt & du mouvement, c'est le meilleur de la pièce: il n'est pas naturel, il est vrai, qu'un dévôt, tel que *Pirlon*, aille chez des Comédiennes, en soit connu & estimé. Ce personnage d'ailleurs n'est point annoncé, & tombe des nues; mais si l'on veut passer sur ces invraisemblances, on trouvera beaucoup de jeu & de finesse dans les scènes de ce *Pirlon* avec les trois femmes: son entretien avec la servante, est sur-

tout très-plaisant, & l'on doit convenir que M. *Mercier* y a semé des traits d'un excellent comique, qu'il n'a point trouvé dans *Goldoni*. Mais ces traits n'ont pas dû lui coûter un grand effort d'imagination, graces à sa mémoire : il s'est rappellé qu'il y a dans *Gilblas* une scène charmante, où un filou, déguisé en inquisiteur, interroge le garçon de boutique d'un marchand, nommé *Samuel Simon*, & conclut de ses réponses que son Maître est un Juif décidé : il a sçu tirer parti de cette situation qui est très-picquante, & il l'a mise en œuvre avec beaucoup d'adresse, dans la scène où *Pirlon* interroge la servante sur la conduite & les actions de son Maître :
» Ces deux femmes, la mère, la fille ?
» songez-y bien, ne mentez point ici,
» rappellez-vous tout ce que vous
» avez entendu, tout ce que vous
» avez soupçonné, tout ce qu'on a pu
» dire, imaginer, répéter...

LA FORÊT.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit.

PIRLON avec exclamation.

L'inceſte eſt prouvé.... Eh! l'infame, il ſe livre à des crimes, qu'il eſt affreux ſeulement d'entrevoir. Ah! tirons le rideau!

LA FORÊT.

Cependant, Monſieur, je n'avons aucun témoignage de ce que de méchantes langues ont pu inventer dans leur malice.

PIRLON.

Point *de cependant*, ma fille, tout eſt prouvé; en juſtifiant le crime, on ſe rend plus coupable que ſon auteur... Eh! dites-moi, *Molière* ne crie-t-il pas ſouvent dans ſa maiſon, ne gronde-t-il pas ſes Domeſtiques?

LA FORÊT.

Oui, cela arrive quand ſon démon le prend. Si l'on vient à l'interrompre, lorſqu'il eſt remogné comme un hibou dans ſon cabinet où il griffonne, allez, allez, c'eſt alors un beau train.

PIREON *avec emphase.*

Le voilà ! le voilà ! l'homme atrabilaire, misantrope, insociable, fougueux, emporté, violent, irascible, qui ne sçait point mettre un frein à sa colère, & qui veut gourmander les passions d'autrui, tandis qu'à lui seul il a tous les vices ensemble.......

La scène entre *Chapelle* & *Molière* est théâtrale, en ce qu'elle augment l'inquiétude & l'impatience de *Molière*; mais rien n'est plus choquant, que d'y voir *Chapelle* jouer le rôle d'un fâcheux & d'un triste pédant. Le ton sec & magistral, avec lequel il parle à *Molière*, doit révolter tous ceux qui connoissent le caractère de cet aimable libertin : ils seront étonnés de lui entendre dire : » Si je voulois écrire, moi, je » ne ferois qu'un seul & unique ou» vrage ; mais j'y employerois dix an» nées, & j'y mettrois une lime, une » correction, un soin, un fini : car on » doit respecter le public. »

IIIe. Acte. Le calme renaît dans la maison de *Molière* : l'éloquence de la

Thorillière eſt venue à bout d'appaiſer la *Bejart*, de détromper *Iſabelle*, & la trop crédule ſervante. *Molière*, inſtruit que ce tumulte eſt l'ouvrage des calomnies de *Pirlon*, forme le projet de lui faire enlever, par le Miniſtère de *la Forêt*, ſon chapeau & ſon manteau, & de s'en ſervir pour jouer le *Tartuffe*. Le fil de l'intrigue eſt ici coupé par une de ces ſcènes, qu'on appelle à tiroir. Pendant que *Molière* inſtruit la ſervante de la manière dont elle doit s'y prendre pour duper l'hypocrite, la ſcène eſt occupée par un Comte & un Marquis qui prononcent à tort & à travers ſur *Molière* & ſur ſes ouvrages, & qui lui reprochent ſur-tout de ne prendre ſes caractères que dans la lie du peuple & dans la bourgeoiſie, tandis que ſa Cour pourroit lui fournir des originaux plus nobles & plus dignes de ſon pinceau. Le fonds de cette ſcène eſt pris dans la critique de l'Ecole des femmes : mais on y trouve quelques détails agréables qui appartiennent à M. *Mercier*. Dans la ſcène de *Goldoni*, le ridicule des deux petits-maîtres eſt peint

un peu grossièrement, mais la situation est plus vive ; car le Comédien *Valerio* relève avec fermeté les bévues du Comte *Frezza*, qui, choqué de son audace, le traite de vil bouffon, & en vient jusqu'à le menacer du bâton ; chez M. *Mercier*, *la Thorillière* ne défend pas avec la même chaleur les intérêts de *Molière*, & ne s'attire pas aussi les mêmes désagrémens.

L'intrigue se renoue ; *Pirlon* donne dans le piége que lui tend la servante : il croit sur sa parole que *Molière* est en prison, & les deux femmes à la campagne.

LA FORÊT.

Parlez haut, parlez sans crainte ; tout le monde est dehors, vous dis-je.

PIRLON, *après s'être assis.*

Tout le monde est dehors ? asseyez-vous près de moi . . . Prenez ce siége.

LA FORÊT.

Oh ! cela ne nous appartient point, Monsieur.

PIRLON.

Obéissance, ma fille, obéissance! C'est-là votre premier devoir.... Approchez, approchez encore.

LA FORÊT.

Puisqu'il s'agit d'obéissance... Nous obéirons.

PIRLON.

Quelle chaleur il fait aujourd'hui! (*il s'essuie le front*)

LA FORÊT.

Mais, pardi, ôtez votre chapeau: (*elle prend son chapeau, & l'attache à la chaise.*) Ah! comme ça vous êtes mieux... On vous voit le front & les yeux; si vous permettez que je vous le disions, vous avez, ma foi, les cheveux bien plantés.

PIRLON.

Il est vrai que je ne les ai pas mal;

(*riant*) j'ai donc meilleure mine comme cela ?

LA FORÊT.

Sans comparaiſon . . . Vos yeux ne ſont plus cachés . . . Vos yeux ont du feu . . . En vérité, plus je vous regardons . . . Ma foi, vous êtes plein de force & de ſanté.

PIRLON.

Ceux qui vivent ſaintement ſe portent toujours bien.

LA FORÊT.

Mais qu'avez vous ?

PIRLON.

Il fait une chaleur pour la ſaiſon.....

LA FORÊT, *vivement.*

Que n'ôtez-vous auſſi ce lourd manteau de deſſus vos épaules. . . .

PIRLON, *ſe défendant.*

Non, non.

LA FORÊT, *lui arrachant le manteau.*

Mais vous ferez bien plus à votre aise; les hommes sont bien gauches, en vérité. Ils ne sçavent point du tout se mettre; demandez-moi à quoi bon porter un manteau qui déguise une aussi belle taille? ..... Laissez donc, laissez donc, vous êtes fait à peindre.

PIRLON.

Ce n'est pas pour moi, que je parle; mais j'ai toujours remarqué que la vertu se plaisoit à habiter les corps les moins imparfaits.

Dans ce moment on frappe à coups redoublés; *la Forêt* cache *Pirlon* dans un bouge, & porte ses dépouilles à *Molière*. Cette scène est très-bonne; mais quel mérite y a-t-il à l'avoir faite après celle du *Tartuffe* avec *Elmire*?

IVe Acte. Le *Tartuffe* vient d'être joué avec le plus grand succès: alors *la Forêt* tire l'hypocrite de sa prison, lui rend son chapeau & son manteau, & ne lui laisse pas ignorer qu'on l'a pris pour dupe. *Pirlon* sort, écumant

de rage ; mais le peuple, qui le reconnoît pour le *Tartuffe* qu'on vient de jouer, le force par ses huées à rentrer dans la maison de *Molière*. *La Forêt* le cache par pitié dans une chambre voisine du cabinet de *Molière*. Tel est le dénouement de la première intrigue, qui est aussi la plus intéressante. L'amour de *Molière* pour *Isabelle* devient maintenant l'objet principal. La *Béjart* a de nouveau une explication très-vive avec *Molière* au sujet de sa fille ; on sent que cette querelle, qui n'est pas assez motivée, étoit nécessaire à l'auteur pour amener son dénouement. La mère, peu satisfaite des raisons de *Molière*, maltraite beaucoup sa fille & l'envoye coucher sans souper ; au récit d'une telle rigueur, *Molière* fait des extravagances amoureuses, que *Goldoni* a jugé à propos de lui épargner. Au contraire, lorsque *Molière*, dans l'auteur Italien, apprend que sa maîtresse, est au lit, il est bien-aise qu'elle soit dans un lieu de repos. *La Thorillière* lui témoigne sa surprise de voir tant de foiblesse dans un si grand homme.

» Mon ami, lui répond *Molière*, la » gloire eſt pour l'imagination & non » pour le cœur. Je veux un ſentiment » qui rempliſſe le mien, j'en ai beſoin; » & pourquoi ſerois-je ennemi de l'a» mour & rébelle à la plus douce loi de » la nature? (je fais grace ici de quel» ques longueurs) oui, je me choiſirai » une douce compagne qui me conſo» lera dans mes revers, qui me ſou» tiendra dans mes travaux, qui m'a» doucira les peines de la vie. Quand » la critique amère ou injuſte s'achar» nera contre moi, un ſourire de ſa » bouche me rendra la gaîté ». Juſques-là tout eſt naturel & digne de *Molière* : le reſte eſt dans le ſtyle ordinaire de M. *Mercier*. » La gloire eſt » belle, mais *elle altère & ne rafraîchit* » *point* (quelle métaphore!) & » pourquoi ne pas *mélanger* la philo» ſophie *du* commerce des graces »? (*Mélanger du commerce!* façon de parler bien platte & bien barbare) » Elle » n'aura plus ce front auſtère qui la » *dégrade* ». (expreſſion très-impropre) » Je crois devoir aux hommages que

» j'ai rendus à la beauté les traits les
» plus délicats & les plus profonds
» qui se trouvent dans mes ouvrages:
Quoi ! M. *Mercier*, les traits délicats & profonds, dont *Molière* a peint le *Misantrope*, l'*Avare*, le *Tartuffe* &c, il les doit aux hommages qu'il a rendus à la beauté? Si tel est le pouvoir de la beauté, je vous conseille amicalement de lui rendre aussi vos hommages.

Le Comte & le Marquis viennent accabler *Molière* de complimens sur sa Pièce, quoique l'un d'eux l'ait entendue au foyer & l'autre dans la rue: la scène est assez plaisante & d'un meilleur ton que celle de *Goldoni*.

Pour ranimer le cinquième acte, M. *Mercier* a imaginé d'introduire une demoiselle, qui vient se présenter à *Moliere* pour être Comédienne: celui-ci, après lui avoir représenté les désagrémens d'un pareil état, lui procure une ressource plus honnête. Cette scène est touchante, & dialoguée assez naturellement, mais elle est absolument étrangère à l'action. *Moliere*, après avoir congédié cette demoiselle, se remet

à ſon bureau, & voit bientôt entrer *Iſabelle*, qui, allarmée des menaces que ſa mère lui a faites de la ſéparer de ſon amant, vient chercher un aſyle dans ſon cabinet; elle le preſſe de lui donner ſa main & de la déclarer ſon épouſe; *Moliere* lui met devant les yeux l'irrégulariré d'une pareille démarche. *Iſabelle* n'entend point raiſon & n'écoute que ſon amour. Pendant cette altercation, on entend du bruit; *Iſabelle* épouvantée ſe réfugie dans la chambre voiſine, & pouſſe un grand cri à la vue de *Pirlon*, qu'on y avoit caché: ſituation qui amène une ſcène aſſez piquante entre *Moliere* & *Pirlon*. *La Bejart* arrive & s'emporte avec fureur contre *Moliere* & contre ſa fille. Ses clameurs attirent dans le cabinet le Marquis, le Comte & *Chapelle*: après quelques plaiſanteries, ils ſe réuniſſent tous pour perſuader à *la Bejart* de conſentir de bonne grace au mariage de ſa fille avec *Moliere*.

Aux défauts, Monſieur, que je vous ai fait remarquer dans le plan & les caractères de cette Pièce, ajoutez encore qu'elle eſt écrite d'un ſtyle

lâche & diffus, surchargée de détails inutiles, pleine de déclamations & de monologues glaçans. Il est étonnant que l'auteur, après avoir produit un si grand nombre de Drames, entende si peu l'art du dialogue; il est dans cette partie bien inférieur à *Goldoni*, qu'il eût mieux fait de traduire, sans chercher à le paraphraser. Les notes, dont cette Pièce est accompagnée, renferment des anecdotes assez curieuses sur le caractère & la vie de *Moliere*; mais on y trouve de temps en temps des traits de satyre & de mauvaise humeur contre nos plus célèbres écrivains. Selon M. *Mercier*, » *Racine* étoit sombre & dis-
» simulé, il a souvent gâté *Euripide* en
» voulant le franciser..... *Boileau* avoit
» un ton pédantesque & magistral. Ils
» avoient tous deux formé une ligue
» secrette contre *La Fontaine* & contre
» presque tous les autres écrivains. La
» Poëtique de *Corneille* est obscure,
» compliquée & fausse; celle de *Boi-*
» *leau* est étroite, sèche & commune,
» M. *de Voltaire* est excessivement ti-
» mide dans tout ce qu'il a écrit en

» fait de théorie littéraire ». Vous voyez, Monſieur, que nous voilà réduits à la poëtique de M. *Mercier*.

Malgré ſon admiration pour *Moliere*, il n'aime point *les Femmes ſçavantes*; il penſe que cette Comédie n'eſt propre qu'à entretenir l'aigreur dans les débats littéraires, & propager le ſcandale qui en réſulte. Peu importe, dit-il, à la ſociété que *Cotin* ait été un ſot ou un homme d'eſprit; ſans doute: mais il paroît qu'il importe beaucoup à M. *Mercier*, qu'on laiſſe en paix les mauvais écrivains.

L'auteur a mis à la tête de ſon ouvrage une préface aſſez longue, où il expoſe ſes idées ſur l'art dramatique: la première partie contient des réflexions très-ſenſées ſur la décadence de la Comédie depuis *Moliere*; mais ces réflexions ne ſont pas nouvelles. Par exemple, lorſqu'il nous dit: » On a » reſſerré depuis *Moliere* la ſcène qu'il » tendoit viſiblement à aggrandir; on » n'a plus voulu y admettre que cer» tains hommes choiſis & diſtingués » par leurs titres & par leur naiſſance,

» c'eſt-à-dire, les ſeuls que le Poëte » étoit cenſé pouvoir fréquenter dé- » cemment ». Il n'eſt ici que l'écho de M. *Rouſſeau* de Genève, qui dit la même choſe d'une manière plus ſaillante, dans une des lettres de *la Nouvelle Héloïſe*, où *Saint-Preux* fait ſes obſervations ſur les théâtres de Paris. On ne reprochera pas du moins à M. *Mercier* d'avoir dédaigné les Bourgeois, puiſqu'un Vinaigrier & ſa brouette ont trouvé dans ſes Drames une place honorable. Dans la ſeconde partie de ſa préface, il eſt bien moins orthodoxe; il revient à ſa chimère favorite, & entreprend de juſtifier de nouveau le titre de *Drame* qu'il donne à ſes pièces. » J'ai rejetté, dit-il, ces » dénominations de *Tragédie* & de » *Comédie*, non par caprice, mais » parce que je ſuis très-fondé à croire, » d'après l'expérience, qu'elles ont » égaré l'art dramatique & borné ſon » eſſor, ſoit en lui impoſant un ton » uniforme & abſolu, ſoit en le por- » tant avec violence à deux extrê- » mités oppoſées, tandis que le natu-

» rel,

» rel, la grace, la vérité se trouvoient » dans ce sage milieu, que les règles » les plus bisarres, émanées d'*Aristote*, » ont fait abandonner ». Il est intimément persuadé que ses idées profondes & nouvelles sur la nature du drame vont reculer les bornes de l'art, & conduire rapidement le théâtre à une perfection jusqu'alors inconnue. » Notre théâtre touche à une révo- » lution nécessaire & inévitable; tout » lui en fait une loi; car il ne pourra » obtenir désormais quelqu'influence » sur la nation, qu'en changeant ses » formes étroites, & en adoptant des » vues plus étendues, plus détaillées, » plus philosophiques ». C'est-à dire, les vues de M. *Mercier*. Ces rêveries ont déja été combattues & réfutées avec succès, elles ne méritent pas même une réponse sérieuse, pour prouver à M. *Mercier* que le mélange indiscret des genres ne peut enfanter que des monstres, les meilleures raisons qu'on puisse lui apporter, ce sont ses Drames.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, XXXIIIe. Recueil. Par M. l'Abbé Patouillet, 1 vol. in-12 de 450 pages. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, Libraire, rue Saint-Victor.

LA juste célébrité dont jouit cette Collection intéressante me dispense, Monsieur, de vous en faire l'éloge; vous en connoissez depuis long-temps l'importance & l'utilité, & vous regrettiez, avec raison, qu'on eût discontinué d'en publier la suite. M. l'Abbé *Patouillet*, auteur des Recueils xxvij & xxviij, nous annonce qu'il va reprendre ce travail, & que de nouveaux volumes succéderont incessamment à celui-ci. Les trois premières lettres de ce trente-troisième Recueil

nous font connoître le cérémonial qui s'obſerve à la Chine, lorſque des Européens, à titre d'Artiſtes, ſont préſentés à l'Empereur. On y rapporte la manière dont deux nouveaux Miſſionnaires furent admis auprès de ce Prince, l'un comme Peintre, l'autre en qualité d'Horloger. Ces trois lettres offrent des détails, peu connus en Europe, ſur l'intérieur du Palais de l'Empereur, ſur ſa vie domeſtique, & les mœurs de ſa Cour.

Le talent de peindre le portrait étoit ſur-tout celui du frère *Panſi*, l'un des deux nouveaux Miſſionnaires : on en avoit prévenu l'Empereur, qui, pour l'eſſayer, voulut d'abord être peint de ſa main. Le P. *Benoît*, auteur de ces trois lettres fut chargé de conduire le Peintre au Palais. Il obſerve que tous ceux qui ſont introduits dans cette enceinte, fuſſent-ils Princes du ſang, Miniſtres d'Etat, &c. ſont toujours accompagnés par des Eunuques ; & que lorſqu'on eſt un certain nombre, on compte, ſans diſtinction, toutes les perſonnes une à une, en entrant & en ſortant. Les Miſſionnaires traverſè-

rent des cours immenſes, des terraſſes, des galeries, toujours conduits par des Eunuques, qui, lorſque les deux Européens paſſoient par quelqu'endroit d'où l'on pouvoit avoir vue ſur les appartemens où pouvoit ſe trouver quelque Princeſſe, ou femme de l'Empereur, faiſoient des ſignaux, tant pour avertir les Eunuques, qui ſont toujours en ſentinelle, de fermer les portes & les fenêtres, que pour ſçavoir ſi quelque Princeſſe ne ſeroit pas en chemin pour en viſiter une autre. Quoique les femmes, même dans l'intérieur du Palais, ne puiſſent aller d'un appartement à un autre, quelques voiſins qu'ils ſoient, que renfermées dans des chaiſes à porteur, il n'eſt cependant permis à qui que ce ſoit, même aux fils ou frères de l'Empereur, de ſe rencontrer ſur leur paſſage. Dès que les Eunuques ont donné le ſignal, on eſt obligé de ſe détourner; ou ſi les circonſtances ne laiſſent pas le temps de s'écarter, il faut tourner le dos à la chaiſe lorſqu'elle paſſe.

Le goût des Chinois veut que les portraits ſe préſentent de face, & non

de biais & de profil, comme on les fait quelquefois en Europe. Il faut que les deux côtés du visage paroissent & se découvrent également, & qu'on ne remarque entr'eux d'autre différence que celle qui résulte des ombres, selon l'endroit d'où vient le jour : il est nécessaire que les regards de la figure se portent & se réunissent sur le spectateur. C'est ainsi que l'Empereur vouloit être peint. On peut voir ce portrait, qui a été envoyé en Europe, & gravé par M. *Martinet*, à la tête du volume *in*-4°. des *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts & les mœurs des Chinois*, dont nous avons rendu compte dernièrement.

L'auteur de cette lettre donne une description très-détaillée, des différentes cours & bâtimens qui composent le Palais de l'Empereur. Voici celle de sa chambre : » A la distance » d'un quart de la chambre, du côté du » nord, est une alcove fermée par dif- » férentes arcades de menuiserie. Ces » arcades soutiennent un plafond, » élevé d'environ huit à neuf pieds

» au dessus du pavé de la chambre.
» Au-dessus de cette alcove, sont
» posés différens vases précieux, &
» des pots de fleurs naturelles ou ar-
» tificielles. Sous l'alcove, sont ran-
» gées différentes tablettes par éta-
» ges, en vernis du Japon, garnies
» de vases précieux & de toutes sor-
» tes de bijoux. Au fond de cette
» chambre, à l'orient, est une estrade
» de deux pieds d'élévation, sur en-
» viron six pieds de profondeur, &
» qui occupe la largeur de la cham-
» bre jusqu'à la fenêtre. C'est sur cette
» estrade que s'assied l'Empereur.
» Lorsqu'on le peignit, l'estrade & le
» reste du pavé étoient couverts d'un
» tapis de soie à fond jaune, parsemé
» de différens dessins de couleur rouge.
» Quelquefois ces tapis sont d'écar-
» late, de draps fins, de velours ou
» autres étoffes d'Europe. Le pavé de
» cette chambre & de tous les apparte-
» mens de l'Empereur est fait de bri-
» ques, qu'on appelle ici *Kin-Tchouen*,
» briques de métal, parce que, lors-
» qu'on les travaille, elles raisonnent
» comme si elles étoient de cuivre ou

» de quelqu'autre métal ſonore. Elles
» ſont deux pieds en quarré, & ſe fabri-
» quent dans les provinces méridio-
» nales. Le grain en eſt ſi fin, qu'on
» en recherche avec ſoin les frag-
» mens, pour aiguiſer les raſoirs, &
» polir les différens ouvrages de mé-
» tal. Chacune de ces briques revient
» à quarante onces d'argent, ce qui fait
» cent écus de notre monnoie. L'Em-
» pereur, lorſqu'on le peignit, étoit
» ſur le milieu de ſon eſtrade, le dos
» tourné à l'orient, aſſis à la Tartare,
» les jambes croiſées, ſur un couſſin
» de Damas à fond jaune : un autre
» couſſin de la même étoffe étoit con-
» tre la muraille, pour lui ſervir de
» doſſier. A ſes côtés, il avoit de pe-
» tites tables de huit à dix pouces
» de haut, ſur leſquelles étoient des
» pinceaux, de l'encre rouge & noire,
» des écritoires, différens papiers
» écrits, & quelques volumes de li-
» vres. Sa robe étoit doublée d'une
» fourure précieuſe & extrêmement
» chaude, dont le prix ſurpaſſe neuf
» ou dix fois celui des plus riches zi-
» belines. Comme on étoit dans les

» cérémonies de la nouvelle année ; » l'étoffe qui recouvroit cette fourure, » étoit un damas à fond jaune, chamarée de dragons à cinq ongles. » L'habit de dessus étoit à fond violet, » & descendoit tout autour du corps, » jusques sur l'estrade, & couvroit » toute la robe. Le bonnet qu'il por» toit étoit de fourure noire, avec » une perle au sommet. Cette perle, » que j'ai vue de près, a 14 lignes de » longueur ; la base en est un peu » ovale, & elle forme au sommet » deux espèces de pointes émoussées. »

On ne trouve ni tabourets, ni chaises dans la chambre de l'Empereur. Lorsqu'il invite quelqu'un à s'asseoir, on n'a point d'autre siège que le pavé, qui est toujours couvert d'un tapis. Mais si quelquefois, il veut distinguer d'une manière particulière un Prince du sang, un Général d'armée, ou quelqu'autre courtisan, il le fait asseoir sur la même estrade où il est lui-même. Dans les plus grands froids, il n'a d'autre feu dans sa chambre qu'un brasier allumé dans un grand vase de bronze, posé sur un pied-d'es-

tal. Cependant, outre ces braſiers, on fait encore uſage à la Chine d'une ſorte d'étuve ſouterraine, formée par des canaux qui circulent ſous le pavé des appartemens, & y portent la chaleur d'un fourneau auquel ils aboutiſſent. Ce fourneau eſt enfoncé en terre, hors de la chambre, ordinairement du côté oppoſé aux fenêtres; la chaleur qu'il répand eſt uniforme, & ne cauſe ni fumée ni mauvaiſe odeur. L'uſage de ces poëles s'eſt introduit depuis peu en France & en Allemagne.

L'Empereur, avant que le F. *Panſi* commençât ſon portrait, le fit approcher de très-près de lui, pour qu'il pût le conſidérer à ſon aiſe, & lui fit même remarquer quelques-uns de ſes traits, auxquels il ſouhaitoit que le peintre fît une attention particulière. Il ne paroît pas que ce Prince voulût être flatté dans ce tableau: *c'eſt mon portrait qu'il peint*, dit-il, *il ne faut pas qu'il me flatte. Si j'ai des défauts, il faut qu'il les repréſente: autrement ce ne ſeroit plus mon portrait. Il en eſt de même des rides de mon vi-*

ſage, il faut les faire paroître. Comme on lui eut dit qu'elles étoient ſi peu ſenſibles, qu'on avoit peine à les appercevoir, il fit auſſitôt approcher le Peintre, & s'étant fait apporter un petit miroir, il le tint d'une main, & de l'autre indiqua chacune de ſes rides, en diſant : *qu'eſt-ce que cela, ſi ce ne ſont pas des rides? il les faut toutes repréſenter, & ne me pas faire paroître plus jeune que je ſuis. A ſoixante ans paſſés, ne ſeroit-il pas extraordinaire que je fuſſe ſans rides?* Ce Prince vouloit auſſi que les poils de ſa barbe & de ſes ſourcils fuſſent marqués un à un, de telle ſorte qu'étant près du tableau, on pût les diſtinguer. Ces détails minutieux, que négligent les habiles peintres de l'Europe, ſont une ſuite du goût ſcrupuleux des Chinois pour l'exactitude. Ils croiroient pécher lourdement contre la vérité, ſi, en peignant une fleur, ils plaçoient dans ſon contour plus de feuilles qu'elle n'en doit avoir, ou s'ils repréſentoient le dos d'un poiſſon avec un plus grand nombre d'écailles, qu'on n'en compte ſur l'objet même. Il ne leur faut qu'un

coup-d'œil, pour s'appercevoir de ces défauts d'exactitude. Lorsqu'il fut question de peindre la robe, l'Empereur en fit revêtir un Eunuque à peu-près de sa taille : pendant deux heures que dura ce travail, l'Eunuque ne fit pas le plus léger mouvement, & ne changea pas plus de situation, que s'il eût été une Statue de marbre.

Pendant tout le temps qui fut employé à ce portrait, l'Empereur s'entretenoit familièrement avec le P. *Benoît* qui accompagnoit le Peintre. Ses questions roulèrent sur les Arts, les Sciences, les Loix, la Constitution politique des différens états de l'Europe, sur le nombre des troupes, sur les intérêts, les guerres de nos Princes, &c, toutes ces questions annoncent un homme d'esprit & très-instruit. Le P. *Benoît* fut sur-tout étonné de l'étendue de ses connoissances sur les divers systêmes du monde, & sur un grand nombre de points de physique & d'astronomie. Il en témoigna sa surprise à un Eunuque du Palais, & il lui demanda si

le Prince consacroit quelque temps à cette sorte d'étude. Celui-ci lui répondit que les affaires dont il étoit journellement surchargé, ne lui en laissoient guères le loisir; mais qu'il alloit quelquefois, en se promenant, à la classe des Princes ses fils, ou qu'il les faisoit appeller dans son appartement pour les interroger sur ces sortes de matières, & voir s'ils profitoient des leçons de leurs Maîtres. Il faut sçavoir qu'à côté de l'appartement ordinaire de l'Empereur, il en est un autre qu'on nomme *Chang-chou-fang*, c'est-à-dire, *Classe supérieure*, parce qu'elle est uniquement destinée aux fils de Sa Majesté. Dès qu'ils ont atteint l'âge d'être instruits; il faut qu'ils restent en classe depuis le matin jusqu'au soir. L'âge avancé, les emplois, les dignités ne les en exemptent pas. L'auteur remarque qu'au moment où il écrivoit, il y en avoit plusieurs, dans cette école, qui avoient plus de trente ans, & qui exerçoient des charges très-importantes. Les jours mêmes, où ils remplissent les fonctions de leurs divers emplois, il faut,

aussitôt qu'ils ont fini, qu'ils se rendent exactement à cette classe, & si l'Empereur apprenoit qu'ils s'en sont absentés sans raison, il les puniroit sévèrement. Cette classe est fournie de Professeurs d'Eloquence, d'Histoire, de Mathématiques, de Maîtres pour apprendre à tirer de l'arc, à monter à cheval, &c. Chacun de ces Maîtres a son temps déterminé pour donner ses leçons. » J'ai connu particulièrement, dit l'auteur, un mandarin du Tribunal des mathématiques, que l'Empereur avoit choisi pour enseigner les Mathématiques à ses fils & à ses petits-fils. Il me racontoit qu'en le chargeant de cette commission, S. M. lui avoit dit : *aies soin de te faire obéir, &, dans tout ce qui regarde ton emploi, prends sur tes élèves la même autorité que tous les Maîtres doivent avoir sur leurs écoliers. J'aurai soin de veiller à ce que tu sois obéi.* C'est à quoi l'Empereur est extrêmement attentif ; il veut que ses enfans aient à l'égard de leur Maître la même subordination, que les gens ordinaires doivent avoir à

» l'égard du leur. Dans ses mo-
» mens de loisir, il va quelquefois à
» la classe, & il assiste aux explica-
» tions des Maîtres, qu'il fait ensuite
» répéter à ses enfans. J'ai été témoin
» qu'à certains jours de réjouissances,
» l'Empereur, du lieu même du spec-
» tacle auquel il assistoit, faisoit ve-
» nir un ou deux de ses fils, qui déja
» avoient eux-mêmes les leurs en classe;
» il leur donnoit le sujet d'une pièce
» d'éloquence, les envoyoit la com-
» poser dans une chambre voisine,
» & ne leur accordoit la liberté de
» jouir du spectacle qu'après avoir été
» content de leur composition. C'est
» quelque chose d'étonnant, que cette
» subordination des fils de l'Empe-
» reur, quelqu'avancés qu'ils soient
» en âge. »

Les détails que ces lettres nous donnent sur la vie domestique de l'Empereur actuel, sont assez curieux. Ce Prince mange toujours seul, & il n'assiste jamais à ses repas d'autres personnes, que les Eunuques qui le servent. L'heure de son dîner est fixée à huit heures du matin, & celle de

ſon ſouper à deux heures après midi. Hors de ces repas, il ne prend jamais rien pendant la journée, ſinon quelques boiſſons dont il fait uſage, &, vers le ſoir, un léger rafraîchiſſement. Juſqu'ici, il n'avoit jamais bu de vin, ni d'aucune autre liqueur enivrante ; mais depuis quelques années, d'après les conſeils de ſes Médecins, il uſe d'une eſpèce de vin très-vieux, ou plutôt de bierre, comme ſont tous les vins Chinois. Il en prend chaud un verre à midi, & un autre le ſoir. Sa boiſſon ordinaire, pendant ſes repas, conſiſte en thé, ou ſimplement infuſé dans de l'eau commune, ou mêlangé avec du lait, ou compoſé de différentes eſpèces de thé, pilées enſemble. Ces diverſes boiſſons de thé ſont la plûpart agréables au goût, & pluſieurs ſont très-nourriſſantes, ſans charger l'eſtomac.

Malgré la quantité, la variété, & la magnificence des mets, qui ſont ſervis ſur la table de l'Empereur, il n'emploie jamais plus d'un quart-d'heure à chacun de ſes repas. Les mets qui doivent ſe manger chauds ſont ſervis

dans des vases d'or ou d'argent, tellement construits, qu'ils servent en même temps de plats & de réchauds. Ces vases ont à peu-près la forme de nos grandes écuelles d'argent, avec deux anneaux mobiles, qui servent à les transporter. Le fond de ces écuelles est double. Au fond supérieur est soudé un tuyau, d'environ deux pouces de diamètre, & plus élevé d'un pouce que les bords du vase : c'est par ce tuyau qu'on introduit, entre les deux fonds du plat, du charbon allumé, auquel ce tuyau sert de soupirail. Le vase a son couvercle, & les mets s'y conservent chauds pendant un temps considérable : aussi l'Empereur, lorsqu'il se promène dans ses jardins, dîne ou soupe où il se trouve, dès que l'heure du repas est arrivée. Les différentes viandes qui doivent lui être servies, sont portées à sa suite, par des Eunuques, dans de grandes boëtes de vernis, dont quelques-unes sont à différens étages. Par ce moyen, ces viandes n'ont rien à craindre du vent, de la pluie, ni des autres injures de l'air. Les Grands qui mangent dans

l'intérieur du Palais, n'employent également qu'un quart-d'heure à chaque repas. Les mets qu'on leur sert sont toujours découpés en petits morceaux. Les repas Chinois ne sont point composés de plusieurs services, ni suivis du dessert : les fruits, les pâtisseries, & autres mets semblables, se mangent, ou le soir avant de se coucher, ou pendant la journée en guise de rafraîchissemens. On n'use jamais de vin dans les repas qui se font au Palais. Ceux à qui cette liqueur est nécessaire, en boivent le soir lorsqu'ils sont rentrés chez eux, & lorsqu'ils prévoient qu'ils n'auront plus à paroître en présence de l'Empereur.

La quatrième Pièce de ce Recueil transporte le lecteur de la Chine au Canada : c'est une lettre du P. *Roubaud*, Missionnaire chez les *Abnakis*, écrite le 21 Octobre 1757. La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre, & nos Généraux, après avoir assiégé le fort *George*, avoient signé la capitulation, par laquelle la garnison ennemie devoit sortir de la place avec tous les honneurs militaires. Le droit des gens

exigeoit que cette capitulation fût religieusement observée ; mais les Sauvages, alliés des François, malgré les remontrances & les efforts de ceux-ci, attaquèrent & mirent à mort un assez grand nombre d'Anglois. Cette infraction révolta toute l'Europe, qui en accusa la nation Françoise. Mais le récit fidèle que fait le Missionnaire des circonstances de cet affreux événement, lave les François de cette odieuse inculpation, & met leur conduite à l'abri de tout reproche. Voici le fait. Les troupes Françoises étant entrées dans le fort *George*, les Anglois en sortirent pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens. Leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit des gens ; mais les Sauvages ne tardèrent pas à y donner atteinte. Pendant le cérémonial militaire qui accompagna la prise de possession, ces barbares s'étoient glissés en foule dans la place, par les embrasures des canons, pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur accorder ; mais ils ne se bornèrent pas au butin.

Il étoit resté, dans les casemates, quelques malades, que leur état avoit empêché de suivre leurs compatriotes. Ce furent là les premieres victimes que la férocité Sauvage immola. Le Missionnaire fut témoin de ce spectacle ; il vit un de ces barbares sortir des casemates, portant à la main une tête humaine, d'où découloient des ruisseaux de sang, & dont il faisoit parade, comme d'une proie honorable. Ces premiers meurtres n'étoient que le prélude de la tragédie du lendemain. Dès le matin, les Sauvages se rassemblèrent autour des retranchemens, & débuterent par demander aux Anglois les marchandises, provisions, vêtemens, & autres effets que leurs yeux avides pouvoient appercevoir. Ceux-ci se dessaisirent & se dépouillerent de tout ; mais cette condescendance n'adoucit point l'esprit des Sauvages, qui paroissoient disposés à se porter aux plus cruelles extrêmités. Cependant quatre cens hommes de troupes Françoises, destinés à protéger la retraite des ennemis,

arriverent & se rangerent en haie. Les Anglois commencerent à défiler; mais malheur à tous ceux qui fermerent la marche, ou qui s'écarterent tant soit peu de la troupe; bientôt leurs cadavres joncherent la terre, & couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie, qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques Sauvages, transforma tous les autres en autant de bêtes féroces. Ils s'élancent en furieux & font tomber indistinctement sous leurs coups de hache tous les Soldats & Officiers qu'ils peuvent atteindre. La patience des Anglois, qui ne faisoient que courber la tête sous le fer de leurs bourreaux, rallentit tout à coup le carnage; mais les Sauvages n'en devinrent guères plus humains. Ils se mirent, en poussant de grands cris, à faire des prisonniers.

» J'arrivai dans ce moment, dit le » Missionnaire : non, je ne crois pas » qu'on puisse être homme & être in- » sensible dans de si tristes conjonctu- » res. Le fils enlevé d'entre les bras du » père, la fille arrachée du sein de sa

» mère, l'époux séparé de l'épouse, » des Officiers dépouillés jusqu'à la » chemise, sans respect pour leur » rang & pour la décence, une foule » de malheureux courant à l'aventure, » les uns vers les bois, les autres vers » les tentes Françoises, ceux-ci vers » le fort, ceux-là vers tous les lieux » qui sembloient leur promettre un » asyle : tels étoient les pitoyables » objets qui se présentoient à mes » yeux. Cependant les François n'é- » toient pas spectateurs oisifs & insen- » sibles de cette catastrophe. M. le » Chevalier *de Lévi* couroit par-tout » où le tumulte paroissoit le plus » échauffé, pour tâcher d'y remédier ; » il affronta mille fois la mort. Les » Officiers François & Canadiens imi- » terent son exemple, avec un zèle » digne de l'humanité, qui a toujours » caractérisé la Nation. Mais le gros » de nos troupes, occupé à la garde » de nos batteries & du fort, étoit, » par cet éloignement, hors d'état de » leur prêter main-forte. De quelle » ressource pouvoient être quatre cens

» hommes, contre quinze cens Sau-
» vages furieux, qui ne nous distin-
» guoient pas de l'ennemi? Un de nos
» Sergens, qui s'étoit opposé forte-
» ment à leur violence, fut renversé
» par terre d'un coup de lance. Un
» autre Officier François reçut le
» même prix du même zèle. Le tumulte
» croissoit toujours, lorsque quelqu'un
» s'avisa heureusement de crier aux
» Anglois, qui formoient un corps
» considérable, de doubler le pas.
» Cette marche forcée eût son effet.
» Les Sauvages, soit par l'inutilité de
» leurs poursuites, soit qu'ils fussent
» satisfaits de leurs prises, se reti-
» rerent; & les Anglois continuerent
» tranquillement leur route jusqu'au
» fort *Lydis* ».

Il n'est pas difficile au Missionnaire de faire voir que les François n'ont eu aucune part à l'indignité de ce traitement. » On avoit fait, dit-il,
» agréer aux Sauvages le traité de la
» capitulation : pouvoit-on en préve-
» nir plus sûrement l'infraction? On
» avoit assigné aux ennemis, pour

» assurer leur retraite, une escorte de » quatre cens hommes, dont quel» ques-uns même ont été les victimes » d'un zèle trop vif à réprimer le » désordre : pouvoit-on pourvoir plus » efficacement à l'observation du » traité ? Enfin on est allé jusqu'à ra» cheter à grands frais les Anglois, » & à les tirer à prix d'argent des » mains des Sauvages, ensorte que » près de quatre cens sont actuel» lement à *Québec*, prêts à s'embar» quer pour *Boston*. Pouvoit-on plus » sincerement réparer la violation du » traité ? » Ces réflexions, sans doute, paroîtront sans réplique.

Je n'entrerai point, Monsieur, dans le détail des autres pièces qui composent ce Recueil. La cinquieme est un mémoire historique sur les travaux du P. *Castagnares*, Missionnaire de l'Amérique méridionale, massacré par un Cacique, ennemi des Chrétiens. La sixieme est une lettre du P. *Bourgeois*, Missionnaire de *Pékin* : elle contient la relation de divers traits édifians de zèle & de piété ; & l'on apprend

que, par la découverte heureuse d'une famille chrétienne, établie dans la Tartarie, on aura bientôt les facilités d'aller fonder une mission à cent lieues au-delà de la grande muraille. Enfin, la septieme & derniere est la réponse d'un Missionnaire à un homme du monde, qui lui avoit écrit de Paris pour lui faire part de deux objections qu'il avoit entendu faire contre les Missionnaires, établis à la cour de *Pékin*. La premiere de ces objections, est qu'il n'étoit pas décent qu'on employât les ressources des arts, comme de la peinture, de l'horlogerie, des mathématiques, pour établir l'Evangile chez une Nation étrangère ; la seconde, qu'il falloit hautement attaquer les Edits qui ont été rendus contre la religion Chrétienne par les Empereurs Chinois, & en solliciter un autre qui lui soit favorable. La réponse du Missionnaire est pleine de raison & de sagesse, & elle nous instruit de plusieurs faits, qui annoncent que les Missionnaires n'ont jamais manqué de zèle & de courage, toutes les fois qu'il s'est agi de défendre la religion,

gion, de faire valoir ses droits, & d
réclamer en sa faveur la protection
du Prince. Au commencement du
règne de l'Empereur actuel, comme
la persécution, excitée sous son prédécesseur, duroit encore, les Missionnaires chargerent le frère *Castiglioni*, Peintre, de remettre un écrit à l'Empereur: Il n'eut d'autre effet que de rendre la persécution plus vive. On fit une sévère défense à l'artiste de se charger à l'avenir de pareilles commissions, & on le fouilla exactement lorsqu'il entroit au Palais. Les Missionnaires ne se rebuterent pas, & le même frère *Castiglioni* se jetta aux pieds de l'Empereur pour implorer sa protection; mais ce Prince, le visage plein de fureur, lui tourna le dos, & demeura quelques jours sans se rendre à l'endroit où il prenoit plaisir à la voir peindre. Le courage & la fermeté des Missionnaires parurent encore dans une autre occasion, lorsque deux Ministres, par ordre de l'Empereur, se rendirent à l'Eglise des Jésuites François. Tous les Européens,

Prêtres & Laïcs, Messieurs de la Propagande & les Jésuites, convoqués par ces Ministres ; se trouverent à cette entrevue. On y parla hardiment en faveur de la Religion Chrétienne, & l'on protesta que les Missionnaires n'étant à la Chine que pour la prêcher, ils étoient prêts à se retirer, si l'on ne leur accordoit la liberté d'exercer leur ministère. L'un de ces Ministres, ennemi déclaré des Chrétiens, resta muet & interdit ; l'autre dit ensuite au P. *Gaubil*, qu'il l'*avoit trouvé trop courageux dans cette circonstance*. On voit combien peu sont fondés les reproches de pusillanimité que quelques personnes font en Europe aux Missionnaires de la Chine.

En finissant cet article, je viens de recevoir le Recueil XXXIV. J'en rendrai compte incessamment.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Le Jubilé, Ode, suivie de deux autres ouvrages du même genre, par M. Gilbert. A Paris, chez les Marchands de nouveautés. Prix, 12 sols.

Le talent de M. *Gilbert* n'est plus contesté : ses ennemis mêmes, c'est-à-dire, Monsieur, ceux dont il a démasqué avec le plus de succès les travers où les fausses vertus, dans sa Satyre du 18e siècle, * se sont vus forcés de rendre justice aux beautés dont elle étincelle, & ils ont eu la noble & rare franchise d'avouer que cette pièce annonçoit le talent le plus décidé pour la poësie.

M. *Gilbert* dépose pour un instant l'arme redoutable de la Satyre, pour reprendre la lyre de *Pindare*, dont il a déja tiré des sons dignes de ce Poëte,

* Nous rendrons compte incessamment de la seconde édition de cet ouvrage.

& des objets qu'il a traités. *Le Jubilé* lui a paru mériter un hommage particulier. *Le Jubilé !* va s'écrier à coup sûr, quelque femme du bon ton, où quelque petit Poëte à Madrigaux; Comment peut-on choisir un tel sujet ? *Le Jubilé !* Mais cela doit être détestable ! comme si tous les sujets n'étoient pas également féconds entre les mains d'un homme de génie. Il est vrai que le titre de cette Ode peut prévenir contr'elle au premier coup-d'œil ; mais vous allez voir, Monsieur, quelles richesses la Muse de M. *Gilbert* a sçu tirer d'une mine si ingrate en apparence. Il entre en matière, en mettant dans la bouche des impies un Discours où se peint leur acharnement contre la Religion.

» Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
» O Christ ! toi qui disois : ma Loi solide & pure
» Doit survivre au soleil, allumé par mes mains :
» Le soleil luit encore & dément ta parole ;
» Mais où règne ta Loi frivole,

» Fantôme, autrefois Dieu des crédules hu-
» mains.

Ce ne sont pas là des vers lâches, rampans, prosaïques, tels qu'on en fait aujourd'hui : ici chaque expression est forte, énergique, pleine de hardiesse.

Le soleil luit encore, & dément ta parole.

. . . .

Fantôme, autrefois Dieu des crédules hu-
mains.

Je ne trouve à reprendre dans cette strophe qu'un *mais* qui me paroît manquer de justesse. *Le soleil*, dit M. *Gilbert*, *luit encore & dément ta parole*; mais *où règne ta Loi frivole*. Après ce *mais*, on s'attend à tout autre chose : il me semble qu'un *car* auroit fait disparoître cette légère tache.

Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes
mages,
Suspendre leurs présens autour de tes images,
Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
L'enfant même se rit de sa mère insensée

Qui veut dans sa jeune pensée
Graver un Dieu menteur, banni de l'Univers.
Ainsi *parloit hier* un peuple de faux sages :

Si le *Roi des soleils*, sensible à leurs outrages,
Eut dit dans sa pensée : ingrats, vous périrez ;
Le tonnerre vengeur, éveillé de soi-même,
Devinant son ordre Suprême,
Les auroit parmi nous choisis & dévorés.

Le tonnerre personnifié, à qui M. *Gilbert* prête le sentiment, & qui s'allume tout à coup, & va choisir les victimes qu'il doit immoler à la vengeance Céleste, présente encore une image neuve, sublime, vraîment épique, & dont *Milton*, s'il l'avoit créée, n'auroit pas manqué d'enrichir son poëme.

Dans les strophes qui suivent, M. *Gilbert* décrit en vers pompeux l'ouverture du *Jubilé*, & l'ordre des processions. Son style a la Majesté convenable à ces saintes Cérémonies. La procession des Invalides lui a fourni deux strophes des plus heureuses. En voici quelques traits.

Mais que vois-je! Où vont-ils ces fils de la
victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans & de
gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos ri-
vaux?

. . . .

Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes
vengeances,
Et leurs lauriers & les souffrances
D'un corps, dont le tombeau possède la moi-
tié.

Je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous citer encore une strophe pleine de mouvement.

Ciel! quel vaste concours! aggrandissez-vous,
Temples!
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les
contemples,
Éclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrens des airs, craignez d'interrompre ces
fêtes!
Taisez-vous, Foudres & Tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs &
sereins.

Quelle poëſie ? comme ces mots peignent à l'oreille les idées de l'auteur ? Quel choix dans cette expreſſion prolongée qu'on ne peut prononcer ſans ouvrir une large bouche.

Aggrandiſſez-vous, Temples !

Temples, par la même raiſon, eſt rejetté à la fin du vers avec beaucoup de goût. En un mot, cette Ode ne peut que fixer en faveur de M. *Gilbert*, les ſuffrages unanimes que ſon talent lui a déja mérités.

La ſeconde pièce de ce Recueil eſt une Ode à MONSIEUR, ſur ſon voyage en Piémont. Le début m'en paroît très-noble.

Les Princes vont bannir ces préjugés antiques
Par qui, dans leurs Palais priſonniers politiques,
Ils regnoient, inconnus dans leurs propres Etats.
Nous avons vu des Rois, vainqueurs de la molleſſe,
Pour chercher la ſageſſe,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats,

Tels dans leurs fictions les Maîtres de la lyre
Représentent ces Dieux, enfans de leur délire,
Dans l'oubli du nectar laissant les Cieux déserts;
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre & sans pompe, errans dans l'Univers.

Pour chercher la sagesse est un peu foible; mais *prisonniers politiques*, *Voyageurs couronnés*, ne sont pas des épithètes oiseuses; ce sont des idées exprimées en un seul mot. La comparaison des dieux, voyageant sous la forme humaine, unit au mérite de la justesse, celui de l'expression. M. *Gilbert*, dans la description qu'il fait du voyage de MONSIEUR, n'a garde d'omettre tout ce qui peut, sur son passage, être susceptible de beautés poëtiques; il conduit son jeune Héros sur les alpes, & il s'écrie avec l'enthousiasme le plus lyrique.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous
conduire !
Ces alpes, ces rochers parlent, pour vous
instruire ;
Ils sont pleins d'Annibal & pleins de vos Aïeux.
Le sang de ces Héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux.

Ils sont pleins d'annibal, & pleins de vos aïeux, est un vers qui au théâtre eût été reçu avec des battemens de main universels, parce qu'il semble que ce soit un cri qui parte de l'ame, à l'aspect de ces rochers célèbres, & au souvenir des exploits qu'ils retracent.

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;
Rome, qui d'Elle-même est une triste image ;
Rome, où les vils troupeaux marchent sur les
Césars ;
Veuve d'un peuple Roi, mais Reine encor
du monde ;
Rome, sur qui se fonde
La gloire d'un pays, deux fois père des Arts.

Veuve d'un peuple Roi, mais Reine

encore du monde est encore un de ces vers où brille le génie. Ce qui distingue M. *Gilbert*, c'est cette expression vraiment courageuse, dont parle *Boileau*, & sur-tout cette richesse de rimes qu'on a tant admirée dans les Odes du grand *Rousseau*. Mais j'avoue que je trouve un peu dur le vers suivant :

Rome sur qui se fonde...

On pourroit relever encore quelques légers défauts dans ces deux Odes, mais les beautés dont elles sont pleines, désarment la critique. Cette petite, mais précieuse collection est terminée par l'Ode sur *le jugement dernier*, que les amateurs de la belle poësie savent par cœur, & la plus lyrique peut-être qu'on ait faite depuis long-temps. Elle fut présentée à l'Académie Françoise, il y a quelques années ; mais les *talens* de M. *de la Harpe*, dans *leur rapport avec la société*, l'éclipsèrent. Elle ne pourroit encore, aujourd'hui que M. *Gilbert* l'a beaucoup perfectionnée, soutenir le parallèle avec l'Ode sur la *navigation* ; mais en

revanche, elle se fera toujours lire avec plaisir, après les Odes de *Malherbe* de *Rousseau*, & de M. de *Pompignan.*

Je suis, &c.

Recueils de Dissertations ou Recherches historiques & critiques sur le temps où vivoit le Solitaire Saint-Florent au Mont-Glonne en Anjou; sur quelques ouvrages des anciens Romains nouvellement découverts dans cette Province & en Touraine; sur l'ancien lit de la Loire, de Tours à Angers, & celui de la rivière de Vienne; sur le prétendu tombeau de Turnus à Tours, l'Assiette de Cæsarodunum, première Capitale des Turones, sous Jules-César, les Ponts de Cé & le Camp près d'Angers attribués à cet Empereur, &c. Avec de nouvelles assertions sur la Végétation Spontanée des Coquilles du Château des Places; *des dessins d'une Collection de coquilles fossiles de la Touraine & de l'Anjou, de nouvelles idées sur la Falunière de Touraine, & plusieurs lettres de M.*

de Voltaire relatives à ces différens objets ; par M. DE LA SAUVAGÈRE, *Chevalier de Saint-Louis, &c. A Paris, chez la veuve Duchesne & veuve Tilliard, 1776, in-8°. de 171 pages, avec figures.*

M. *Robin*, Curé d'Angers, ayant attaqué M. *de la Sauvagère* dans un livre intitulé le *Mont-Glonne*, il étoit naturel que l'aggresseur fût repoussé avec cette supériorité que donnent les connoissances les plus étendues de nos antiquités ; c'est ce qu'exécute M. *de la Sauvagère* dans ce nouveau volume, dont le titre indique suffisamment les différens objets qui y sont traités. Ces *Dissertations* au reste doivent être considérées, moins comme une réfutation des méprises de M. *Robin*, que comme un supplément nécessaire au *Recueil d'Antiquités dans les Gaules* publié en 1770, par M. *de la Sauvagère*, Recueil qui fait suite à celui du Comte *de Caylus*. Vous y trouverez, Monsieur, une critique éclairée & des recherches sçavantes sur différens monumens an-

tiques. Lisez en particulier ce que dit l'auteur sur les *Ponts de Cé*, en latin *Pontes Cæsaris*, & que l'on croit communément bâtis par *César*. D'après un titre de l'an 1003 & plusieurs autres, M. *de la Sauvagère* prouve fort bien que ce pont étoit anciennement nommé *de Saico*, ou *pons sagei*; que celui de *César* étoit à environ deux mille toises plus bas; qu'on a transporté par méprise aux *Ponts de Cé* le nom du pont de *César*; & qu'enfin ces *Ponts de Cé*, postérieurs au règne des Romains, sont vraisemblablement un ouvrage des Goths. Je vous invite aussi à lire le Mémoire de l'auteur sur les coquilles fossiles du château des *Places*, près Chinon en Touraine. Il pense que ces Coquilles ont une végétation spontanée comme les plantes, & qu'elles croissent par *intus-susception*, opinion contestée par un grand nombre de Naturalistes. Les Lettres de M. *de Voltaire*, indiquées dans le titre de cette Brochure, ne doivent point échapper à l'attention du Lecteur; elles sont adressées à M. *de la Sauvagère*; M. *de*

Voltaire lui mande, le 25 Octobre 1770 :
» J'ai eu l'honneur de vous envoyer
» par la voie de Paris le petit livre des
» *ſingularités de la Nature* ; il y a des
» choſes dans ce petit ouvrage, qui
» ſont aſſez analogues à ce qui ſe paſſe
» dans votre château : je m'en rap-
» porte toujours à la Nature, qui en
» ſçait plus que nous, & je me défie
» de tous les ſyſtêmes. Je ne vois
» que des gens qui ſe mettent ſans
» façon à la place de Dieu, qui veu-
» lent créer un monde avec la parole.
» Les prétendus lits de coquilles qui
» couvrent le continent, *le corail*
» *formé par des inſectes*, les montagnes
» élevées par la mer ; tout cela me
» paroît fait pour être imprimé à la
» ſuite des mille & une nuits ». On
reconnoît à ces traits la manière ordi-
naire de M. *de Voltaire* ; c'eſt ainſi
qu'il décide une queſtion d'hiſtoire
naturelle ; c'eſt ainſi qu'il diſcute des
expériences faites avec le plus grand
ſoin ſur le corail ; d'un coup de plume,
il relègue aux *Contes des mille & une
nuits* les faits qui lui déplaiſent, &

malheur à l'écrivain qui oseroit être d'un autre avis que le sien ; la mordante épigramme sçauroit le réduire au silence.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LE *Mentor moderne, ou Instructions pour les garçons & pour ceux qui les élèvent, par Madame le Prince de Beaumont. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue saint Jean-de-Beauveais ; in-12, douze parties en six volumes.*

Cette nouvelle production de la plume féconde de Madame *le Prince de Beaumont* fait comme le pendant du Magasin des Enfans, & doit avoir le même succès. Le style même de ce nouvel ouvrage m'a paru plus soigné que celui des précédens. On y traite principalement de la Géographie, de l'Histoire ancienne, de la Mythologie, &c. L'auteur ne se contente pas de donner une connoissance exacte des faits, il en recherche les causes, en examine les suites, & seme son récit

de réflexions très-propres à former l'esprit & le cœur des jeunes gens. Madame *le Prince de Beaumont* promet de completter cet ouvrage, si elle reçoit des encouragemens ; je ne doute pas que l'empressement des parens & des instituteurs à mettre ce livre entre les mains des enfans & des élèves, n'engage l'auteur à continuer son travail.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir ou de guérir les maladies, par le régime & les remèdes simples ; par Guillaume Buchan, M. D. du Collège royal des Médecins d'Edimbourg, traduit de l'Anglois par J. D. Duplanil, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin de son A. R. Monseigneur le Comte d'Artois. A Paris, chez Desprez, Imprimeur du Roi, rue Saint-Jacques, & Didot le jeune, Libraire, Quai des Augustins : tome second ; prix 3 livres relié.

Le débit prodigieux de cet ouvrage en Angleterre a engagé M. *Duplanil* à le traduire. Le premier volume a paru

l'année dernière, & n'a pas eu moins de succès en France. Le second que je vous annonce est encore plus intéressant, & par les nouvelles additions que l'auteur y a faites, & par les notes du traducteur. Il y est question de la cure des maladies. Il ne faut pas s'attendre à devenir grand Praticien par la seule lecture de cet ouvrage ; le but de l'auteur est seulement » de » mettre les lecteurs au fait des prin» cipes généraux de la Médecine, & » de leur apprendre à se garantir des » impressions empoisonnées de l'igno» rance, de la superstition & du char» latanisme ». Il a parfaitement réussi. Les remèdes propres à chaque maladie sont indiqués dans cet ouvrage d'une manière si claire & si précise, que chacun peut aisément les administrer sans avoir recours aux maîtres de l'art, du moins dans les maladies ordinaires.

M. *Dupont*, Ingénieur du Roi, Professeur de Mathématiques, nommé par sa Majesté pour faire la visite des carrières & des fouilles tendantes à

la sûreté des routes publiques, continue, dans son école, rue *Neuve-Saint-Médéric*, ses cours sur les élémens & sur toutes les parties de la haute Géométrie. La protection que le Gouvernement a bien voulu accorder au sieur *Dupont*, le met à portée de donner aussi des leçons de Géométrie pratique. Il conduira, pour cet effet, ses élèves à la campagne une fois par semaine, & visitera avec eux les ateliers & les ouvrages de méchanique & d'hydraulique. Il recommencera, dans le courant de Septembre prochain, ses cours sur les élémens, & les autres parties des Mathématiques, ainsi que les leçons gratuites qu'il donnera tous les Dimanches aux Ouvriers. On trouve chez lui un excellent Maître de Dessin pour la carte & le paysage.

Traité de l'usure & des intérêts, augmenté d'une défense du traité, & de diverses observations sur les écrits qui l'ont combattu; par M. l'Abbé de la Forêts, Custode-Curé de Sainte Croix de Lyon. A Lyon, chez Pierre Bruisset Ponthus;

rue Saint-Dominique, près du Cloître des R. P. Jacobins; & à Paris, chez Desprez, Imprimeur du Clergé de France, rue Saint-Jacques: in-12 de 460 pages, 2 liv. 10 s. broché. Cette Brochure fit une grande sensation, quand elle parut pour la première fois; la doctrine en parut un peu relâchée à quelques casuistes; les preuves & les raisonnemens ne laissent pas d'avoir quelque chose d'éblouissant. C'est aux Théologiens qu'il appartient de décider cette question épineuse, *si le contrat a intérêt, est usuraire ou non*; mais je puis du moins assurer, qu'il seroit téméraire de prononcer avant d'avoir lu les raisons qu'allégue M. *de la Forêts* en faveur de ce contrat. Dans la nouvelle édition que je vous annonce, l'auteur a fait des additions & des réponses aux différentes critiques qu'on a faites de son ouvrage.

Le sieur *Lenoir*, Professeur en langues Angloise, Françoise & Italienne, recommencera Lundi 16 Septembre, un cours de leçons Angloises, depuis

dix heures du matin jusqu'à midi. Ce cours sera continué tous les jours à la même heure, jusqu'à la fin de Décembre prochain. Le prix de la souscription sera de deux louis pour toute la durée dudit cours. Ceux qui voudront honorer ces leçons de leur présence sont priés de se faire inscrire avant l'ouverture ; le sieur *Lenoir* demeure rue Montorgueil, près celle Pavée Saint-Sauveur, chez M. *Guérin*, Marchand, à la ville de Besançon.

Séance de la Société de Copenhague. Le 26 Avril 1776, la Société des Sciences s'est assemblée pour examiner les écrits adressés à ladite Société sur les sujets proposés pour l'année passée ; la Société trouva le problême mathématique concernant l'invention d'une machine propre à ôter le limon & à extirper les plantes aquatiques des lacs, &c. le plus solidement traité, dans le mémoire de M. *Henri Gerner*, Capitaine de Marine du Roi, à qui le prix fut décerné. Le prix sur la seconde question mathématique touchant la courbure de la base de la carène des vaisseaux qui ont flotté quelques temps sur l'eau, fut adjugé au

Mémoire, composé sur cette matière, par M. *Ernest Stibolt*, Lieutenant-Capitaine de Marine.

Le problême Physique concernant l'analyse des métaux dans leurs parties constitutives, n'a pas été pleinement résolu dans le Mémoire de M. *Charles-Frédéric Wentzel* à Dresde; cependant, eu égard à la difficulté de ce problême, la Société a adjugé le prix à ce sçavant, non-seulement parce qu'il a été plus loin sur cette matiere qu'aucun autre Chymiste avant lui; mais encore pour l'encourager à continuer ses recherches sur cet objet important.

Sur la seconde question Physique, comme sur le sujet historique, la Société n'avoit rien reçu qui répondît à ses vues.

Dans la même assemblée du 26 il fut résolu de proposer pour l'année 1777 les sujets suivans.

En Mathématique.

» Globorum ex tormentis & mortariis projectorum semitam dum per aërem feruntur, methodo expeditiori & clariori, quam huc usque fieri potuit determinare.

En Physique.

» Genesin acidi nitrosi exquisitis ex» perimentis explicare.

En Histoire.

» An numerus incolarum in Dania & » Norwegia unquam, ante horridam » pestem quam atram mortem vocant, » & quæ circa medium seculi XIV gras» sabatur, major fuit, quam qui re» centioribus temporibus extitit ».

Les Sçavans, tant étrangers que Danois, excepté les membres de la Société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Latin, Danois ou en Allemand, les ouvrages en d'autres langues étant exclus du Concours.

Le prix que la Société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de cent écus (rixdalers) argent de Dannemarck.

Les Concurrens adresseront leurs Mémoires, écrits d'un caractère lisible & francs de port, au Secrétaire perpétuel & actuellement Président de la Société, M. *de Hielmstierne*, Chevalier

de Danebrog, & Conseiller de Conférence du Roi. Aucun écrit ne sera reçu au Concours passé le dernier Mai 1777.

La distribution se fera vers la fin du mois d'Octobre 1777, & le jugement de la Société sera publié incontinent après.

Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront une devise à la tête ou à la fin du Mémoire, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise avec leur nom & le lieu de leur résidence.

Ceux qui souhaiteront que leurs ouvrages, qui ont concouru pour les prix de l'année 1775, leur soient rendus, sont priés de s'adresser à M. *de Hielmstierne*, avant la fin de l'année courante.

AVIS aux Souscripteurs du Journal de Théâtre.

M. *Le Fuel de Méricourt* étant malade, prévient le Public que son Journal ne paroîtra que lorsque sa santé sera rétablie ; alors il donnera tous les numéros sans interruption, & sans rien changer à la marche de l'ouvrage.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

L'école des mœurs, ou les suites du libertinage, Drame en cinq actes, & en vers représenté à la Comédie Françoise le 13 Mai 1776; par M. Falbaire de Quingey. À Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques. Prix, 1 liv. 10 sols.

IL faut convenir, Monsieur, que l'amour-propre est bien ingénieux, & qu'il a des ressources singulières pour consoler un auteur dont le Public a mal accueilli l'ouvrage. La chûte de ce Drame en fournit un exemple. Le 13 Mai, les Comédiens François ont donné la première & dernière représentation de l'*Ecole des Mœurs.*

Jamais on n'en vit de si orageuse. On bailloit dès le premier acte ; on commença hautement à murmurer au second, & au troisième, les cris devinrent si vifs, si universels, qu'il fut presqu'impossible d'achever. Les Comédiens résolurent de ne plus s'exposer à de pareils *brouhahas*, & prirent le parti d'étouffer dans son berceau cette malheureuse production de la muse larmoyante. M. *Falbaire de Quingey* n'est pas déconcerté de ce désastre. Intimement persuadé que sa Pièce est excellente, il n'en attribue la chûte qu'à la hardiesse qu'il a eue de peindre le déréglement de nos mœurs & les suites du libertinage. » Dès que » cet ouvrage, dit-il, a été annoncé, » l'alarme s'est répandue dans les pe- » tites maisons ; les boudoirs ont » tremblé ; le tocsin a sonné dans » les temples de la Volupté ; toutes » les plumes des colombes de *Venus* » se sont hérissées ; les prêtresses de » *Cypris*, les soldats de la déesse, » même les vétérans, ont pris les » armes, & tous ensemble ont couru » au spectacle combattre *pro aris* &

» *focis*. Pendant l'action, le tumulte » du parterre a été merveilleusement » secondé par le jeu du théâtre ; & » après la représentation, l'Aréopage » des coulisses a jugé à mort une pro» duction si monstrueuse. Il a été dé» cidé que, malgré les règles établies, » & pris égard aux inconvéniens du » sujet & au danger même de la » réussite, l'on ne permettroit plus à » l'*Ecole des Mœurs* de reparoître sur » la scène. Ce n'est pas tout : tandis » que les uns s'emparoient prudem» ment du champ de bataille, d'autres » songeoient à gâgner les bouches de » la renommée ; & dès le lendemain » on est allé chez des Journalistes, » pour les prier d'assurer une défaite, » que l'on ne croyoit pas encore assez » certaine ».

Quel malheur, Monsieur, que cette Pièce n'ait pas eu une douzaine de représentations ! Le vice n'auroit plus osé se produire, & l'on alloit voir renaître parmi nous les vertus de l'âge d'or, & les jours fortunés de l'innocence. Mais voyons de bonne-foi si ce triste Drame étoit bien propre à

produire les heureux effets que l'auteur s'en promettoit, & si l'on ne doit pas en attribuer la chûte à un reste de bon goût qui règne encore dans le parterre, plutôt qu'à la cabale des *Prêtresses de Cypris*, & à la conjuration de leurs adorateurs. Je puis du moins bien protester que je ne suis point du nombre de ces Journalistes qu'on a sollicités *pour assurer une défaite* désormais trop certaine, & que je vais porter sur cette pièce le jugement le plus impartial & le plus désintéressé.

Le lord *Belton*, devenu veuf, veut séduire la fille d'un commerçant; mais voyant qu'il ne peut triompher de la vertu de cette jeune personne, il lui offre sa main, qu'elle accepte, dans l'espérance que les liens du mariage le contiendront dans le devoir. Mais les plaisirs faciles de la jouissance éteignent bientôt l'amour dans un cœur dominé par les sens. *Belton* ne trouve plus le bonheur dans le sein de sa famille; il a recours aux ressources ordinaires des cœurs corrompus. Son exemple entraîne dans les mêmes désordres *Charles*, l'aîné de ses

fils. Ils n'écoute plus les conseils de *Duling*, son vertueux & respectable Gouverneur. Ses premiers égaremens le conduisent d'abord à un meurtre. La justice s'est emparé du coupable. Mais *Duling*, informé de ce qui se passe, accourt & parvient à force d'argent à étouffer l'affaire. Il donne quatre cent guinées qu'il possède, & fait un billet pour une somme beaucoup plus considérable. Cet honnête Gouverneur a une fille charmante, élevée dans la maison du Lord. *James*, second fils de *Belton*, est épris des charmes d'*Henriette*, qui de son côté n'est pas insensible aux vertus & à la passion respectueuse du jeune homme. *Duling* s'apperçoit de cette passion; & la crainte du déshonneur de sa fille le fait songer à la retraite. Mais Lady *Belton*, qui se flatte que son mari, honteux de ses excès, veut enfin revenir à elle, & se renfermer désormais dans le sein de sa famille, engage *Duling* à rester pour lui servir de guide & d'ami. Elle se charge de veiller sur la conduite de son fils, & de préserver *Henriette* de

tout danger. Elle fait entrevoir à *Duling* qu'il aura la douce consolation de lui rendre son époux, & de rappeller à la vertu deux cœurs qui en sembloient éloignés pour toujours. Cette espérance engage *Duling* à sacrifier son repos au bonheur de la vertueuse *Lady*; mais celle-ci, trompée par sa tendresse, se faisoit une douce illusion, qu'elle devoit bientôt voir s'évanouir. Il est vrai que le Lord étoit devenu plus sédentaire, & qu'il paroissoit se plaire davantage dans sa maison, mais c'étoient les charmes d'*Henriette* qui l'y retenoient. Il se propose de la séduire. *Henriette* n'entend qu'avec effroi les propos séduisans qu'il lui tient, & court en avertir son père. *Duling* se détermine enfin à mettre à couvert son honneur & celui de sa fille, entourée de dangers, dont il ignore encore une partie; car *Charles*, fils aîné de *Duling* est aussi devenu amoureux d'*Henriette*, & se propose de l'enlever. *Duling* vient annoncer au Lord qu'il s'enfuit avec sa fille, loin de la séduction. *Belton* lui répond d'un air riant:

Eh! qui, mon cher *Duling*, vous fait ces
contes-là ?
Je ris de voir l'effroi, le trouble où vous voilà.
Moi, j'aime votre fille ! Oh ! la bonne folie.
Parce que la petite est tant soit peu jolie,
On croit .... Rassurez-vous, mon cher, il
n'en est rien.

Duling n'est pas dupe de cette réponse artificieuse. Il fait au Lord une remontrance un peu forte, & s'obstine à vouloir partir.

BELTON *resté seul.*

Que de bruit ! Et pourquoi ? c'étoit son avantage.
Pense-t-il la sauver des dangers de son âge ?
Quelqu'étourdi l'aura sans rien faire pour eux :
Et moi je les aurois enrichis tous les deux.
Morbleu, j'enrage, & suis d'une colère affreuse.

Jonathan, officieux valet-de-chambre de *Belton*, le console, en l'assurant qu'il est un moyen d'empêcher *Duling* de partir. *Belton*, transporté de joie, offre, pour faire réussir son projet, *tous ses biens, tout son sang.* C'est beaucoup en vérité !

Pendant que *Duling* fait ses adieux à lady *Belton*, il est arrêté prisonnier. L'obligation qu'il avoit contractée pour arracher *Charles* des mains de la Justice, devoit être acquittée avant midi. Le Lord avoit compté la somme; mais le perfide *Jonathan* a fait mettre l'acquit au nom de *Jonhson*, son agent, & il s'est servi de cette obligation pour faire traîner *Duling* en prison. *Lady Belton* & *James* tentent vainement toutes les ressources, pour acquitter cette obligation. Tous les cœurs des riches sont fermés à la pitié. Le Lord *Belton*, surpris de cet événement qu'il ignoroit, engage sa parole & promet de payer; mais, avant que le prisonnier puisse être élargi, la loi ordonne que l'argent soit compté au Geolier. Le Lord n'a garde de le faire sitôt. Quoiqu'il n'ait point trempé dans ce complot odieux, il est disposé à en profiter. Il faut, pour le succès de son projet, que *Duling* reste en prison pendant la nuit. Mais le Geolier, instruit qu'on n'a emprisonné *Duling* que pour enlever & déshonorer sa fille, fournit la somme nécessaire pour

la délivrance de ce malheureux père! Duling accourt sur le champ pour arracher *Henriette* de la maison du Lord ; mais pendant qu'elle monte dans sa chambre pour prendre le portrait de *Mylady*, qu'elle veut conserver, *Belton* & ses gens masqués tentent de l'enlever. *Charles* & des gens également masqués, qui étoient aussi en embuscade pour le même objet, défendent leur proie les armes à la main. Pendant qu'ils se battent, *Henriette* fuit & s'échappe. *Belton* est dangereusement blessé par son fils. Ils se reconnoissent. Cette horrible catastrophe leur ouvre les yeux sur les suites affreuses du libertinage. Le Lord, pour réparer sa faute, unit *Henriette* avec son fils *James*, & il se réconcilie sincèrement avec sa femme.

Jugez, Monsieur, si une aventure aussi extraordinaire est bien propre à détourner du vice. Il falloit, pour parvenir au but que l'auteur se proposoit, peindre avec des couleurs fortes les suites naturelles & ordinaires du libertinage, & non pas une catas-

trophe romanesque, qui ne peut corriger personne, parce que chacun peut se flatter de ne se rencontrer jamais en de pareilles circonstances.

L'atrocité du dénouement a dû beaucoup contribuer à la chûte de ce Drame. Les tristes & lugubres scènes de ce genre ont été accueillies un moment par la nation; mais son caractère vif & enjoué paroît enfin l'emporter sur l'humeur sombre & noire, que nos auteurs Anglomanes voudroient lui inspirer. Ce qui détruit sur-tout l'intérêt de cette pièce, c'est qu'il est trop divisé, & qu'il varie à chaque acte. Le premier n'excite que la curiosité; on n'est occupé qu'à deviner lequel des trois concurrens (le Lord & ses deux fils) possédera l'aimable *Henriette*. Ce qui n'est pas fort piquant. L'intérêt change au second acte. Le départ de *Duking* excite quelqu'attendrissement. On s'intéressoit aux amours honnêtes de *James* & *Henriette*, & l'on voit aussi avec quelque peine la malheureuse lady *Belson* séparée de son aimable amie. Cette même séparation fait encore le sujet du troisième

acte, lorsque tout à coup l'emprisonnement de *Duling* nous offre un nouveau sujet d'inquiétude. Ce spectacle de la vertu gémissante dans les fers nous attache encore au commencement du quatrième acte; mais *Duling* une fois délivré, la scène se refroidit, jusqu'au moment de la catastrophe imprévue du dénouement. Encore, l'effet de cette scène sanglante est-il entièrement manqué. On ne sçauroit s'intéresser à un homme aussi odieux que le Lord *Belton*, à un homme qui, dans la vieillesse, conserve encore toutes les passions du jeune âge, qui, non content de donner à ses enfans l'exemple des plus affreux désordres, se réjouit d'avoir un fils qui lui ressemble, & déteste son cadet précisément parce qu'il est doux, honnête, & vertueux.

Un autre défaut de ce dénouement, c'est qu'il n'est pas amené d'une manière naturelle. On ne conçoit pas comment *Duling*, dès que sa fille s'est rendue à sa prison, n'a pas songé à lui défendre de retourner dans la maison du Lord, & à la mettre en quelque

lieu sûr. Son premier soin, au sortir de la prison, est de l'aller arracher de l'infâme séjour où son honneur couroit tant de danger ; l'absence même du Lord ne peut le rassurer.

Vous dites qu'un méchant d'ici s'est absenté ?
Mais n'en reste-t-il plus ? N'a-t-il pas des Ministres,
Toujours prêts à servir ses passions sinistres ?

Et pourquoi, dès qu'il s'est vu arrêté, n'a-t-il pas songé à mettre sa fille à l'abri des insultes de ces vils instrumens des passions d'autrui ? Ah ! c'est que tant de précaution nous auroit fait perdre un dénouement bien noir & bien atroce.

Vous remarquerez encore, Monsieur, que le fil qui conduit au dénouement est assez grossier. Si *Henriette* n'étoit point montée dans sa chambre, sous le frivole prétexte d'aller chercher un brasselet, qu'elle portoit il n'y a qu'un moment, tout étoit déconcerté. D'ailleurs je ne conçois pas comment les deux chefs avec leurs gens n'ont pas craint d'être apperçus, en se cachant, les uns dans la chambre d'*Hen-*

riette, les autres ſur l'eſcalier même.

Les caractères de cette Pièce ſont cependant aſſez bien deſſinés. *Belton* lui-même, tout révoltant qu'il eſt, eſt peint d'une manière naturelle & vraie, dans la ſcène où il reprimande ſon fils *Charles*, après le meurtre que celui-ci a commis.

BELTON (*d'un ton ſévère.*)

Quoi ! toujours ſottiſe ſur ſottiſe ?
Celle-ci me paroît, s'il faut que je le diſe,
Être beaucoup trop chère, & je n'en ſouffre
plus.
Je vous en avertis, réglez-vous là-deſſus.

(*En ſe promenant.*)

Se laiſſer arrêter comme un grand imbécile !
Soyez à l'avenir plus ſage.

CHARLES (*à demi-voix, à part*).

Ou plus habile.

BELTON.

On ne vous défend pas quelques amuſemens.
Il en eſt de permis pour les honnêtes-gens :

Mais forcer des maisons, aller faire une scène,
Frapper, battre, blesser.... Voyez où cela mène,
Un Public ameuté, les dangers, l'embarras,
L'argent.... Je vais payer, mais n'y revenez pas.

Lady *Belton*, *Henriette*, *Duling* & *James* sont des modèles de vertu & de sensibilité; & les qualités aimables de ces quatre vertueux personnages ressortent encore mieux par le contraste frappant des vices & des déréglemens du Lord & de son fils aîné. Je ne peux approuver cependant que Milady choisisse la jeune *Henriette* pour être la confidente de ses malheurs domestiques & de tous les excès de son mari; ce n'est point à un enfant qu'on doit raconter ces secrets du ménage. *Duling* ne soutient pas assez la dignité de son caractère. Quand il vient annoncer son départ au Lord, il lui remet un papier en disant:

Mylord, je sors d'ici, voyez ce qui m'est dû.

C'est-là le style & la manière de parler d'un laquais qui demande son compte, & non celle d'un Insti-

tuteur qui connoît la noblesse de sa profession.

Dans le cours de cette scène, *Duling* s'oublie encore, mais dans un autre genre. Il accable le Lord des reproches les plus sanglans. Je sçais qu'il a été outragé d'un manière bien cruelle ; mais il n'a pas pour cela le droit de régenter le père sur le ton qu'il auroit pu prendre à peine avec ses élèves ; & je suis surpris de la patience du Lord, qui écoute ce sermon de cinquante vers sans rien répondre. Il n'y a pas jusqu'à la petite *Henriette* qui ne se mêle de faire la leçon au Lord, & de vouloir le ramener à la vertu & à sa femme.

Quant au style, il est en général très-plat, très-prosaïque, plein de chevilles & de frères *chapeaux*. En voici un petit échantillon.

DULING.

Vous sçavez qu'à présent *Charle*, fier de son âge,
A secoué le joug, qu'il ne souffre *aucuns freins*,
Et que pour l'arrêter tous mes efforts sont vains.

Il a pris pour amis (*je les connois, Madame*)
De jeunes Lords sans mœurs, sans principes, sans ame,
Souillés même *aujourd'hui* des crimes les plus bas,
Qu'autrefois hors du Peuple on ne soupçonnoit pas;
Joignant des cœurs abjects à des noms respectables,
Et non moins méprisés qu'ils sont tous méprisables.
Hier de la campagne ils revenoient la nuit,
Quand, chez un Artisan, ils entendent le bruit
D'une noce. La porte aussi-tôt est brisée,
Ils entrent en désordre, insultent l'épousée:
Le mari se présente, & *Charle*, au même instant,
Le repousse, le frappe; *à ses pieds il l'étend.*

Il est difficile de trouver des vers qui ressemblent davantage à de la mauvaise prose, à moins que ce ne soient peut-être ceux-ci:

Mais me croira-t-on moins, sans que j'en sois coupable,
De sa détention, *l'auteur abominable*?

Vous n'aimerez pas davantage ces deux autres, qu'on met dans la bouche de *Milady* :

Quoi qu'établie au ſein d'une illuſtre famille,
D'un ſimple commerçant, je ne ſuis que la fille.

Il ſe trouve cependant, dans cette Pièce, quelques morceaux écrits purement & avec chaleur. Vous applaudirez, par exemple, aux leçons que *Duling*, du fond de ſa priſon, donne à ſa chère *Henriette*, dont il ſe croit ſéparé pour toujours, je ne ſçais trop à quel propos, à moins que ce ne ſoit pour rendre ſon empriſonnement plus touchant, & pour avoir occaſion de débiter une tirade, qui ſeroit aſſez belle, ſi elle étoit plus à ſa place.

Le crime, devenu la ſource des tréſors,
A perdu parmi nous ſa honte & ſes remords.
Nos Laïs, élevant de ſuperbes portiques,
Promenent le ſcandale en des chars magnifiques,
Font rougir de ſon ſort l'indigente vertu,
Ont l'hommage, l'encens d'un monde corrompu,
Et ſur des fronts, brillants de leur ignominie,
Montrent inſolemment le prix de l'infamie !

Mais, ma fille, crois-moi; c'est un éclat trompeur
Qui ne sçauroit donner la paix ni le bonheur.
Garde-toi bien, hélas! de t'y laisser surprendre,
Et contre le torrent prends soin de te défendre.
Quand je ne serai plus, rappelle-toi souvent
L'utile souvenir de ce triste moment;
Et si des passions le feu jamais t'agite,
Si ta raison se trouble, & que ton choix hésite
Entre le vice altier, florissant, applaudi,
Et la vertu qui souffre ou languit dans l'oubli;
De peur qu'en ces combats ta force ne succombe,
Pour te déterminer, viens t'asseoir sur ma tombe;
Et le parti qu'alors ton esprit y prendra,
Sois sûre, mon enfant, que l'honneur l'avoûra.

Vous trouverez de la force & de la sensibilité dans les reproches que fait Milady au Lord, après l'emprisonnement de *Duling*. Le Lord demande si c'est à lui que l'on parle? Milady lui répond:

Oui, perfide,
C'est à toi. Jusqu'ici sur ma bouche timide

Le silence est resté. J'ai sçu pendant douze ans
Etouffer mes soupirs, dévorer mes tourmens :
J'avois soin d'essuyer mes pleurs à ton approche,
Et même, à mes regards défendant le reproche,
Dès que tu m'abordois, prenant un air serein,
Mon front *chargé d'ennuis* s'éclaircissoit soudain.
Ainsi ta triste épouse, en secret gémissante,
S'efforçoit devant toi de paroître contente :
Et lorsqu'elle se flatte enfin de recueillir
Le prix de sa constance à t'aimer, à souffrir,
Que tu vois *que* déjà mon cœur s'en félicite,
Barbare, c'est alors que ta rage médite
La perte d'un enfant, élevé dans mon sein !
Pour mieux exécuter ton horrible dessein,
Tu trompes bassement ma crédule tendresse ;
Et quand, pour dérober sa fille à ton ivresse,
Duling épouvanté veut quitter ta maison,
Tu le fais arrêter ? On le traîne en prison.
L'un de tes vils Agens couvre ta barbarie
De son infâme nom, & ta bouche la nie ?
Tu hasardes encore un serment imposteur,
Et du sein des forfaits, tu jures par l'honneur ?
Vas, monstre, avec pitié je voyois tes foiblesses ;
Mais c'est avec horreur que je vois tes bassesses.

Tu brises tous les nœuds qui m'attachoient à toi :
Où le crime est sans frein, l'hymen reste sans loi.
Je quitte dès demain ta funeste demeure,
Les lieux, les murs affreux où, jusques à cette heure,
Souffrant dans le silence & gémissant tout bas,
Je m'étois près de toi résignée au trépas.
Mais la vie à présent m'y devient trop amère.

Si je ne craignois de trop multiplier les citations, je vous mettrois encore sous les yeux quelques scènes assez touchantes entre *Lady Belton*, *James* & *Henriette* ; mais il suffit de les avoir indiquées.

Vous conclurez, Monsieur, des observations que je viens de faire, que si M. *de Falbaire* veut mieux choisir ses sujets & soigner davantage son style, il peut prétendre à des succès brillans dans la carrière dramatique, & qu'il ne doit rien craindre des cabales des *Prêtresses de Cypris*, *des soldats*, *des vétérans*, qui sont ordinairement les premiers à applaudir aux peintures

des vices, quand elles ſont ſpirituel[les] & agréables. Ce n'eſt pas aſſez, quoi[qu']en diſe l'auteur dans l'éloge funèbre de ſon Drame défunt, ce n'eſt point aſſez de peindre la nature, il faut encore avoir l'adreſſe de la ſaiſir au moment où elle n'eſt pas triſte & ennuyeuſe.

Je ſuis, &c,

LETTRE XI.

Traité des bienfaits de Senèque, précédé d'un Diſcours ſur la traduction; par M. Dureau de la Malle. Un volume in-12. A Paris, chez Piſſot, Libraire, Quai des Auguſtins, près du Pont Saint-Michel.

IL n'eſt pas aujourd'hui, Monſieur, de traducteur qui n'enfante quelque nouveau ſyſtême de traduction. On dédaigne les routes battues, & l'on s'imagine qu'il eſt plus honorable de ſe créer ſur cet art des principes par-

...liers. M. *Dureau de la Malle*, né avec beaucoup d'eſprit & de talent, s'eſt laiſſé ſéduire par l'exemple de ſes confrères : il établit auſſi de nouvelles règles, & ſe propoſe un nouveau plan de traduction. Affligé de voir la plûpart des traducteurs demeurer ſi fort au-deſſous de leur original ; ſurpris que d'illuſtres littérateurs qui ſe ſont montrés ſupérieurs, toutes les fois qu'ils ont travaillé d'après eux-mêmes, aient en quelque ſorte dégénéré de ce qu'ils étoient, quand ils ont voulu devenir les interprêtes des penſées des autres ; étonné enfin, qu'un genre qui paroît ſi facile au premier coup-d'œil, & qui ne ſemble exiger que des talens médiocres, ait été l'écueil de la plûpart de ceux qui s'y ſont exercés, il entreprend de remonter à la ſource du mal, d'en découvrir les cauſes, & d'en indiquer les remèdes.

Nous avons toujours cru, Monſieur, que ſi les traductions parfaites ſont ſi rares parmi nous, c'eſt qu'il eſt extrêmement difficile de rendre avec exactitude, dans une verſion,

l'énergie, la grace, l'élégance, propres aux tournures & aux expressions d'une autre langue. Chaque idiôme a un caractère qui lui est particulier ; sa marche, plus ou moins libre, n'est pas celle d'un autre ; il a des figures, des métaphores, des hardiesses qui le distinguent, & toutes ces différences réduisent souvent le traducteur à la foible & insuffisante ressource des équivalens.

Cet obstacle, qui résulte du génie varié des Langues, n'est qu'une difficulté chimèrique selon M. *Dureau de la Malle* : il prétend que si nous n'avons point de traductions parfaites, c'est que ceux qui se sont livrés jusqu'ici à ce genre de travail, ont tous été trop esclaves des auteurs qu'ils ont traduits. Il veut qu'on secoue hardiment le joug de la servitude, qu'on ne s'attache pas à copier littéralement son original, & à rendre avec une exactitude si scrupuleuse ses pensées & ses expressions. Si ce systême, Monsieur, n'est pas entièrement conforme aux Loix de la saine littérature, il faut convenir du moins qu'il est très-commode ? S'il

ſuffit, en effet, qu'un traducteur entre dans l'eſprit général de ſon auteur, s'il lui eſt permis de changer, d'ajouter, de ſupprimer, de tranſpoſer, il eſt certain que toutes les difficultés diſparoiſſent. Dès-lors, *Tacite* lui-même, le ſublime & profond *Tacite* a-t-il de quoi effrayer le plus mince écrivain?

Quelqu'étrange que doive paroître ce plan de traduction, il devient cependant applicable en quelque ſorte à la verſion qu'a entrepriſe M. *D. D. L. M.* on connoît la manière d'écrire de *Senèque*; on ſçait combien eſt faſtidieuſe la complaiſance avec laquelle ce froid philoſophe revient & ſe replie ſans ceſſe ſur lui-même. La plus ſimple de ſes penſées eſt toujours reproduite pluſieurs fois; il faut qu'il la préſente ſous toutes les formes dont elle eſt ſuſeptible, & il ne la quitte qu'après l'avoir entièrement épuiſée. La liberté que prend M. *D. D. L. M.* de l'élaguer, le rend plus chaud, plus rapide, plus intéreſſant. Mais eſt-ce traduire *Senèque*, que de le mutiler? Il falloit intituler cet ouvrage, *Eſprit*

ou

ou *choix des pensées de Senèque*, & non pas *traduction de Sénèque*. Il falloit ne proposer ce système de liberté pour que cet écrivain seul, & non pour tous les autres. Seroit-ce, en effet, traduire *Cicéron* ou *Démosthène*, que de détruire la construction de leurs Discours, renverser l'ordre de leurs preuves, rompre la marche de leurs idées, & laisser de côté les expressions & les phrases qui pourroient paroître choquer nos usages & nos mœurs? Seroit-ce traduire *Homère* & *Virgile*, que de tronquer leurs détails, abréger leurs descriptions, altérer ou supprimer leurs images, leurs comparaisons, &c? J'aimerois autant un peintre, qui, prenant le tableau de la famille de *Darius*, en dérangeroit les figures, supprimeroit les unes, transposeroit les autres à son gré, & qui viendroit ensuite me dire: *voilà le tableau de le Brun*.

Je n'entrerai point, Monsieur, dans le détail des preuves, dont M. *Dureau de la Malle* appuie son opinion. Il est clair qu'elles tombent d'elles mêmes, puisqu'elles portent sur un principe

absolument faux. J'observerai seulement qu'il est fâcheux que M. *D. D. L. M.* ne se soit pas assez mis en garde contre la manie des systêmes. Il eût été en état de nous donner une très-bonne traduction. Son style est pur, noble, brillant ; mais par une suite nécessaire de ses principes, sa version est très-infidèle. Le François se fait lire avec plaisir, mais on regrette de ne pas y retrouver tout ce que présente le Latin. Un morceau va vous mettre, Monsieur, à portée d'en juger par vous-même. » Quid ergo ? Non omnes ingrati sunt ? Non undique humano generi convicium fit, non publica querela est, beneficia periisse ? & paucissimos esse, qui de benè merentibus non invicem pessimè mereantur ? Hoc jam amplius est, beneficia in scelus versa sunt ; & sanguini eorum non parcitur, pro quibus sanguis fundendus est, gladio ac venenis beneficia sequimur : ipsi patriæ manus afferre, & fascibus suis illam premere, potentia ac dignitas est. Humili se ac depresso loco putat stare, quisquis non supra rem publicam stetit. Accepti ab-

» illâ exercitus in ipsam convertun-
» tur, & imperatoria concio est: pug-
» nate contra conjuges, pugnate con-
» tra liberos ; aras, focos, penates,
» armis incessite. Qui ne triumphaturi
» quidem intrare urbem injussu se-
» natûs deberetis, quibusque exer-
» citum victorem reducentibus curia
» extra muros prœberetur ; nunc ci-
» vibus cæsis, perfusi cruore cognato,
» urbem subrectis intrate vexillis : ob-
» mutescat inter militaria signa liber-
» tas ; & ille victor, pacatorque gen-
» tium populus, remotis procùl bellis,
» omni terrore compresso, intrà mu-
» ros obsessus, aquilas suas horreat. »
Ce morceau est très-beau, Monsieur, plein d'une éloquence forte, où respire l'ancienne fierté républicaine. Voyons, si nous retrouverons la même énergie dans la traduction Françoise.
» Eh ! tous les hommes, hélas ! ne
» sont-ils pas ingrats ? N'est-ce pas là
» le reproche universel qu'on fait au
» genre humain ? Ne se plaint-on pas
» publiquement que les bienfaits pé-
» rissent dans tous les cœurs, & qu'hors
» un très-petit nombre, tous ne sça-

» vent répondre aux plus généreux
» procédés, que par des procédés
» contraires ? Que dis-je ? *les bienfaits
» se paient par des crimes ; on les re-
» connoît avec le glaive & le poison, &
» l'on n'épargne point le sang de ceux
» pour lesquels il faudroit verser tout le
» sien.* Et la patrie elle-même, *com-
» ment est-elle traitée ? on l'immole,
» on l'accable sous ses faisceaux, on
» tourne contre elle les armées qu'on a
» reçues d'elle; & c'est-là le triomphe de la
» puissance & de la grandeur.* On croit
» ramper dans la fange, *si l'on ne s'est
» élevé au-dessus de la République. En-
» tendez toutes les harangues de ces gé-
» néraux rebelles, ne semblent-elles pas
» dire :* soldats, combattez contre vos
» femmes, combattez contre vos en-
» fans ; autels, foyers, pénates,
» que tout soit la proie de vos ar-
» mes. Vous, qui jadis ramenant une
» armée victorieuse, n'eussiez point
» dû rentrer dans Rome, même pour
» triompher, sans un ordre du sénat ;
» maintenant, nobles meurtriers des
» citoyens, couverts du sang de vos
» proches, entrez *dans la ville du
» monde*, enseignes déployées ; que

» la liberté se taise au milieu *des trom-*
» *pettes* militaires, & que ce peuple
» vainqueur & pacificateur des Na-
» tions, à l'instant qu'il vient de re-
» pousser loin de lui toutes les guerres
» & les terreurs étrangères, se voie
» assiégé dans ses murs, & tremble
» à l'aspect de ses aigles : » dans com-
bien de fautes n'a pas entraîné M.
D. D. L. M. son systême de liberté !
il a cru enchérir sur *Senèque*, & il
n'a fait que le défigurer. Il a voulu
réformer sa marche, & il n'a fait que
la rompre. Comment M. *D. D. L. M.*
n'a-t-il pas senti que *gladio ac venenis
beneficia sequimur* étoit le développe-
ment de la pensée qui précède, & le trait
réservé pour porter le dernier coup ?
Qu'étoit-il nécessaire de transposer
cette phrase ? que ne profitoit-il,
pour la rendre, d'une inversion qu'il a
si justement louée dans M. l'Abbé *le
Monnier ? Dominam amisi, ma maî-
tresse ! je l'ai perdue !* Il pouvoit en-
core se servir de cette tournure pour
cette autre phrase : *accepti ab illâ exer-
citus in ipsam convertuntur*, qu'il au-
roit dû rendre ainsi : *les armées qu'on a*

reçues de la patrie, on les tourne contre elle. Enfin, si M. *De la Malle* eut été plus fidèle au sens de l'auteur, & moins attaché à ses idées particulières, il eut traduit différemment, *supra rem publicam stetit*, *militaria signa*, & il n'eut pas mis entièrement de côté cette phrase : *curia extrà muros præberetur.* Ne croyez pas, Monsieur, que j'aie choisi précisément cet endroit pour exposer avec plus d'avantage les défauts de cette traduction, je pourrois étendre mes observations sur les morceaux mêmes dont M. *D. D. L. M.* paroît le plus s'applaudir. Au reste, toutes ces infidélités sont volontaires chez le traducteur. Il eut mieux fait, s'il eut voulu. La manière dont son discours est écrit, annonce une plume nerveuse, exercée, & capable de se mesurer avec celle des auteurs anciens.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Les adieux d'Hector & d'Andromaque. Iliade d'Homère, livre 6. Pièce qui a partagé le prix de l'Académie Françoise en 1776. Par M. Gruet, Avocat en Parlement. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin aux armes de Dombes.

L'Académie Françoise, Monsieur, convaincue, par la foiblesse & la médiocrité de toutes les pièces qui ont obtenu ses suffrages, dans les précédens concours, convaincue, dis-je, qu'il étoit important de rappeller enfin les auteurs aux grands modèles de l'Antiquité, avoit proposé pour le prix de poësie de cette année la traduction d'un morceau de l'*Iliade*. Tous les amateurs de la saine littérature ont applaudi à la sagesse de ses vues : si les

jeunes Poëtes, en effet, moins pressés de donner au public des productions foibles & informes, s'instruisoient long-temps à l'école des grands-maîtres de Rome & d'Athènes, il est certain qu'ils rapporteroient de ce commerce, des richesses qu'ils ne trouvent point dans leur propre fonds, & que leur verve, aujourd'hui si refroidie par l'esprit philosophique, se réchaufferoit bientôt au feu du génie des *Homères* & des *Virgiles*. Parmi les pièces qui ont concouru, l'Académie en a distingué quatre : celles de Mrs *Gruet* & *Murville* lui ont paru d'un mérite égal & dignes toutes deux d'être couronnées. Elle a accordé l'accessit au poëme de M. *Doigni*, & celui de M. *Fariau de S. Ange*, a obtenu *une mention honorable*. Je me propose, Monsieur, de vous rendre compte successivement de ces différentes pièces. Je vais d'abord mettre sous vos yeux celle de M. *Gruet* : elle est le coup d'essai d'un jeune homme, jusqu'alors inconnu dans la république des lettres, & il est flatteur pour lui que son premier

pas dans la carrière poëtique ſoit marqué par un ſuccès auſſi brillant. Il me ſemble que l'Académie Françoiſe, en couronnant cette muſe naiſſante, vient de donner une preuve ſenſible de ſon impartialité. Ce n'eſt pas *des mains de l'amitié* que M. *Gruet* a reçu la palme ; on m'aſſûre qu'il n'étoit connu d'aucun des Académiciens, & que ſon talent ſeul a brigué pour lui les ſuffrages. Que les jeunes gens ne craignent donc plus déſormais d'entrer dans la lice ; celui que l'*indéfiniſſable public accuſoit*, ſuivant M. *Marmontel*, *d'avoir ſéduit l'Académie*, laiſſe aujourd'hui le champ libre aux vaillans athlètes qui ſe diſputent les palmes Académiques.

M. *Gruet* a choiſi pour ſujet les *adieux d'Hector & d'Andromaque*, morceau vraiment touchant & pathétique. On eut deſiré qu'il eût mis plus promptement en ſcène ces deux perſonnages ſi intéreſſans : les détails qui précèdent l'entrevue ſont rendus, il eſt vrai, avec une élégante ſimplicité, mais ils ſemblent mieux à leur place

dans le cours d'un poëme épique; la narration les amène, & ils servent à délasser l'esprit, fatigué des grands objets; au lieu que se trouvant isolés dans un poëme fort court, ils peuvent paroître languissans: la pièce ne commence à prendre un air de vie, qu'au moment où les deux époux se rencontrent. Voici, Monsieur, le discours de cette *Andromaque*, dont *Racine* a créé en quelque sorte le caractère, & dont le nom seul rappelle tout ce que l'amour conjugal & la tendresse maternelle ont de plus touchant:

L'œil humide de pleurs *Andromaque* s'avance,
Embrasse son époux, & lui pressant la main:
Cher époux, où t'entraîne un courage inhumain?
Prends pitié de ton fils, prends pitié de son âge;
Epargne à ton épouse un horrible veuvage.
Tous les Grecs vont bientôt t'accabler de leurs coups:
Que me restera-t-il si je perds mon époux?
Seule, dans mon Palais, en proie à la tristesse;
Qui veux-tu désormais que mon sort intéresse?

Je n'ai plus de parens; que vais-je devenir?
Chèr époux, si tu meurs, je n'ai plus qu'à mourir.
Sous le fer ennemi j'ai vu tomber mon père;
Un sort bien plus cruel m'a fait pleurer ma mère;
Achille a poursuivi les auteurs de mes jours.
De la superbe Thèbe il a détruit les tours,
Il pilla nos Palais, désola ma patrie,
A mon malheureux père, il arracha la vie.
Mais du moins de l'honneur il écouta la loi,
Sa main a respecté les restes d'un grand Roi;
D'un bûcher qu'il dressa, la flamme étincelante
Consuma d'*Œtion* la dépouille sanglante;
D'un peu de terre encor, qu'il prit soin d'assembler,
Il couvrit le Héros qu'il venoit d'accabler,
Il honora sa cendre & les nimphes champêtres,
Autour de son tombeau, vinrent planter des hêtres.
Tous mes frères, hélas! périrent en un jour:
De leurs nombreux troupeaux, ils hâtoient le retour;
Achille, qui les voit, court, vole *au pâturage*;
Et son bras sans pitié les immole à sa rage.

Ma mère, réservée à de plus grands revers,
Long-temps près du barbare a gémi dans les
fers;
Ses trésors du vainqueur ont fléchi l'injustice.
Elle revint, hélas! pour un nouveau supplice;
Car à peine ses yeux revirent son palais,
Que *Diane* en courroux la perça de ses traits.
Cher *Hector*, tu me sers & de pere & de mere,
Dans mon époux encor je retrouve mon frere;
Ne m'abandonne pas, au nom de notre amour;
Que la pitié du moins *t'arrête en cette tour.*
Sauve un pere à ton fils, un époux à ta femme,
Arrête tes soldats que ton ardeur enflamme;
Vois ces murs, qu'un figuier de son ombre à
couverts;
Ces murs, à l'ennemi de toutes parts ouverts,
Trois fois ont vu les Grecs & le fils de *Tydée*,
Menacer d'un assaut la ville *intimidée*:
Demeure en cet endroit; s'ils reviennent
encor,
Qu'ils reculent de peur en y trouvant *Hector*.

Ce morceau est écrit d'un style simple & naturel; la versification en est facile & coulante: peut-être y désireroit-on une harmonie plus variée, plus de nerf & de précision. *Homère* est quel-

quefois long & diffus dans les choses, jamais dans la manière dont il les exprime: le récit que fait *Andromaque* des malheurs de sa famille, est surtout plus vif & plus rapide dans le Poëte Grec. Le traducteur a précisément paraphrasé son texte, dans l'endroit même où il devoit faire tous ses efforts pour le resserrer; car un détail de cette espèce pourroit donner prise aux ennemis de l'antiquité, & justifier dans leur esprit l'épithète de *babillard outré*, dont il a plu à M. *de Voltaire* de gratifier *Homère* *.

Ce vers:

Mais du moins de l'honneur il écouta la loi.

Présente un sens un peu louche; il semble qu'*Andromaque* entreprenne la justification d'*Achille*, tandis qu'elle ne veut que relever le mérite de son père. D'ailleurs *Achille* pouvoit sans

* Dans des stances qui ont pour titre *les Poëtes épiques*, on lit ces vers sur *Homère*.

Il est comme tous ses Héros
Babillard outré, mais sublime.

violer *les loix de l'honneur*, dépouiller un ennemi vaincu, c'étoit le droit du vainqueur. Telle est Monsieur, l'horrible gêne de notre versification, le traducteur donne un vers à *Homère*, l'autre à la rime.

Cher *Hector*, tu me sers & de père & de mère ;
Dans mon époux ; encor je *retrouve mon frère*.

Ce vers n'est pas exact ; il paroît faire entendre qu'*Andromaque* n'avoit perdu qu'un frère. Il eût été plus juste de dire : *je trouve un frère*, ou bien *je retrouve mes frères*. C'est une minutie ; mais un défaut plus essentiel est d'avoir trop séparé ces noms si doux de père, de mère, d'époux, qu'*Homère* a rapprochés pour leur donner plus de force. C'est ainsi que, dans *Racine*, *Clytemnèstre* dit à *Achille* :

Elle n'a que vous seul, vous êtes en ces lieux
Son père, son amant, son époux, & ses Dieux ;

Rassemblant ainsi, dans le second vers,

tous les titres qui pouvoient engager *Achille* à sauver *Iphigénie*.

Ces murs, à l'ennemi *de toutes parts ouverts*.

Cet hémistiche appartient à *Racine*, qui a dit :

Et d'entrer dans un cœur, de toutes parts ouvert.

Il ne rend pas exactement le Grec, qui dit seulement que les murs, en cet endroit, étoient plus aisés à escalader : en effet, s'ils eussent été *ouverts de toutes parts à l'ennemi*, comment les Grecs auroient-ils *menacé la ville d'un assaut* ?

Demeure en cet endroit ; s'ils reviennent encor,
Qu'ils reculent de peur en y trouvant *Hector*.

L'auteur n'a point traduit les deux derniers vers qu'*Homère* met dans la bouche d'*Andromaque ;* il leur a substitué ceux-ci, qui lui ont paru terminer le Discours avec plus de force & de grace.

Vous trouverez, Monsieur, une poëſie plus riche & plus animée dans la réponſe d'*Hector*.

Hélas ! lui dit *Hector*, *je prends part à ta peine :*
Mais ne réſiſte pas au devoir qui m'entraîne.
O ma chère *Andromaque*, en reſtant près de toi,
Infidèle à l'honneur je *trahirois ſa loi.*
Que diroient les Troyens, ſi, caché dans la ville,
Je reſtois du combat ſpectateur inutile ?
Moi, qu'ils ont vu toujours marchant aux premiers rangs
Devancer de bien loin nos plus fiers combattans,
Quand mes ſanglantes mains enchaînant la victoire,
Du Thrône de mon père affermiſſoient la gloire.
Hélas ! je ſçais qu'un jour *Ilion* doit périr,
Je ſçais que de *Priam* le règne va finir,
Que ſes fils & ſon peuple & les tréſors de Troye,
De la flamme & des Grecs ſeront bientôt la proie.

Mais ni ma triste mère & ses cris déchirans,
Ni mon père égorgé sur ses fils expirans,
Ni tous mes frères morts, qu'une main meurtrière
Va traîner tout couverts de sang & de poussière,
Ni de tous les Troyens *la honte & le trépas*,
Non; tant d'affreux malheurs *ne me toucheront pas*,
Je ne verrai que toi, qu'*Andromaque* plaintive,
Quand dans les murs d'Argos elle entrera captive,
Et baissant sur les fers qui flétriront ses bras
Des yeux chargés de pleurs que je n'essuierai pas.
De la nécessité l'inflexible puissance
Aux plus honteux emplois soumettra *ta naissance*;
Un maître, t'accablant d'un superbe dédain,
A tourner un fuseau condamnera ta main;
Sa femme sans pitié verra couler tes larmes,
Et des fruits de ta *veille* embellira ses charmes;
Un Grec un jour dira, *pour t'insulter encor*,
Cet esclave qui pleure est la veuve d'*Hector*.

D'*Hector*, dont autrefois les triomphantes armes
Aux veuves de la Grèce ont coûté tant de larmes ;
Tu l'entendras; ces mots déchireront ton cœur,
Rien ne pourra calmer l'excès de ta douleur,
Et vainement hélas ! ta voix plaintive & tendre
Nommera ton époux, qui ne pourra t'entendre.

Cette tirade a certainement de grandes beautés ; elle est pleine de verve, de chaleur & de sentiment, en un mot, digne d'*Homère*. Il ne lui manque pour être parfaite qu'une plus grande correction, un style plus plein, plus serré, & cette élégance continue qui est le fruit du goût, & d'un travail opiniâtre : les négligences, répandues dans ce morceau, annoncent assez que l'auteur fait les vers avec une extrême facilité ; mais il a trop de talent pour ne pas apprendre bientôt à les faire difficilement.

Je suis, &c.

Les Adieux d'Hector & d'Andromaque, pièce qui a partagé le prix de l'Académie Françoise en 1776, par M. de Murville. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.

LE Co-partageant du prix de Poësie proposé par l'Académie Françoise est ce même M. *André*, dont je vous ai, Monsieur, annoncé dernierement une Epitre bisarre, intitulée : *l'Amant de Julie, ou Epître d'Hermotime à son ami* *.

Il est heureux que le peu de succès qu'ont eu dans le Public les morceaux de Poësie, couronnés les années précédentes, ait fait croire à l'Académie qu'il étoit nécessaire de diriger l'essor des jeunes élèves, & de ne pas les abandonner à la fougue de leur imagination. Graces à cette sage précaution, vous ne trouverez pas dans la pièce, que

* Voyez l'Année Littéraire 1776, *Tome 1, pag. 28.*

je vous annonce, les mêmes extravagances que dans *l'Epître d'Hermotime.* Il faudroit être né sous une étoile bien anti-poëtique, pour pouvoir dénaturer *Homere*, au point de le rendre entierement ridicule. Cependant, Monsieur, à travers les beautés dont étincelle ce Dieu de la Poësie, vous verrez encore percer le génie de M. *André.* Ce n'est pas, sans doute, faire l'éloge de mon jugement & de mon goût, que d'afficher un sentiment différent de celui du tribunal suprême de la littérature. Mais vous m'avez, Monsieur, imposé la loi de vous dire franchement ce que je pense : vous serez obéi, & je vais vous prouver que la piece de M. *André*, peut-être inférieure à celles de tous ses rivaux, ne peut du moins soutenir le parallele avec celle de M. *Gruet.* Voici le début de M. *de Murville.*

Du grand *Eëtion Andromaque* est la fille.
Son père, chef puissant d'une illustre famille ;
Son père, qui, long-temps le modèle des Rois,
Aux fiers Ciliciens fit adorer ses Lois,

Et dont l'Empire vaste, en bois épais fertile,
De Thèbe dans son sein voyoit fleurir la Ville,
Lui donna dans *Hector* un époux, un appui.
Andromaque de loin lève les yeux sur lui,
Le nomme, & dans ses bras vole & se précipite.
Une femme (*c'étoit alors toute sa suite*),
Une femme portoit le seul fils, dont les Dieux
Eussent de ces époux récompensé les feux;
Foible, soumis aux *maux compagnons de l'enfance*,
Mais héritier d'un nom, *dont l'éclat le devance*,
Mais beau, mais des Troyens & l'espoir & l'amour,
Et brillant, comme l'astre avant-coureur du jour.

Cette prolixe amplification n'occupe dans *Homere* que quatre ou cinq vers : il faut avoir bien peu de goût pour étendre un pareil morceau. Aussi quelle Poësie !

D'abord vous remarquerez que M. *André*, de sa pleine autorité, écrit *Eétion* au lieu d'*Œtion*, parce qu'il avoit besoin d'une syllabe de plus. *Son pere*, *chef puissant* .... *son pere*,

qui long-tems .... répétitions ridicules dans un récit. *Et dont l'Empire vaſte* ; cette épithete, ainſi tranſpoſée, forme une conſonnance déſagréable. Pourquoi ne pas dire tout ſimplement, & *dont le vaſte empire?* Quelle image qu'*un Empire vaſte, fertile en bois épais, qui voit fleurir une ville dans ſon ſein!* Et cette image ſublime, c'eſt à M. *André* que nous la devons; car *Homere* dit tout ſimplement qu'*Andromaque étoit fille d'Œtion, qui avoit regné ſur les Ciliciens dans la ville de Thebes Hyppolacienne.* Mais ne trouvez-vous pas plaiſante ſur-tout la chute de ce vers:

Lui donna dans *Hector* un époux, un appui.

Quel eſt celui qui donna cet époux à *Andromaque*? Eſt-ce l'*Empire vaſte?* Eſt-ce *ſon pere*, *ſon pere* qu'on a perdu de vue, depuis ſi long-temps? *Une femme, une femme!* répétition ſpirituelle! *c'étoit alors toute ſa ſuite.* Obſervation importante! expreſſion poëtique! *des maux compagnons de l'enfance, un nom dont l'éclat devance celui qui le porte!* Quel galimatias!

Voici le discours d'*Andromaque* à son cher *Hector*, discours qui, dans *Homere*, est si touchant, si pathétique. » Si tu meurs, dit-elle, à son époux,

Qui voudra se montrer sensible à mes *alarmes*?
Qui daignera mêler des *larmes à mes larmes ?*
M'entretenir de toi ? *Quel frère, ou quelle sœur*
Viendra sur mes chagrins *verser quelque douceur ?*
Je suis seule.

Les allarmes sont la suite des dangers qu'on craint & qu'on prévoit ; mais quand on a perdu pere, mere, frères, époux, c'est de la douleur & du désespoir qu'on éprouve. Mais il falloit une rime à *larmes*, & M. *André* n'en connoît point d'autre qu'*allarmes*. Quelles expressions encore que celles-ci : *mêler des larmes à ses larmes* ! *verser quelque douceur sur des chagrins !* quel langage ! de bonne foi, est-ce là de la Poësie ? est-ce même de la prose Françoise ?

Andromaque parle ensuite des fureurs d'*Achille*.

Il massacra mon père ; & *s'il* ne voulut pas
Dépouiller l'ennemi, qu'avoit vaincu *son* bras ;
S'il fit brûler *son corps couvert de sa cuirasse* ;
S'il n'osa d'un tombeau lui refuser *la* grâce ;
Il craignit de *se* mettre au rang des sacrilèges.
Mais, *s'il* n'osa des morts blesser les privilèges,
Il asservit ma mère, *il* usurpa *ses* biens,
Il entraîna *ses* pas jusqu'aux champs Phrygiens.

Remarquez d'abord cette foule de *il*, de *s'il*, de *son*, *sa*, *ses*. Comme ces pronoms animent & échauffent le style ! Ensuite ce corps qui brûle *couvert de sa cuirasse*, N'est-ce pas un beau spectacle ? Connoissez-vous, Monsieur, les *privileges* des morts, la chartre n'en existoit pas du temps d'*Homere* ; car il n'en parle pas.

Ah ! ne fais point, c'est moi qui t'en prie à genoux,
D'un fils un orphelin, d'un épouse une veuve,
Ce seroit pour mon cœur une trop rude épreuve.

Quel sentiment dans ce *frère chapeau* ?

ce seroit pour mon cœur une trop rude épreuve. Que M. *Gruet* a dit avec bien plus de force & de précision !

Sauve un père à ton fils, un époux à ta femme.

Mais M. *André* aime les paraphrases.

Défends nos Citoyens du haut de *cette Tour*;
Vois *ce mur* qu'un figuier couvre de son ombrage ;
Ce mur aux Assiégeans peut offrir un passage :
Et, soit que le hasard leur ait montré *ce lieu*,
Soit qu'en faveur des Grecs combatte quelque Dieu,
Trois fois *Idoménée*, *Ajax*, & les *Atrides*,
Ont tourné vers *ce mur* leurs efforts homicides.
Conduis à *cette Tour* tes plus braves Soldats ».

Cette tour, *ce mur*, *ce mur*, *ce lieu*, *ce mur*, *cette tour*, voilà tout ce qu'on trouve de remarquable dans ces huit vers. *Soit qu'en faveur des Grecs combatte quelque Dieu.* Ce n'est pas là le sens d'*Homere.* Il dit : soit que les Grecs aient reconnu d'eux-mêmes la

foibleſſe de cet endroit, ſoit que quelqu'un de leurs devins le leur ait indiqué. M. *André* ne paroît pas avoir ſuivi, en faiſant ſa traduction, le conſeil qu'il donne dans ſon épigraphe.

. . . . Exémplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.

La réponſe d'*Hector* à *Andromaque* eſt d'une platitude qui fait tomber des mains la piece de M. *André*.

Hélas! il faudra donc, épouſe infortunée,
Que dans le ſein d'*Argos* au travail condamnée,
Un *ſervile* fuſeau, que tournera ta main,
File pour ta Maîtreſſe & *le chanvre & le lin*;
Et que traînant par-tout l'importune mémoire
De ſa grandeur paſſée, *& de ſes jours de gloire*,
Andromaque, captive, aille au *prochain* ruiſſeau
Laver la laine impure, ou bien puiſer de l'eau.
Tu gémiras alors; tu verſeras des larmes:
Et peut-être qu'un *Grec*, témoin de tes *alarmes*,
Un Grec (*& ta douleur pourra s'accroître encor*),
En te montrant, dira: C'eſt la veuve d'*Hector*,

D'*Hector*, qui des Troyens embrassant la défense,
Les surpassoit en gloire & *sur-tout* en vaillance.
Tels seront ses discours : la honte, la *terreur*
Répandront dans ton ame une stupide horreur.

Ce *servile* fuseau, qui file *& le chanvre & le lin!* Que ces détails sont piquans & agréables! *De ses jours de gloire* n'ajoute rien à l'idée *de sa grandeur passée*, mais il falloit terminer le vers. *Laver la laine impure, ou bien puiser de l'eau.* Que M. *André* entend bien tous les détails du ménage! *Témoin de tes allarmes*; est-il croyable qu'*Andromaque*, réduite à la condition des plus viles esclaves, n'éprouve alors que des *allarmes?* La parenthese *& ta douleur pourra s'accroître encor*, se trouve quelque vers plus bas dans *Homere*, mais M. *André* a cru devoir la transposer dans cet endroit, où, si elle n'a aucun sens, elle est du moins encadrée fort à propos pour rimer avec *Hector*.

Les surpassoit en gloire, & *sur-tout* en vaillance,

Comme si la *gloire* d'un guerrier n'étoit pas le fruit de sa *vaillance! Tels seront ses discours.* Ce Grec ne dit que ce peu de paroles : *cette esclave est la veuve d'Hector le plus brave des Troyens*, & voilà ce que M. *André* appelle *des discours.*

Mais voici le morceau saillant de sa piece ; celui où ses amis trouvent du *rythme*, uné *poësie descriptive*, *mâle & pittoresque.*

Il dit, & prend soudain son fils entre ses bras.
L'aspect de ce Héros, *sa taille*, son armure,
Ce casque, *des combats menaçante parure*,
Que *le souffle des vents* agite dans *les airs*,
Et d'où l'œil effrayé voit jaillir des éclairs,
Ce panache qui flotte, & dont les crins mobiles
Du jeune Astyanax frappent les yeux débiles,
Tout alarme son fils : il jette *un cri perçant*,
Repousse Hector d'un bras timide & languissant,
Et *verse quelques pleurs*, penché sur sa Nourrice,
De ce triste entretien muette spectatrice.

Andromaque sourit, ainsi que son époux :
Mais, de le rassurer *le Héros plus jaloux*,
Se *dépouille* du casque, objet *de tant d'alarmes*,
Couvre à la fois son fils de baisers & de larmes ;
Le berce mollement de ses robustes bras
Qu'à des emplois si doux Mars ne destinoit pas.

L'aspect & *la taille* d'*Hector* n'avoient rien d'extraordinaire, rien qui dût effaroucher *Astyanax*. Aussi *Homere* ne parle-t-il que de son armure & de son casque. Mais *Homere* s'est bien gardé d'appeller ce casque une *parure menaçante des combats*. A plus forte raison n'auroit-il jamais dit que *ce casque est agité par les vents dans les airs*. M. *André* ne dira pas que par le casque il entend le panache même ; car on ne voit pas *jaillir des éclairs* d'un *panache* ; & d'ailleurs les deux vers suivans : *ce panache qui flotte*, &c. deviendroient une répétition inutile. *Tout allarme son fils*. *Astyanax* peut être effrayé de l'éclat de l'armure & du mouvement de l'aigrette flottante, mais il ne doit point être *allarmé*,

puiſqu'il ne prévoit aucun danger. *Il jette un cri perçant ; Homere* ne donne pas à *Aſtyanax* une voix ſi forte. *Repouſſe Hector ; Homere* ne lui prête pas tant de force. *Et verſe quelques pleurs ; Homere* n'a pas compté ſes pleurs. *Penché ſur ſa nourrice ;* ce n'eſt pas encore là l'image ſuperbe d'*Homere*, qui peint en deux mots le mouvement de cet enfant effrayé, qui ſe jette entre les bras de ſa nourrice. *De ce triſte entretien muette ſpectatrice ;* voilà encore un frere *chapeau* de la création de M. *André* ; & quel vers ! *Spectatrice d'un entretien !* quelle expreſſion !

Andromaque ſourit, *ainſi que* ſon époux.

Comme cela eſt lâche ! *ainſi que ;* quel ſtyle !

Que veut dire encore *mais, de le raſſurer le Héros plus jaloux ;* à quoi ſe rapporte ce *plus*. Eſt-ce plus *jaloux qu'Andromaque ?* Eſt-il croyable qu'*Andromaque* cede à *Hector* en tendreſſe pour ſon fils. Eſt-ce plus *jaloux* que de *ſourire ?* Quel ſens alors, quelle grace dans ce plus *jaloux* ! *Se dépouille*

du casque ! on se dépouille d'un habit & on ôte un casque. *Objet de tant d'allarmes ;* encore une fois *Astyanax* n'est point d'âge à concevoir des *allarmes.*

Le berce mollement de ses robustes bras
Qu'à des emplois si doux, Mars ne destinoit pas.

Voilà, sans doute, les deux vers qu'on a trouvé d'une poësie charmante. Pour moi, je n'y vois que du faux bel-esprit, dont *Homere*, toujours vrai, toujours naturel, est bien éloigné de se parer. *Robustes bras*, pour contraster avec *mollement* ; puérile antithese : il s'agit ici de sentiment, & non de force.

Qu'à des emplois si doux, Mars ne destinoit pas.

Mars défendroit il à un pere de prendre un instant entre ses bras un fils, qu'il croit voir pour la derniere fois ?

Vous voyez, Monsieur, que dans le plus bel endroit de la piece de M. *André*, il n'y a presque pas un mot qui ne soit une faute.

Deux observations vous feront connoître la sécheresse & le peu de talent de M. *André*. La première, c'est que ce sont toujours les mêmes mots qui riment chez lui, & que dès qu'on apperçoit l'un dans un vers, on peut être sûr de voir arriver l'autre de gré ou de force. En voici quelques exemples.

Qui voudra se montrer sensible à mes *allarmes ?*
Qui daignera mêler des larmes à mes *larmes ?*
Tu gémiras alors, tu verseras des *larmes.*
Et peut-être qu'un Grec témoin de tes *allarmes.*
Se dépouille du casque objet de tant *d'allarmes.*
Couvre à la fois son fils de baisers & de *larmes.*
Mais couvrant de baisers *les traces de ses larmes.*
Hector par ce discours veut calmer ses *allarmes.*
Elle arrive au Palais les yeux baignés de *larmes,*
Les femmes, qu'elle-même instruit de ses *allarmes.*

Hector & *encor* se trouvent aussi accollés quatre fois ensemble ; *bras* & *pas*, un pareil nombre ; *pere* & *mere*, cinq fois,

& ordinairement ils se suivent par la seule nécessité de rimer, comme dans ces vers :

Il dit : *Astianax* est remis *par son père*.
Sur le sein palpitant de sa tremblante mère.

Vous croiriez, en lisant ces deux vers, que le pere d'*Astyanax* est un autre personnage que celui qui parloit ; point du tout, c'est *Hector* lui même. Mais cette tournure louche & barbare est devenue nécessaire pour trouver une rime à *mère*.

Un autre adresse de M. *André*, c'est que lorsqu'il a besoin de quelques syllabes pour allonger un vers, il répète un des mots du vers qui précède ; je ne vous en citerai qu'un petit nombre d'exemples :

Tout à coup *Andromaque* à ses yeux vient s'offrir,
Du grand *Eétion*, *Andromaque* est la fille,
Son père, chef puissant d'une illustre famille,
Son père, qui long-temps le modèle des Rois...
Une femme (c'étoit alors toute sa suite)

Une femme portoit le seul fils, dont les Dieux...
Son bras, *son bras* cruel fit périr en un jour...
Vois *ce mur* qu'un figuier couvre de son om-
brage...
Ce mur aux assiégeans peut offrir un passage.
Un Grec, malgré les cris échappés de ta bou-
che,
Un Grec emmenera l'héritière des Rois...

Dix vers plus bas :

Et peut-être *qu'un Grec*, témoin de tes alarmes,
Un Grec (& ta douleur pourra s'accroître
encor...)
Retourne à ton Palais livrée à d'autres soins,
Retourne, d'une toile ourdis en paix *la trame*.

Voilà, Monsieur, les moyens que M. *André* a imaginés pour rimer avec facilité ; voilà ce qu'on appelle une versification coulante. Pour moi, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il seroit difficile d'en trouver une plus lâche, plus décousue, plus platte, plus éloignée du ton de sentiment, & de la chaleur d'*Homere* ; & que ceux qui ne connoîtroient ce poëte divin que par la traduction de M. *André*, en devroient, concevoir une bien mince

idée. Si la guerre des anciens & des modernes se renouvelloit jamais parmi nous, on auroit désormais un moyen infaillible pour assurer la défaite des anciens, ce seroit de confier à M. *André de Murville* le soin de ridiculiser les écrits d'*Homere*.

Je suis, &c.

Lettre à M. Fréron.

LORSQUE dans le tome I de *l'Année Littéraire*, vous avez rendu compte, d'après M. *Rigoley de Juvigny*, des raisons qui déterminèrent le feu Roi à exclure le célèbre *Piron* de l'Académie Françoise, vous vous êtes contenté de dire que M. *de Montesquieu* s'étoit intéressé pour lui auprès de la Marquise *de Pompadour*. Voici comment la chose se passa; ce fait est bien digne de la curiosité du public, & ne peut que justifier de plus en plus, la juste vénération qu'inspire le nom de *Montesquieu*, à ceux qui ont le bonheur de connoître & d'entendre les ouvrages de ce grand homme.

Vous sçavez qu'à la tête de la dernière édition de ses ouvrages, *in*-4°. on a imprimé *l'Eloge de M. le Président de Montesquieu*, *mis à la tête du cinquième volume de l'Encyclopédie*, *par M. d'Alembert*. Au texte de M. *d'Alembert*, on a ajouté quelques Notes tirées d'un éloge de M. *de Montesquieu* par M. *de Secondat*, son fils, que celui-ci avoit envoyé, après la mort de M. son père, à la personne qui s'étoit chargée de diriger cette édition ; mais, pour des raisons particulières, ces Notes n'ont été placées que dans un fort petit nombre d'exemplaires, & ne se trouvent dans aucun de ceux qui furent destinés pour le public. C'est une de ces Notes, exactement copiée d'après le manuscrit de M. *de Secondat* * que je vais transcrire ici.

» M. *de Montesquieu* étoit Directeur » de l'Académie Françoise en 1752, » lorsque M. *Piron* se présenta pour » remplir la place vacante par la mort

* Je suis personnellement garant de la vérité du manuscrit, & de l'exactitude de la copie.

» de M. l'Archevêque de Sens. Les » suffrages des Académiciens se réunirent en sa faveur; mais le Directeur » de l'Académie reçut ordre de se rendre à Versailles; & le Roi lui dit » qu'il ne vouloit pas que M. *Piron* » fût élu. Après avoir reçu cet ordre, » & en avoir rendu compte à l'Académie, M. *de Montesquieu* écrivit la » lettre suivante à Madame la Marquise *de Pampadour*, qui lui avoit » témoigné quelque estime & quelque » confiance :

» MADAME,

» Comme vous êtes à Crecy, où il » ne m'est pas permis d'aller, j'ai l'honneur de vous écrire ce qui se passa » hier à l'Académie. J'y rendis compte » des ordres du Roi; &, comme M. » *de Buffon* avoit prié ses amis de ne » le point nommer dans ces circonstances *, la plûpart des Académi-

* M. *de Buffon* ne vouloit pas profiter de la disgrace d'un homme qui avoit des droits à l'Académie antérieurs aux siens, qui étoit digne de la place à laquelle il aspiroit, mais que l'on vouloit punir pour un ouvrage échap-

» ciens n'ayant plus d'autre sujet, se
» trouvèrent embarrassés, & deman-
» dèrent qu'on différât l'élection jus-
» qu'à samedi en huit.

» Madame, *Piron* est assez puni pour
» les mauvais vers qu'on dit qu'il a faits;
» d'un autre côté, il en a fait de très-
» bons. Il est aveugle, infirme, pauvre,
» marié, vieux. Le Roi ne lui accor-
» deroit-il pas quelque petite pension ?
» C'est ainsi que vous employez le cré-
» dit que vos belles qualités vous don-
» nent; &, parce que vous êtes heu-
» reuse, vous voudriez qu'il n'y eût
» point de malheureux.

» Le feu Roi exclut *la Fontaine* d'une
» place à l'Académie, à cause de ses
» contes; & il la lui rendit six mois
» après, à cause de ses fables : il vou-
» lut même qu'il fût reçu avant *Des-*
» *préaux*, qui s'étoit présenté depuis lui.

pé à l'effervescence d'une jeunesse trop inconsidérée, & dont les bonnes mœurs exigeoient que le Gouvernement fit un exemple. La délicatesse de M. *de Buffon*, en cette occasion, mérite d'autant plus d'éloges, qu'il étoit absolument étranger à l'affaire, & qu'on n'auroit pas pu lui imputer d'avoir ambitionné les dépouilles d'un ennemi.

» Agréez, je vous supplie, le pro-
» fond respect, &c.

» Deux jours après, M. *Piron* eut
» une pension de cent pistoles; & il a
» obtenu, depuis, d'autres graces.»

Je ne sçais si je me trompe, Monsieur; mais cette Lettre de M. *de Montesquieu* me paroît un chef-d'œuvre de précision & de goût. Si quelques-uns de ceux de nos écrivains, qui se donnent tant de peines, & font tant de démarches pour parvenir à la célébrité, se fussent trouvés dans les mêmes circonstances, ils auroient cru devoir, pour l'honneur de l'Académie, écrire sur bien un autre ton. Vous les auriez vus se battre, pour ainsi dire, les flancs, pour exprimer, dans de belles périodes, ou par de jolies antithèses des sentimens qu'ils n'auroient point éprouvés; ils n'auroient épargné ni les fleurs de réthorique, ni les bleuettes du faux bel-esprit; ils auroient fait, en prose, de jolies madrigaux, pour louer les *Graces*, les *Charmes*, les *Appas* de celle à qui ils auroient écrit, & auroient manqué le but qu'ils auroient voulu atteindre.

M. *de Montesquieu* a dit tout simplement ce qu'il vouloit dire ; cinq mots ont fait, de la situation de *Piron*, le tableau qu'il falloit faire pour toucher un cœur sensible, auquel on ne veut pas laisser le temps de se refroidir ; il n'a point mis de réflexions où il ne falloit que du sentiment ; il n'a point employé des phrases compassées, où il ne falloit que des choses ; il a mis le sentiment en mouvement, & l'a abandonné à lui-même. Il n'a point affadi un cœur, qu'il vouloit échauffer, par des éloges rebattus, par des *fleurettes* usées, répétées par-tout, & retournées de mille façons. Un court éloge exactement adapté au sujet, lui a suffi ; & c'est par cette simplicité noble, cette simplicité si éloquente, qu'il a touché Madame *de Pompadour*, & a obtenu, sur le champ, ce qu'il desiroit.

Je suis, &c.

RICHER, Avocat au Parlement.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

CAUSES *célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées, tome XX. A Paris* 1776.

Ce Journal intéressant se continue toujours avec le même succès. Le volume, qui vient de paroître, contient quatre causes. Il est question dans la première de *dommages & intérêts pour une grossesse accompagnée d'une promesse de mariage.* Le fond de la seconde est une *accusation d'adultere & d'enlevement d'effets.* La troisieme, qui est très-courte, expose un Jugement porté en Suède contre un jeune homme convaincu de bigamie. Il avoit été forcé, par l'autorité de ses parens, d'épouser une femme qu'il n'aimoit point, & dont il n'eut point d'enfans. Ne pouvant supporter le poids des chaînes que sa famille lui avoit imposées, il s'étoit réfugié en Norwege, où il avoit contracté un nouveau mariage, sous des auspices plus heureux. Sa nouvelle

femme lui avoit donné trois enfans. Seize années s'étoient écoulées, sans que cette union eût été troublée par aucun malheur. Le fugitif, pressé du desir de retourner en son pays natal, s'y rendit avec sa nouvelle famille. Sa première femme le dénonça à la Justice. Les preuves étoient plus que suffisantes pour constater le crime dont il étoit accusé. Les Juges le condamnèrent suivant la rigueur des Loix, à perdre la vie ; mais, comme dans ce Royaume, on n'exécute aucun jugement criminel sans l'avoir communiqué au Roi, *Gustave III* qui occupe aujourd'hui le trône de la Suede, s'étant fait rendre compte de cette affaire, a commué la peine. Il a condamné le bigame à huit jours de prison, au pain & à l'eau, & lui a ordonné, après ce temps, de vivre avec la femme dont il avoit eu des enfans. La quatrième cause a pour objet l'affaire du Colonel de *Gillusfwahn*, jugée aussi en Suede. Cette collection, Monsieur, offre aux Jurisconsultes une moisson abondante de questions célèbres dans tous les genres, avec

leurs décisions, & forme un Recueil aussi instructif qu'amusant pour tous les lecteurs.

Ceux qui voudront souscrire, s'adresseront pour Paris au sieur *Lacombe*, *Libraire*, rue Christine, & pour la Province, chez M. *des Essarts*, Avocat au Parlement, l'un des auteurs, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers. M. *Richer*, Avocat au Parlement, contribue à la rédaction de cet ouvrage.

Le prix de la souscription est pour Paris de 18 livres, & pour la Province de 24 livres, franc de port. On souscrit en tout temps.

Nouveau Prospectus de Gazette de Santé, par une société de Médecins. A Paris, chez Ruault, Libraire. Le Gouvernement vient de créer une Société, composé de Médecins éclairés, dont le travail, soutenu d'une correspondance établie dans tout le Royaume & ailleurs, doit avoir principalement pour objet la recherche des causes des maladies épidémiques & épizootiques, malheureusement

trop fréquentes dans nos climats, & la perfection des moyens de les guérir, d'en arrêter les progrès, & d'en tarir, s'il se peut, entièrement la source. Mais ces sortes d'institutions, disent les auteurs, ne peuvent influer parfaitement sur le bonheur des hommes; les nouvelles découvertes, les lumières de la Capitale ne peuvent se répandre qu'autant qu'il y a des voies promptes & faciles pour les faire circuler partout. La voie de la *Gazette de Santé*, qui paroît toutes les semaines, nous a paru la plus propre à cet effet. Ainsi, sans nous écarter des vues de son premier Auteur, obligé de cesser aujourd'hui ce travail, & dont le but étoit sur-tout de simplifier la Médecine parmi le peuple, & de la mettre à portée du plus grand nombre; nous nous attacherons principalement à faire connoître les véritables intérêts des hommes, les découvertes & observations neuves & vraiment utiles, les ouvrages de Médecine, & le cas qu'on en doit faire, les remèdes nouveaux, enfin tout ce qui a un rapport direct ou indirect à la conservation

des hommes & des animaux ; & lorsqu'il s'agira d'une plante salutaire ou pernicieuse, essentielle à connoître, on en donnera la figure. On évitera avec soin toute discussion étrangère à l'objet principal (qui est l'utilité publique) les disputes polémiques ; on n'en fera mention que lorsqu'il s'agira d'éclaircir quelque point lumineux dans l'art de guérir, ou capable de soulager l'humanité. On se permettra quelquefois des réflexions tant sur les faits qu'on rapportera, que sur certains livres déja connus, mais qui contiennent des principes dangereux. On trouvera désormais dans cet écrit peu de systêmes, beaucoup de faits, peu de théorie, beaucoup d'observations. On ne négligera rien pour le rendre d'une utilité réelle & générale.

Panégyriques & Oraisons funèbres, suivis d'un sermon sur le Jubilé. Par M. l'Abbé GUYOT, *Prédicateur ordinaire du Roi, Doyen de l'Eglise de Soissons & Censeur Royal. A Paris, chez Demonville, 1776, in-12. Prix, 3 livres relié.* Huit Discours composent ce Volume ; ce sont cinq Pané-

gyriques, deux Oraiſons funèbres & un ſermon ſur le Jubilé. On ne peut conteſter à l'auteur ni l'ordre dans la diſtribution de ſes diſcours, ni l'application heureuſe de l'Ecriture-Sainte; Mais on y deſire trop ſouvent plus de netteté, plus de préciſion, plus de correction dans le ſtyle, qui eſt en général recherché & peu naturel. Combien la ſeule Oraiſon funèbre de *Louis XV*, préſente-t-elle de phraſes ſi obſcures, ſi contournées, qu'on les entend à peine à la ſeconde lecture? J'en dis autant du Panégyrique de *Saint-François*. Vous y lirez, Monſieur, les énigmes ſuivantes : » Il eſt » pour les hommes une vérité de ſentiment, une vérité de jugement; » il eſt auſſi une vérité de conduite; » c'eſt celle qui rapporte les actions » aux principes, les mœurs *aux ſentimens*, & compoſe des uns & des » autres un tout uniforme ..... Sans » doute une félicité indépendante des » hommes n'en a que plus de charmes, » & des avantages qui *nous recherchent* » pour ainſi dire, *ſans que nous les* » *ayons recherchés* nous-mêmes, ont » un attrait bien plus ſenſible.....

» *Saint-François* fut chaste, quoi qu'*ai-*
» *mable* & *complaisant*, quoique riche
» & *généreux*... Sa marche dans le
» siècle fut celle d'un homme qui porte
» son pied sur un serpent, & se retire
» avec effroi. » Le Panégyrique de
Saint Gaetan présente aussi plusieurs
idées disparates, telle que celle-ci:
» Oui, nous avons des miracles à vous
» présenter, à vous qui *rejettez*, en fait
» de Religion, *tout ce qui tient du pro-*
» *dige*, & qui blasphêmez ce que vous
» ignorez.... Race perverse, *vous*
» *demandez donc des prodiges?* Eh!
comment (peut-on dire à M. l'Abbé
Guyot) des Gens qui *rejettent* en fait
de Religion *tout ce qui tient du pro-*
dige, demandent-ils des prodiges?

Dictionnaire Géographique, Histo-
rique, & Mythologique, portatif, qui
contient la description des Empires,
des Royaumes & des pays du monde
connu des anciens, avec les révolutions
arrivées dans leurs limites & leurs dé-
nominations; la position des villes,
leurs différens noms anciens & moder-
nes; celle des mers, des golfes, des
isles, des ports, des fleuves, des ri-

vières, des lacs, des montagnes, des Caps, &c. Un précis de la vie des hommes illustres de l'antiquité ; enfin, les fables des Dieux & des Héros du paganisme, pour faciliter à la jeunesse l'intelligence des auteurs Grecs & Latins. Par M. Furgault, Professeur Emérite de l'Université de Paris. A Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, rue du Hurepoix, 1776. Avec approbation & privilége du Roi. Le titre de cet ouvrage indique assez son utilité ; il me paroît réunir la précision, l'ordre & la clarté qui font le mérite des ouvrages de ce genre. L'auteur a puisé dans M. *Rollin* un grand nombre d'articles historiques, & je suis étonné qu'il n'en ait point averti dans sa Préface ; c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire. Il est à souhaiter que son livre devienne un livre classique ; & que les maîtres songent enfin à donner à leurs élèves des leçons de Géographie ; cette étude essentielle est malheureusement négligée, & M. *Furgault* ne pouvoit mieux prouver son zèle pour l'instruction de la jeunesse, qu'en facilitant les moyens de cultiver cette science.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

La Divine Comédie de Dante Alighieri, L'ENFER : traduction Françoise, accompagnée du texte, de Notes historiques, critiques, & de la vie du Poëte. Par M. Moutonnet de Clairfons. Un vol in 8°. de 577 pages. A Florence, & se trouve à Paris, chez le Clerc & le Boucher, Libraires, Quai des Augustins.

LE *Dante* est regardé, Monsieur, comme le père de la poësie Italienne. Il écrivit dans les premières années du quatorzième siècle, c'est-à-dire, dans un temps où les plus

épaisses ténèbres de la barbarie & de l'ignorance, couvroient toute l'Europe, où le commerce des Muses n'avoit pas encore poli les langues modernes, & où la solution de quelques questions frivoles de Dialectique ou d'Astrologie, occupoit, dans les écoles, toutes les forces de l'esprit humain. Ce poëte n'a emprunté des anciens, ni le plan, ni la marche, ni les détails de son poëme ; il ne s'est point traîné sur des traces étrangères : son génie, secondé d'une imagination vive, brillante & féconde, a été son seul guide. Aussi quelle grandeur ! quelle hardiesse dans ses tableaux ! quelle abondance d'images ! quelle variété de comparaisons ! quelle richesse de poësie ! au mérite rare de l'invention, le *Dante* joignit encore une qualité précieuse, qui l'a distingué de tous les poëtes de sa patrie ; je parle de l'énergie & de la force d'expression. Personne n'a sçu revêtir ses pensées d'un coloris plus fier, ni leur donner une teinte plus mâle & plus vigoureuse. Ceux qui ne connoissent la Langue Italienne que par les écrits voluptueux des *Pétrarque* & des

Boccace, s'imaginent que l'élégance, la douceur & la molleſſe ſont ſes ſeuls attributs ; mais qu'ils parcourent les poëmes du *Dante*, & ils apprendront combien cette Langue peut devenir énergique & expreſſive ſous la plume d'un homme de génie. La nouveauté des objets que ce Poëte avoit à décrire, l'a ſouvent forcé de créer des expreſſions, & de recourir à des tournures extraordinaires, dont l'uſage s'eſt inſenſiblement aboli dans la langue Italienne. Ce ſont ces licences qui ont rendu pluſieurs endroits de ſon poëme extrêmement obſcurs. *

Avant d'entrer dans les détails de ce poëme, peu connu même d'un grand nombre de Gens de lettres, vous deſirez ſans doute, Monſieur, que je vous inſtruiſe des principales circonſtances de la vie de ſon auteur. Le *Dante Alighieri* naquit à Florence, en 1265, d'une famille noble & ancienne ; on l'appella dans ſon enfance

* On a fondé à Florence une Chaire publique, pour expliquer la *Divine Comédie* du *Dante*, & ce Poëte a eu l'honneur d'exercer la ſagacité d'une foule de commentateurs.

Durante, & par abbréviation *Dante*. Son éducation fut très-soignée. Il fit une étude approfondie du Grec & du Latin, & dévora tous les chef-d'œuvres écrits en ces deux Langues. Il paroît cependant qu'il donnoit la préférence aux poësies de *Virgile*, qu'il sçavoit tout entières par cœur. Il ne négligea pas même les arts agréables ; il cultiva la musique, le dessin & la peinture.

Le *Dante* donna des preuves de sa valeur, en combattant pour sa patrie, à la fameuse bataille de *Campaldino*. Ce Poëte, à l'intrépidité du soldat, réunissoit encore l'esprit souple & délié d'un habile négociateur. Les Florentins lui confièrent souvent le salut & les intérêts de leur République, & ils l'envoyèrent quatorze fois en ambassade dans différentes Cours de l'Italie & de l'Europe. Le *Dante* s'acquitta toujours avec succès de ces fonctions délicates & importantes : toutes ses négociations réussirent. En 1300, il fut élu *Prieur* * de Florence ;

* Le Gonfalonnier & les huit Prieurs étoient les premiers Magistrats de cette République.

cette distinction honorable fut l'époque de toutes ses disgraces. Florence étoit alors déchirée par un grand nombre de factions intestines, & sur-tout par celles des *Noirs* & des *Blancs*. Le *Dante* étoit de ce dernier parti, qui eut le malheur de succomber. Il fut chassé de la ville, on rasa sa maison, & l'on dévasta toutes ses terres. Quelques tentatives qu'il fît, il ne put jamais rentrer dans Florence ni dans la jouissance de ses biens. Sa vie devint errante, & il la termina dans la pauvreté ; destinée fatale, qui semble attachée à tous les noms célèbres & à la plûpart des grands Poëtes : ainsi finirent *Homère*, l'*Arioste*, le *Tasse*, *Milton* & *Camoëns*. Le *Dante* mourut à Ravenne en 1321, âgé de cinquante-six ans & environ cinq mois. *Villani* rapporte qu'il fut enterré avec beaucoup d'honneur, & *en habit de Poëte*. On voit, dans une des rues de Ravenne, un petit Temple ouvert, fermé par un simple grillage : c'est le tombeau du *Dante*. Ce monument lui fut érigé par *Bembo*, père du fameux Cardinal de ce nom,

dans le temps qu'il étoit Provéditeur de Ravenne, pour les Vénitiens. Florence a sollicité plusieurs fois la permission d'exporter les cendres d'un citoyen qui l'honore, & qu'elle avoit persécuté pendant sa vie; mais les habitans de Ravenne, jaloux de ce dépôt, n'ont point encore permis qu'il sortît de leurs murs.

Le *Dante* étoit d'une humeur grave, mais douce, honnête & polie; il étoit quelquefois distrait, souvent taciturne & silencieux. Il avoit de l'élévation & de la fierté dans le caractère: on prétend qu'il répondit une fois à sa République, qui vouloit l'envoyer en ambassade auprès de *Boniface VIII*: *S'iovo, chi sta: s'iosto, chi va? Petrarque* lui prête encore cette autre réponse. Le Prince *Can-de l'Escale* lui ayant dit un jour: *comment se fait-il qu'un tel, qui est fou, nous plaise & se fasse aimer de tout le monde, tandis que vous, qui êtes sage, n'avez pas ce talent? Vous n'en serez pas surpris*, lui répliqua le Poëte, *quand vous sçaurez que la conformité des mœurs & l'égalité des caractères, sont la source de l'amitié.*

Le chef-d'œuvre du *Dante* est sa *Divine Comédie*, divisée en trois *Cantiques*, l'*Enfer*, le *Purgatoire*, & le *Paradis*. Chacun de ces *Cantiques* forme un véritable Poëme. Il est sur-tout nécessaire, pour l'intelligence de celui de l'*Enfer*, de concevoir une idée nette & précise de la forme que le Poëte donne à ce séjour de douleur. Je vais tâcher, Monsieur, de vous en offrir le plan topographique, & de vous mettre entre les mains le fil dont il faut être pourvu pour descendre & ne pas s'égarer dans cet horrible abîme. La forme que le *Dante* donne à son *Enfer*, se raproche assez de celle d'un entonnoir ou d'un cône renversé. Il est composé de cercles, ou zônes concentriques, qui décroissent toujours en descendant, & se terminent à un point central, comme la spirale. L'espace, qui se trouve depuis les portes de l'*Enfer* jusqu'au fleuve *Achéron*, se divise en deux parties. Dans la première, sont les ames de ceux qui vécurent sans réputation, de ces hommes tièdes, également exempts de crimes & de vertus. Des

mouches & des frêlons, leur piquent ſans ceſſe le viſage & l'enſanglantent ; d'autres courent après une bannière qui fuit continuellement devant eux, & tourne autour de ce cercle. Dans la ſeconde partie, ſont tous les coupables qui s'empreſſent de paſſer le fleuve *Achéron*, pour ſe rendre dans les lieux marqués pour leur ſupplice.

C'eſt à ce fleuve que commence proprement la diviſion de l'*Enfer* en neuf cercles concentriques. Les *Limbes* forment le *premier*. Il renferme les enfans morts ſans baptême, & tous les anciens qui ont vécu ſelon la loi naturelle. Le *ſecond cercle* raſſemble les luxurieux ; ils ſont ſans ceſſe agités & tranſportés çà & là ſur des tourbillons de vents. Le *troiſieme* eſt occupé par les gourmands, étendus dans la fange, & continuellement expoſés à un déluge épouvantable de pluie, de neige & de grêle. Le *quatrieme* eſt pour les prodigues & les avares ; ils ſont condamnés à rouler éternellement des poids énormes, & à ſe heurter les uns contre les autres. Le *cinquieme* contient les hommes coleres qui ſe dé-

chirent de leurs propres mains, & les pareſſeux qui gémiſſent, plongés dans la boue. Le *ſixieme* eſt couvert de tombeaux rouges & brûlans, dans leſquels ſont renfermés les héréſiarques & leurs ſectateurs. Le *ſeptieme cercle* eſt ſubdiviſé en trois autres; il contient 1°. ceux qui ont uſé de violence envers leurs ſemblables: ils ſont plongés dans un fleuve de ſang. 2°. Les ſuicides: les uns ſont changés en troncs d'arbres noueux & couverts d'épines: les harpies logent ſur leurs branches, & ſe nourriſſent de leurs feuilles, en leur cauſant de vives douleurs; les autres ſont pourſuivis & déchirés par des chiennes noires & affamées. 3°. Les coupables qui ont uſé de violence contre Dieu & la Nature; ils ſont raſſemblés dans une plaine ſablonneuſe, expoſés à une pluie de feu. *Le huitième* cercle, appellé *Maleboge*, renferme tous les fourbes, & comme le Poëte diſtingue dix eſpèces différentes de fraudes, il ſubdiviſe ce cercle en dix autres. On y rencontre 1°. les ſéducteurs; ils courent, continuellement battus par

des démons armés de fouets. 2°. Les flatteurs, enfoncés dans l'ordure la plus infecte & la plus dégoûtante. 3°. Les Simoniaques, dont la plante des pieds est sans cesse brûlée par une flamme qui s'y attache. 4°. Les devins & les Astrologues : ils ont la tête tournée vers le dos, & marchent à reculons. 5°. Ceux qui vendent & achètent la justice : ils sont plongés dans un étang de poix bouillante, sous la garde de démons, armés de cornes, de griphes, de fourches & de crocs. 6°. Les hypocrites : ils sont chargés & couverts de lourds manteaux de plomb, dorés à l'extérieur, avec lesquels ils sont forcés de se promener sans cesse sans pouvoir se reposer. 7°. Les voleurs, livrés aux morsûres de serpens de toute espèce. 8°. Les mauvais Conseillers, toujours enveloppés d'un tourbillon de flamme. 9°. Les auteurs des scandales, des schismes, des hérésies : les uns sont fendus depuis le menton jusqu'à la ceinture, les autres ont la tête séparée en deux parties. 10°. Les faussaires, les alchymistes, les faux monnoyeurs

en proie à divers tourmens, analogues à leurs crimes. Enfin, le *neuvième* & dernier cercle consiste en un puits ou gouffre, placé au centre & au fond de tout l'Enfer. Un étang glacé remplit toute la capacité de ce gouffre, destiné au supplice des traîtres. Telle est l'ordonnance & la distribution de ce poëme : on voit qu'il n'embrasse que des objets neufs, que l'antiquité ne présente rien de semblable, & que le Poëte, réduit à lui-même, a eu besoin de l'imagination la plus féconde & la plus variée pour remplir un pareil plan. Passons à quelques beautés de détail.

Je ne sçais si vous vous rappellez, Monsieur, la description que *Milton* fait, dans son poëme, des portes de l'Enfer. La voici. » Il apperçoit enfin » les remparts de l'Enfer, ces murs si » élevés qui en soutiennent l'horrible » voûte, & ses trois fois triples portes, » fermées de neuf plaques, étendues » les unes sur les autres, dont trois » sont d'airain, trois de fer, & trois » d'un roc de diamant ; portes impé» nétrables, palissadées, par un feu

» qui tourne tout à l'entour, & ne » consume rien. » Quelque grandes & terribles que soient les images que présente cette description, il me semble que le *Dante*, par la seule inscription qu'il place au-dessus de l'entrée infernale, jette encore plus d'effroi dans l'ame de ses lecteurs :

Per me si va nella città dolente :
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si vá tra la perduta gente.
Giustizia mosse 'l mio alto fattore :
Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza, e 'l primo amore.
Dinanzi à me non fur cose create,
Se non eterne, ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.
Queste parole di colore oscuro
Vid' io scritte al sommo d'una porta.

» *C'est par moi que l'on va dans le séjour* » *des plaintes. C'est par moi qu'on descend dans l'abîme des douleurs éter-* » *nelles. C'est par moi qu'on est précipité* » *au milieu de la race proscrite. La Jus-* » *tice a déterminé mon sublime Archi-*

» *tecte à me construire. Je suis l'ouvrage* » *de la puissance divine, de la souveraine* » *sagesse, & du premier amour. Les* » *Etres éternels ont été seuls créés avant* » *moi. Je durerai éternellement. Vous qui* » *entrez ici, perdez toute espérance.* J'ai » vu ces mots écrits en caractères in- » fernaux, sur le haut d'une porte. » La sentence irrévocable, exprimée par ce seul vers.

Lesciate ogni speranza, voi che 'ntrate.

Inspire, selon moi, plus de tristesse & de terreur que toute la description de *Milton*.

Le Poëte, dans son septième chant, décrit les supplices des avares & des prodigues, condamnés à rouler des masses énormes, & à s'entrechoquer dans leur route :

Come fa l'onda là sovra Cariddi,
Che si frange con quella, in cui s'intoppa,
Cosí convien, che qui la gente riddi.
Qui vid 'io gente, più ch'altrove, troppa,
Ed una parte, ed altra, con grand'urli,
Voltando pesi, per forza di poppa :

Porcotevansi incontro, e poscia pur lì
Si rivolgea ciascun, voltando a retro,
Gridando, *perchè tieni, e perchè burli?*
Così tornavan, per lo cerchio tetro,
Da ogni mano all'opposito punto,
Gridandosi anche loro ontoso metro.
Poi si volgea ciascun, quand'era giunto,
Per lo suo mezzo cerchio, all'altra giostra.

M. *Moutonnet de Clairfons* traduit ainsi ce morceau : » Tels que les flots » écumeux se choquent & se brisent entre le détroit de Caribde » & de Scylla : de même ces damnés, plus nombreux que dans » aucun autre cercle, & partagés » en deux bandes, roulent avec » leur poitrine des poids énormes, & » marchent les uns contre les autres » avec des hurlemens effroyables : » quand ils se rencontrent, ils se heurtent, se repoussent mutuellement, » & se tournent ensuite le dos en » criant : *pourquoi entasses-tu des richesses? Pourquoi les prodigues-tu?* Ils » s'en vont à travers ce cercle obscur, » en répétant leurs reproches inju-

» rieux. Dès qu'ils arrivent au point » d'où ils étoient partis, il se retour- » nent aussitôt pour aller soutenir un » choc nouveau. »

Le châtiment des suicides n'est pas moins extraordinaire ; ils sont punis dans une forêt sauvage, où ils sont eux-mêmes transformés en arbres, couverts de ronces & d'épines.

I' sentia d'ogni parte tragger guai,
E non vedea persona, che 'l facesse;
Perch'io tutto smarrito m'arrestai.
Io credo, ch'ei credette, ch'io credesse,
Che tante voci uscisser tra que' bronchi
Da gente, che, per noi, si nascondesse.
Pero disse 'l maestro, se tu tronchi
Qualche fraschetta d'una d'este piante,
Li pensier, ch'hai, si faran tutti monchi.
Allor porsi la mano un poco avante,
E colsi un ramuscel da un gran pruno,
E'l tronco suo gridò : *perche mi schiante?*
Da che fatto fu poi dì sangue bruno,
Ricominciò à gridar, *perche mi scerpi?*
Non hai tu spirto di pietate alcuno?
Uomini fummo, ed or sem fatti sterpi;
Ben dovrebb' esser la tua man più pia,

Se ſtate foſſim' anime di ſerpi.
Come d'un Stizzo verde, che arſo ſia
Dall' un de' capi, che dall' altro geme,
E cigola, per vento, che va via;
Così di quella ſcheggia uſciva inſieme
Parole e ſangue: ond'i' laſciai la cima
Cadere, e ſtetti, come l'uom, che teme.

Traduction de M. *de Clairſons*. » J'entendois de toutes parts des ſons » plaintifs, & je ne voyois perſonne : » ſaiſi d'épouvante, je m'arrête. *Vir-* » *gile* *, crut, je penſe, que je m'imaginois que des ombres, cachées à » cauſe de nous, jettoient ces cris aigus. Si vous briſez, me dit-il, une » petite branche de l'un de ces arbres, » vous allez bientôt être détrompé. » Dans l'inſtant j'étends la main, j'arrache un petit rameau ſur une de » ces grandes épines, & le tronc s'écrie auſſitôt : *pourquoi me déchirez-* » *vous ?* Lorſqu'il fut teint d'un ſang » noirâtre, il recommença à crier : » pourquoi me rompez-vous ? Vous » n'avez donc aucun ſentiment d'hu-

* Le *Dante*, dans ſa deſcente aux Enfers, eſt accompagné par *Virgile*, qui le conduit.

» manité? Nous avons été des hom-
» mes, & maintenant nous sommes
» changés en troncs & en souches ; &
» quand nous ne serions que des ames
» de serpens, votre main devroit être
» moins barbare! tel que le bois verd,
» lorsqu'il commence à s'enflammer,
» distile en murmurant, une eau qui
» bouillonne & frémit : de même
» il sortoit à la fois de cet arbre, du
» sang & des sons lamentables. Effrayé,
» interdit, je laisse tomber cette bran-
» che. »

Le conducteur du *Dante* prie cette ombre plaintive de lui apprendre la manière dont l'ame des suicides s'unit à ces branches noueuses, & si jamais elle ne doit être dégagée de ses liens.

» Alors un vent impétueux sort de
» ce tronc, & articule distinctement ces
» paroles : je vais vous répondre en
» peu de mots. Quand une ame fé-
» roce quitte le corps dont elle s'est
» elle-même arrachée, *Minos* l'envoie
» dans ce septième cercle : elle tombe
» dans cette forêt, n'a point de place
» marquée, germe comme un grain

» de bled où le hasard la jette, pousse
» un rejetton, s'élève & devient un
» arbre sauvage. Les harpies se nour-
» rissent de ses feuilles, lui causent de
» la douleur, & ouvrent un passage à
» ses gémissemens. Au jugement der-
» nier, nous irons, comme les au-
» tres, chercher nos dépouilles mor-
» telles, mais nous ne pourrons nous
» en revêtir : il n'est pas juste que
» l'homme possède ce qu'il s'est enlevé
» à lui-même. Nous traînerons nos
» corps jusqu'ici, & ils seront suspen-
» dus, dans cette triste forêt, à l'ar-
» bre qui renfermera notre ombre
» malheureuse. »

On frémit d'épouvante, Monsieur, au récit des tortures & des supplices qu'éprouvent les voleurs, dans la vallée des serpens où ils sont précipités : ils subissent les métamorphoses les plus étranges & les plus horribles. Le Poëte apperçoit trois de ces ombres infortunées : » pendant que je les re-
» gardois, dit-il, un serpent à six pat-
» tes s'élance au-devant d'un de ces
» damnés, s'attache tout entier à lui,
» le serre par le ventre avec ses pattes

» du milieu, & de celles de devant
» lui saisit les bras; lui mord les deux
» joues, enfonce dans les cuisses ses
» pattes de derrière, lui passe sa queue
» entre les jambes, & la replie sur les
» reins de ce coupable. Le lierre s'u-
» nit moins étroitement aux arbres,
» que cet horrible reptile ne s'entor-
» tille autour des membres de *Cianfa.*
» Ensuite le serpent & le damné se
» pénètrent, se confondent comme
» deux morceau de cire fondue, &
» mêlent ensemble leur couleur. Ainsi
» une feuille blanche de papier, bru-
» nit quand on l'approche de la flamme,
» elle n'est pas encore noire, mais elle
» a déja perdu sa première blancheur...
» Déja ces deux têtes n'en formoient
» qu'une, & les deux figures s'étoient
» confondues dans un seul visage, qui
» en avoit absorbé deux autres. Les
» bras, les cuisses, les jambes, le ven-
» tre & la poitrine composoient un
» tout monstrueux & nouveau. La
» première forme de ces deux têtes
» n'existoit plus, & l'on distinguoit
» encore deux figures en une, mais
» qui n'étoient plus les mêmes qu'au-

» paravant. Ainſi métamorphoſé, ce » coupable s'éloigne de nous à pas » lents. » Ce morceau, dans le texte Italien, eſt un chef-d'œuvre de préciſion, de ſtyle & de force d'expreſſion.

Le *Dante*, aîgri par l'infortune & la haîne acharnée de ſes ennemis, s'eſt vangé de ſa patrie & de ſes perſécuteurs par un grand nombre de traits mordans & ſatyriques dont il a ſemé ſon poëme. » Réjouis-toi, Flo» rence, s'écrie-t-il au commencement » du XXVI[e] Chant; ton Empire eſt ſi » vaſte, que tu domines en Souve» raine ſur la terre & ſur la mer! Ton » nom a pénétré juſqu'au fond des » Enfers. J'ai trouvé dans le cercle » des voleurs cinq Florentins des plus » diſtingués. » Il avoit, ſans doute, à ſe plaindre des Magiſtrats de *Lucques :* il les punit, dans ſon Enfer, du ſupplice réſervé aux Juges iniques. » Dans l'inſtant, je vis accourir der» rière nous un Diable noir. Hélas! » que ſon aſpect étoit menaçant! que » ſon attitude paroiſſoit farouche! il » marchoit légèrement, les aîles dé-

» ployées, & portoit sur ses épaules » pointues & élevées, un pécheur qu'il » tenoit accroché & suspendu par les » jambes. Démons, armés de griffes » tranchantes, s'écria-t-il, voici un » des premiers Magistrats de Lucques, » plongez-le dans la poix. Je retourne » sur le champ dans cette ville, qui » est remplie de semblables pécheurs: » tous les habitans, si l'on en excepte » *Buonturo* *, vendent ou achètent la » Justice. Pour de l'argent, on y ob- » tient les choses les plus injustes. A » ces mots, il jette ce malheureux » dans la poix bouillante, se détourne, » & vole sur ce dur rocher. » Ailleurs, le *Dante* fait d'un seul trait la satyre de trois Papes. Il parcouroit le cercle où sont punis les Ecclésiastiques simoniaques. Ces pécheurs sont suspendus dans des trous, ou espèces de puits, la tête en bas & les pieds en haut : des flammes vengeresses s'élèvent de la plante de leurs pieds & les brûlent. Le Poëte s'approche d'une de ces ombres : c'étoit *Jean Gaëtan*, de la fa-

* Le Poëte parle ironiquement : *Buonturo* étoit le Magistrat le plus venal & le plus corrompu de la République de Lucques.

mille des *Ursins*, connu, depuis son exaltation, sous le nom de *Nicolas III*.
» Vous voilà donc déja ici, *Boniface* ! *
» s'écrie cette ombre ; vous voilà
» déja dans ces lieux ! on s'est donc
» trompé de plusieurs années en
» prédisant votre mort ? Quoi !
» vous vous êtes sitôt rassasié de pos-
» séder une place acquise par tant
» de fourberies, & dans laquelle
» vous avez déshonoré la chaste
» épouse de J. C. ! — Je lui repliquai
» sur le champ : je ne suis point ce-
» lui que vous croyez. Dans l'instant
» cette ombre se met à tordre ses
» pieds, soupire, & ajoute d'une voix
» plaintive : j'ai été revêtu du grand
» manteau Papal, je suis de la maison
» des *Ursins* : aussi avide d'avancer
» tous ceux de ma famille, que d'a-
» masser de riches trésors, je me suis
» creusé moi-même ce puits funeste.
» Tous les Papes simoniaques ont passé
» par le trou que j'occupe ; ils sont
» maintenant couchés sous ma tête.
» Je tomberai avec eux, dès que ce-

* *Benoît Gaëtan*, qui prit le nom de *Boniface VIII*.

» lui pour lequel je vous prenois, » en vous adressant la parole si brusquement, sera précipité dans ces » lieux : mes pieds auront brûlé plus » long-temps que les siens, & je resterai plus de temps que lui suspendu » la tête en bas à l'ouverture de ce » puits. Un Pontife *, né au couchant » de l'Italie, sans foi, sans loi, d'une » conduite plus abominable encore » que celle de *Boniface*, digne enfin » de nous remplacer tous les deux, » viendra bientôt occuper la place » de ce dernier. Ce sera un nouveau » *Jason*, dont il est parlé dans les *Machabées* : le Roi de France aura pour » lui la lâche complaisance qu'*Antiochus* eut pour le frère d'*Onias*. »

Vous connoissez, Monsieur, la vengeance terrible que *Roger Ubaldini*, Archevêque de Pise, fit éclater contre le malheureux Comte *Ugolin*, qui, par son ordre, fut enfermé avec ses quatre enfans, dans une tour, dont ce Prélat barbare fit murer la

* *Bertrand de Got*, Archevêque de Bordeaux, connu sous le nom de *Clément V*, fameux par l'extinction des Templiers.

porte, après en avoir jetté la clef dans l'*Arno*. Plusieurs Poëtes modernes, d'après le *Dante*, ont essayé de rendre les douleurs, la rage & le désespoir de ce père infortuné, étendu, au fond de son cachot, sur les cadavres de ses quatre fils, que la faim a dévorés ; mais toutes les copies de ce grand tableau sont restées, quoiqu'avec du mérite, fort au-dessous de l'original. Le *Dante* est, dans ce morceau, le *Michel-Ange* de la poësie : son pinceau fier & terrible étonne l'imagination, & glace l'ame d'épouvante & d'effroi. Je desirerois, Monsieur, pouvoir transcrire ici cette épisode en entier, & vous metre sous les yeux le texte Italien ; mais, pour abréger, je me contenterai de vous rapporter une partie de la traduction. Le Poëte étoit descendu au plus profond des enfers, dans un gouffre qu'occupe une glace éternelle, lorsqu'il y apperçut deux coupables, couchés l'un sur l'autre dans un trou. » L'un d'eux, » dit-il, couvroit de sa tête celle de » son *compagnon*, & la déchiroit avec » les dents ; comme on mange du

» pain

» pain quand on est affamé Le dédai-
» gneux *Tydée* ne rongeoit pas avec
» plus de fureur la tête de *Mélanippe*.
» O toi, qui fais éclater d'une ma-
» nière si barbare ta haîne contre le
» malheureux que tu dévores, pour-
» quoi cet acharnement ?.... Ce pé-
» cheur souleva de dessus ce mêts abo-
» minable sa bouche ensanglantée,
» l'essuya aux cheveux de cette tête
» qu'il avoit rongée par derrière, &
» commença ensuite.... Tu dois sça-
» voir que je suis le Comte *Ugolin*,
» & voici l'Archevêque *Roger*. Je vais
» t'apprendre maintenant pourquoi je
» suis si acharné contre lui. Il n'est pas
» nécessaire de te dire comment ce
» monstre, abusant de ma confiance,
» me fit traîner & renfermer dans une
» tour, où je péris victime de sa
» noire perfidie; mais tu vas entendre
» des détails, dont tu n'as pu être ins-
» truit, c'est combien ma mort fut af-
» freuse : tu connoîtras si ce barbare
» m'a offensé. Mon noir cachot n'a-
» voit qu'une étroite ouverture, par
» laquelle j'avois apperçu plusieurs
» fois la lune, lorsque j'eus un songe

» funeste, qui déchira à mes yeux le
» sombre voile de l'avenir. Ce *Roger*,
» tel qu'un Seigneur puissant, me pa-
» roissoit chasser un loup & ses petits
» sur la montagne, qui empêche les
» Pisans de découvrir Lucques : le
» Comte *Gualandi*, accompagné de
» *Sirmondi* & de *Lanfranchi*, étoit posté
» en avant, avec une meute de chiens
» maigres & agiles. Le loup & ses
» louvetaux me parurent fatigués après
» une petite course, & je crus voir
» ces chiens leur déchirer les flancs
» avec leurs dents aigues. Je m'éveille
» avant le jour, & j'entends mes en-
» fans, qui étoient avec moi, se plain-
» dre pendant leur sommeil, & me
» demander du pain....... Mes fils
» s'étoient réveillés, & l'heure où
» l'on avoit coutume de nous appor-
» ter notre nourriture approchoit :
» chacun de nous, effrayé de ses son-
» ges, attendoit en suspens. Je m'ap-
» perçois alors que l'on ferme pour
» toujours la porte de cette tour hor-
» rible. Dans l'instant, je fixe mes
» regards sur le visage de mes fils;
» immobile & muet, je ne verse pas

» une larme : j'étois pétrifié. Pour mes
» enfans, ils pleuroient amèrement,
» & mon petit *Anselme* me dit : *mon*
» *père, comme tu nous regardes ! qu'as-*
» *tu donc ?* Mes pleurs ne coulèrent
» point encore, & je ne répondis
» rien, ni ce jour, ni la nuit suivante,
» jusqu'au lever du soleil. Dès qu'un
» de ses foibles rayons eut pénétré dans
» mon triste cachot, le teint pâle &
» livide de mes enfans m'annonce
» tous mes malheurs. A cette vue, la
» douleur m'aveugle : je me mords les
» deux mains ; & mes fils, s'imagi-
» nant que la faim cause ma rage, se
» levent à l'instant, & s'écrient tous
» ensemble : *mon père, manges - nous*
» *plutôt, nous souffrirons beaucoup moins ;*
» *c'est toi qui nous as donné cette misé-*
» *rable chair : reprens-la !* Je m'appaise
» aussitôt pour ne pas augmenter leur
» tristesse. Ce jour & le suivant, nous
» gardâmes un morne silence. Ah !
» terre cruelle, pourquoi ne t'es-tu
» pas entr'ouverte sous mes pas ? ...
» Quand nous fûmes arrivé au qua-
» trième jour, *Gaddo* se jette & s'é-
» tend à mes pieds, en disant : *mon*

» *père, tu ne peux donc me secourir?* Il
» meurt dans cette posture. Entre le
» cinquième & le sixième jour, je vis
» tomber, je vis expirer les uns après
» les autres, les trois fils qui me res-
» toient. Les yeux déja éteints, je
» me traînois en chancelant sur leurs
» corps froids & inanimés; & trois
» jours après leur mort, je les rap-
» pellois encore. Enfin la faim, plus
» puissante que ma douleur, termina
» tous mes tourmens.... En ache-
» vant ces mots, le Comte *Ugolin*,
» les yeux enflammés de fureur, re-
» prend le crâne sanglant du malheu-
» reux *Roger*, &, tel qu'un dogue af-
» famé, le brise & le broie avec ses
» dents. »

Quelques soient les beautés, Monsieur, dont étincèle la poësie du *Dante*, il faut se rappeller qu'il écrivoit dans un temps où les productions de l'esprit n'étoient pas encore soumises à la lime févère du goût; ce Poëte, comme beaucoup d'autres, se ressent quelquefois de la barbarie & de la rusticité de son siècle. Mais ces taches sont étrangères au génie, &

ce seroit être injuste envers tout écrivain célèbre que de lui imputer, comme personnels, des défauts qu'il n'auroit pas eus, s'il fut né deux ou trois cens ans plus tard. Le génie, enfant de la Nature, est indépendant des lieux comme des temps. Il se produit par ses propres forces, & bientôt on le reconnoît à sa marche originale & à la hardiesse de ses élans. Le goût, au contraire, tient aux siècles policés ; il est le fruit d'une longue culture des lettres. Heureux, il est vrai, l'écrivain qui naît à cette époque : mais s'il n'a que du goût, quel immense intervalle le séparera toujours de l'homme de génie ! Apprenons donc à tous ceux qui l'oublient, que le génie mérite d'être respecté, & que, malgré les ombres qui l'offusquent & le déparent, il a des droits éternels à notre admiration & à nos hommages : ne calomnions pas *Corneille* pour n'avoir pas écrit avec l'élégance & la pureté de *Racine*, & gardons-nous de faire un crime à *Shakespeare* de n'avoir pas été le contemporain des *Pope* & des *Dryden*.

Je dois dire un mot du mérite de

cette traduction : elle est exacte, élégante, noble & pleine d'énergie. J'en ai comparé la plus grande partie avec le texte Italien, & je ne me suis point apperçu que le traducteur se soit écarté du sens de l'original. Cette difficulté vaincue, sur-tout dans une version du *Dante*, est digne des plus grands éloges, & doit encourager M. *Moutonnet de Clairfons* à completter sa tâche, en joignant à cette traduction de l'*Enfer*, celle du *Purgatoire* & du *Paradis*. Les Notes, qui accompagnent chaque chant, sont instructives & savantes : elles contiennent un grand nombre d'éclaircissemens, d'anecdotes & de faits historiques, nécessaires à l'intelligence du texte.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Dictionnaire Dramatique, contenant l'histoire des Théâtres, les règles du genre dramatique, les observations des Maîtres les plus célèbres; & des réflexions nouvelles sur les spectacles, sur le génie & la conduite de tous les genres, avec les Notices des meilleures pièces, le catalogue de tous les Drames, & celui des auteurs Dramatiques, trois volumes in-8°. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

ENCORE un dictionnaire, Monsieur! les ouvrages de ce genre sont d'une forme si commode pour ceux qui veulent acquérir sans peine quelques connoissances superficielles, qu'on ne doit pas être surpris de l'accueil que le public continue de faire à de pareilles compilations. C'est en vain que

les vrais littérateurs ont élevé la voix contre cet abus : dans un ſiècle, où il eſt de mode de paroître inſtruit, les gens du monde ſe ſont empreſſés de ſe procurer ces livres précieux qui le diſpenſent de lire tous les autres, & réduiſent pour eux, dans un eſpace étroit, le vaſte champ des connoiſſances humaines. Nous avions déja des Dictionnaires dramatiques ; mais, en ce genre, celui qui contient le plus de choſes eſt toujours préféré. L'auteur, pour enchérir ſur ſes devanciers, a jugé à propos de joindre à la nomenclature des pièces de Théâtre, toute cette partie de la poëtique qui concerne l'art dramatique. Il a raſſemblé ſous différens titres tout ce que l'Abbé *d'Aubignac*, *Corneille*, *la Mothe*, MM. *Marmontel*, *Voltaire*, &c. ont écrit de mieux ſur cette matière, & il faut convenir qu'il a fait ce choix avec goût, & qu'il n'a extrait de ces divers auteurs, que ce qui eſt conforme aux vrais principes de l'art. Mais toutes les parties de la poëtique du Théâtre ſont ſi intimement liées enſemble ; qu'il ne falloit pas les ſé-

parer & les présenter isolées : les préceptes d'un art dérivent nécessairement les uns des autres, ils se prètent du jour mutuellement, & pour en avoir une connoissance suivie & raisonnée, il faut les considérer en corps, & non pas dispersés dans les articles d'un Dictionnaire. L'ordre alphabétique paroîtra peut-être, au premier coup-d'œil, plus favorable & plus commode pour la nomenclature & la notice des pièces ; cependant on ne peut encore se procurer, par ce moyen, qu'une idée très-vague & très-imparfaite de notre Théâtre : pour le connoître à fond, il faudroit plutôt assujétir à l'ordre chronologique, & suivre d'un œil attentif les différentes variations de l'art dans les différens siècles : on verroit la tragédie éclore parmi nous au milieu des ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, se former insensiblement dans les pièces de *Hardi*, de *Garnier*, &c. s'élever un peu dans *Rotrou*, & se porter tout à coup, dans *Corneille*, à un degré de

perfection, dont elle paroissoit bien éloignée : on examineroit comment elle devint dans *Racine* plus régulière, plus naturelle ; & sur-tout plus attendrissante ; dans *Crébillon*, plus terrible, & si l'on peut parler ainsi, plus tragique : on distingueroit, dans la foule des imitateurs serviles, le petit nombre d'écrivains créateurs qui ont imprimé à la Tragédie un caractère particulier, qui lui ont prêté des beautés nouvelles, jusqu'au moment, où la race de ces grands hommes étant éteinte, l'esprit est venu défigurer l'œuvre du génie : on jetteroit le même coup-d'œil sur la scène comique, & l'on pourroit alors se flatter d'avoir quelque connoissance du Théâtre, avantage qu'on ne retirera jamais de la lecture d'un Dictionnaire dramatique.

Dans celui que je vous annonce, Monsieur, le titre de chaque pièce est accompagné d'un extrait ou analyse, ordinairement très courte, mais quelquefois assez étendue, lorsque la pièce l'exige, & le mérite ; l'auteur y joint de temps en temps

un jugement, & l'on eût desiré qu'il l'eût fait plus souvent, sur-tout à l'égard des pièces qui sont peu connues. Au reste, quand il juge, c'est avec goût: j'en excepte cependant les éloges démesurés qu'il donne à certaines Tragédies de M. *de Voltaire*, telles qu'*Olympie* & les *Scythes*; » *Olympie*, dit-il, est une Tragédie toute neuve pour la Nation; » mais, comme on a dit très-bien, » la même légèreté, qui fit condamner » *Athalie* pendant plus de vingt années, par ce même peuple qui applaudissoit à la *Judith* de *Boyer*, les » mêmes prétextes qui servoient à » jetter du ridicule sur un prêtre & » un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on diroit: voilà une Tragédie jouée dans » un Couvent; *Statira* est une Religieuse, *Cassandre* a fait une confession générale; l'*Hiérophante* est un » Directeur, &c. C'est ce qui a empêché si long-temps M. *de Voltaire* » d'enrichir notre scène de son nouvel ouvrage; il s'étoit contenté de

» faire imprimer sa pièce; mais enfin
» on a pris le parti de la jouer, & la
» réussite justifie les personnes éclai-
» rées, qui ont excité les acteurs à la faire
» paroître au grand jour du Théâtre.
» Toutes les situations théâtrales d'*O-*
» *lympie* forment des tableaux; le ma-
» riage, le combat singulier, le bû-
» cher, produisent le plus grand ef-
» fet: » c'est-à-dire que les décorations & les machines qui accompagnent cette pièce, forment un spectacle qui éblouit & en impose; mais la gloire en appartient au décorateur & au machiniste, & non pas à M. *de Voltaire*. Que dites-vous, Monsieur, de cette comparaison entre *Athalie* & *Olympie*, entre une des plus foibles pièces de M. *de Voltaire* & le chef-d'œuvre de *Racine*? Le public n'a pas jugé de même ces deux ouvrages, & la distance de l'un à l'autre lui a paru prodigieuse.

Les Scythes, Tragédie proscrite par le parterre, malgré le grand nom de son auteur, reçoit aussi dans ce Dictionnaire un tribut de louanges qui doit

consoler un peu M. *de Voltaire* de sa dis-
» grace : le célèbre auteur qui a déja
» mis avec tant de succès sur la scène
» les tableaux contrastés des Mahomé-
» tans & des Chrétiens, des Améri-
» cains & des Espagnols, des Chinois
» & des Tartares, a voulu depuis en-
» richir notre théâtre du spectacle des
» mœurs sévères des *Scythes*, en op-
» position avec le faste orgueilleux des
» anciens Persans. La sublime simpli-
» cité de la nature sauvage a été sen-
» tie par l'amateur éclairé & sans pré-
» vention : c'est en revoyant cette
» pièce que le public en développera
» les beautés, & les mettra au rang
» des chef-d'œuvres qui sont en pos-
» session de plaire. » Il n'y a pas d'ap-
parence que le public soit jamais tenté
de revoir cette pièce, & encore moins
qu'il retracte le jugement qu'il en a
porté. De pareilles révolutions peu-
vent arriver à l'égard de certaines
pièces qui n'ont d'autre soutien con-
tre la cabale que leur mérite : mais le
nom de M. *de Voltaire*, seul capable
de faire réussir une pièce médiocre,
est plus fort qu'aucune cabale ; le par-

terre idolâtre est disposé de lui-même à admirer aveuglément tous les ouvrages de cet auteur: lorsqu'une de ses pièces tombe, on peut assurer qu'elle est détestable. Il est assez singulier que le Rédacteur, après avoir prôné les moindres productions de M. *de Voltaire*, adopte les critiques qu'on a faites de ses chef-d'œuvres les plus vantés. Vous trouverez, Monsieur, à l'article *Merope*, un examen de cette pièce par M. l'Abbé *des Fontaines*, examen dont il résulte que l'intérêt & les situations les plus touchantes de cette tragédie, ne portent que sur des suppositions absurdes & les invraisemblances les plus choquantes.

En parlant de la *Grand'mère amoureuse*, parodie de l'Opéra d'*Atis*, par *Fuselier* & d'*Orneval*, à la foire *Saint-Germain*, l'auteur rapporte une harangue de *Polichinelle*, qui fut prononcée avant la représentation : la plaisanterie en est grossière & convenable au caractère de l'Orateur ; mais elle est curieuse & rare, parce qu'elle n'a point été imprimée avec la pièce.

MONSEIGNEUR LE PUBLIC,

» Puisque les Comédiens de France
» & d'Italie, masculins, féminins & neu-
» tres, se sont mis sur le pied de vous
» haranguer, ne trouvez pas mauvais
» que *Polichinelle*, à l'exemple des
» grands chiens, vienne pisser contre
» les murs de vos attentions, & les
» inonde du torrent de son éloquence.
» Si je me présente devant vous en
» qualité d'orateur des marionettes,
» ce n'est pas pour des prunes, c'est
» pour vous dire que vous devez nous
» pardonner de vous étaler, dans no-
» tre petite boutique, une seconde
» parodie d'*Atis*; en voici la raison :
» les beaux-esprits se rencontrent,
» *ergo*, l'auteur de la Comédie Ita-
» lienne & celui des Marionnettes
» doivent se rencontrer. Au reste,
» MONSEIGNEUR LE PUBLIC, ne
» comptez pas de trouver ici l'exécu-
» tion gracieuse de notre ami *Arlequin*,
» vous compteriez sans votre hôte.
» Songez aussi que nous sommes les
» plus anciens polissons privilégiés,
» les polissons les plus polissons de la

» foire : songez enfin que nous som-
» mes en droit, dans nos pièces, de
» n'avoir pas le sens commun, que
» nous sommes en droit de les farcir
» de billevesées, de rogatons, de fa-
» riboles ; vous allez voir dans un
» moment, avec quelle exactitude
» nous soutenons nos droits. Bon soir
» MONSEIGNEUR LE PUBLIC, vous
» auriez eu une plus belle harangue,
» si j'étois mieux en fonds ; quand
» vous m'aurez rendu plus riche, je
» ferai travailler pour moi le faiseur
» de harangues de notre très-honorée
» voisine la Comédie Françoise, & je
» viendrai vous débiter ma rhétori-
» que avec le ton de *Cinna* & un juste
» au corps galonné comme un Trom-
» pette. Venez donc en foule, je vous
» ouvrirai mes portes, si vous m'ou-
» vrez vos poches. »

A l'article, *Actes Sacramentaux*, on trouve l'extrait d'un de ces drames singuliers & bisarres, qui sont fort en vogue en Espagne. Il a pour titre l'*Acte Sacramental des Plantes*. Son auteur est le fameux *Calderon*, & cette pièce est une de celles qu'on repré-

ſente le plus ſouvent. » Les acteurs
» ſont le pin, le mûrier, le cèdre,
» l'amandier, le cheſne, l'olivier, l'é-
» pi, la vigne & le laurier. Deux
» Anges entrent ſur le théâtre, &
» adreſſant la parole à toutes les plan-
» tes, ils leur déclarent qu'une d'en-
» tr'elles doit produire un fruit doux
» & admirable; ils les invitent à un
» combat divin pour mériter une cou-
» ronne, qu'un de ces Anges tient à
» la main, & qu'il va attacher à un
» côté du théâtre. Ils leur donnent
» la faculté de parler, & ils s'en vont.
» Les arbres parlent, & ſont dans l'ad-
» miration.

» Le *Cèdre* arrive avec un bâton en
» forme de croix : tous les autres in-
» terlocuteurs ſont ſurpris de le voir,
» comme un arbre qu'aucun d'eux n'a
» vu. Le *Cèdre* fait un long diſcours
» allégorique ſur la création du monde,
» de l'homme, des animaux & des vé-
» gétaux. Il leur dit que, puiſque les
» animaux qui habitent la mer, la
» terre & les airs connoiſſent un Roi,
» les arbres en doivent avoir un auſſi.
» Il ajoute qu'il ne ſe vante point de

» mériter cette prééminence, mais
» qu'il fera le juge entr'eux de celui
» qui la méritera, & il sort.

» Les plantes qui restent sur la scène,
» sont choquées qu'un arbre étran-
» ger s'arroge le droit d'être leur ar-
» bitre; elles font valoir les attributs
» que les hommes leur accordent, &
» par lesquels chacune prétend l'em-
» porter sur les autres.

» Dans la scène suivante, le cèdre
» propose à chaque plante de donner
» un placet & de déduire ses titres : les
» plantes se partagent pour & contre
» la prétendue violence que le cèdre
» leur fait en se nommant leur arbitre.
» L'épine éclate de colère, lui demande
» qui il est, & sur ce qu'il refuse même
» de dire son nom, elle s'irrite, &
» dit qu'elle seule suffira pour arra-
» cher & détruire un arbre qui n'est
» point connu dans le pays, & qui
» veut les tyranniser; elle s'approche
» de lui, & l'embrasse. Le cèdre s'é-
» crie qu'elle lui déchire le corps : en
» cet instant, on voit du sang sortir
» de la croix que tient le cèdre; tou-
» tes les plantes en frémissent; le cè-

» dre dit qu'il arrosera de ce sang toute
» la terre. L'épi & la vigne s'ap-
» prochent de la croix pour le rece-
» voir. Le cèdre, voyant leur humi-
» lité, tenant toujours la croix devant
» lui, dit ces paroles, puisque deve-
» nus humbles & compatissans, vous
» recevez tous les deux mon corps &
» mon sang, c'est en vous seuls que
» dès aujourd'hui mon corps & mon
» sang deviendront un divin trésor.

» L'épine qui est ensanglantée, se
» désespère, & voyant toutes les
» plantes fuir à son aspect, elle fait
» une grande lamentation. La croix
» paroît en l'air; quelques-unes des
» plantes demandent au cèdre de dé-
» clarer celle qui mérite la couronne.
» Le cèdre dit que c'est l'humilité qui
» l'obtiendra, & il nomme l'épi & la
» vigne. La pièce finit ainsi par une
» pensée qui a rapport au Sacrement de
» l'Eucharistie, condition essentielle
» aux actes Sacramentaux?

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Lettre à M. Fréron sur les Courtisannes, Comédie de M. Palissot, imprimée en 1775.

MONSIEUR,

LA Comédie des Courtisannes de M. *Palissot* me paroît avoir été appréciée dans l'Année Littéraire *, avec la plus scrupuleuse impartialité. Cet auteur, qui écrit facilement, & dont le dialogue est assez naturel, n'a pas reçu de la Nature le don de l'invention. Il n'a pas fait un ouvrage qui soit proprement le sien. *Pope* & *Moliere* ont été ses guides dans la *Dunciade* & dans la Comédie des *Philosophes* **. L'idée & le plan des *Courtisannes* se trouvent tout entiers dans les Lettres du Mar-

* Année 1775, Tome 2, pag. 217.

** Tout le monde sçait que *Pope* a fait la *Dunciade*, & tous ceux qui ont lu la Comédie des *Philosophes*, ont pu voir qu'elle est calquée sur celle des *femmes sçavantes*.

quis *de Roselle*, & j'ose dire qu'il y a dans l'original plus d'art, plus d'intrigue, & plus d'intérêt que dans la copie. Ces lettres, comme vous sçavez, Monsieur, sont de Madame *de Beaumont*. La ressemblance des deux ouvrages n'avoit été qu'indiquée dans l'*Année Littéraire* : je me propose, Monsieur, de la développer & d'établir la supériorité du Roman de Madame *de Beaumont* sur la Comédie de M. *Palissot*.

Dans l'une & l'autre production, c'est un jeune homme de famille, qui aime pour la premiere fois, & qui s'attache à une Courtisanne. Sa passion est assez aveugle pour le conduire à un mariage déshonorant. Voici le portrait qu'en trace Madame *de Beaumont*. » Il a vingt ans, une belle taille & » une fortune considérable, le cœur » tout neuf & l'*esprit romanesque*. Il » veut, dit-il, atteindre par dégrés au » bonheur. J'ai soin d'entretenir cette » flamme respectueuse ; je t'assure que » je joue d'après nature la dignité, le » sentiment, la délicatesse, &c. & » que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel

» amant peut me faire un sort .....
» Ne crois pas qu'il manque d'esprit,
» il en a beaucoup, mais il a le cœur
» tendre, l'ame délicate, *je suis sa*
» *premiere inclination. Il n'a aucune*
» *expérience* ...... ».

Le jeune amoureux des *Courtisannes* est peint des mêmes couleurs. *Marton* en parle ainsi à sa maîtresse :

Romanesque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'est par vous que l'amour eut son premier hommage ;
Sa figure est charmante, elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propose, a de quoi vous flatter.

Rosalie répond.

J'aime sa bonne foi, *son inexpérience* ;
Son amour est si vrai, si plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux ; il s'en fait une loi.
Ce ton du sentiment est si nouveau pour moi,
Que sans me déguiser qu'il tient à sa jeunesse,
Sans m'aveugler enfin, son respect m'intéresse.
Tu sçais qu'il est d'ailleurs maître de son destin,

Et qu'il peut, en effet, disposer de sa main.
Un jour il doit jouir de la plus grande aisance.

Mêmes artifices & même conduite des deux côtés de la part des deux Courtisannes. L'une & l'autre retiennent pour amant secret un financier, qui est représenté comme un personnage ennuyeux, dégoûtant, mais utile. L'une & l'autre, pour enflammer le jeune homme, supposent qu'un riche particulier aspire à leur donner la main, & produisent de fausses lettres pour appuyer la fourberie ; & dans les deux ouvrages, la découverte de cette supposition dénoue l'intrigue. Dans la Comédie comme dans le Roman, c'est un ami zélé qui parvient à dessiller les yeux des deux jeunes amoureux. Enfin, Monsieur, il n'y a pas, dans *les Courtisannes*, un trait, un mouvement, qui ne soit dans les lettres du Marquis *de Roselle*, si vous en exceptez cependant la derniere scène, & cette scène n'est pas encore à Monsieur *Palisso*.

Lisez, Monsieur, le Roman de Madame *de Beaumont* ; vous verrez l'in-

tervalle immense qu'il y a entre un Roman écrit avec chaleur & une Comédie sans intrigue, froidement dialoguée. Vous verrez que la Courtisanne de Madame *de Beaumont* (*Eléonor*) employe toutes les ressources de la coquetterie la plus raffinée, & tous les artifices les plus propres à engager son amant dans le piège & à l'y retenir. Manège de rigueurs, apparence de désintéressement, de générosité, de vertu même, tout est mis en usage; elle ne voit plus personne, quitte l'Opéra où elle étoit engagée, enfin prend le ton & le costume d'une femme honnête. La Courtisanne de M. *Palissot*, au contraire, est entourée d'un essain de femmes perdues. Ne devoit-elle pas craindre qu'une si mauvaise compagnie ne fît rougir son amant de s'y trouver, & n'élevât dans son esprit quelque nuage sur sa conduite? Car enfin, quoiqu'éperduement amoureux, il n'est pas tout-à-fait imbécille. Quelle idée doit-il prendre de sa *Rosalie*, qui, se disant d'une famille obscure & malheureuse, s'écrie devant lui:

Marin....

Marin..... Courez ce soir me fermer une loge
A l'Opéra. Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. C'est un régal pour moi
Que de voir dans la fleur une pièce nouvelle.

L'*Opéra*, *la loge du Roi!* sont-ce là, Monsieur, les amusemens, est-ce là la place d'une fille obscure & infortunée? Et n'est-ce point une grande mal-adresse à *Rosalie* de trahir ainsi son secret? Les propos des Courtisannes qui l'entourent sont encore plus révoltans.

HORTENSE.

Ah! Monsieur *Sophanes*, que lisez-vous donc là?
Angola! mais vraiment je connois *Angola*.
C'est un conte charmant, n'est-il pas de *Voltaire?*

M. SOPHANES.

Très-certainement non.

ERMINIE.

De qui donc? de *Molière?*

M. SOPHANES.

L'auteur est inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injustement.
Car il sçait tout gazer si délicatement,
D'un ton si.......

Mondor, qui a promis sa voiture pour le *Waux-hall*, ne l'envoye point.

ERMINIE.

Parbleu, Monsieur *Mondor*, vous m'en ferez raison.

ARTENICE.

Il aura sûrement oublié sa parole.

HORTENSE.

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cavagnole.
Puisse-t-il éprouver des revers inouis.

ARTENICE.

Non, vraiment; j'en serois d'un éçu par louis.

ERMINIE.

Comme ils ſont impolis tous ces gens de finance!

HORTENSE.

Ah! c'eſt une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le *Vaux-hall* a tout pris.

HORTENSE.

Oh! je m'en doutois bien.
Mais il faudroit pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurois bien une idée... On pourroit, ſur la place,
Trouver quelque cocher....

ARTENICE.

Un fiacre! Ah! quelle horreur!

HORTENSE.

Pourquoi pas? Dans le fonds, c'eſt un petit malheur,

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour
une,
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il seroit trop piquant de manquer ce Waux-
hall :
Cours bien vîte, *Marton* : un peu d'étour-
derie,
De désordre, d'excès, anime une partie.

A *Artenice*, *à demi-voix*.

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

N'y a-t-il pas de l'extravagance à cette *Rosalie*, de mettre son amant en présence avec des femmes qu'elle donne pour ses amies, & qui tiennent des propos de filles ? c'est bien avec raison qu'un certain *Lysimon* dit au jeune homme abusé :

Jusqu'ici, cher *Gernance*,
J'espérois que blessé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux,

Ces vers sont une critique très-juste de la piece ; car pour que la passion de *Gernance* soit vraisemblable, il faut qu'il soit séduit par un vernis de décence & d'honnêteté. Si *Gernance* est trompé, c'est en vérité qu'il le veut bien. *Rosalie* en est d'autant moins odieuse : la Courtisanne de Madame *de Beaumont* l'est excessivement. Sa conduite est un tissu de ruses détestables ; *Rosalie* a quelque penchant pour *Gernance* : *Léonore* n'en a aucun pour le Marquis *de Roselle*. Elle le voit dans les bras de la mort, & ne regrette que sa fortune. Il faut convenir que ce caractere est plus noir, plus atroce que celui de *Rosalie* ; & c'est ainsi qu'il devoit être. C'est sur-tout dans les discours que tiennent *Lysimon* à *Gernance*, & la Comtesse *de Saint-Sever* au Marquis *de Roselle*, son frere, que toute la supériorité de Madame *de Beaumont* se fait sentir.

LYSIMON A *Gernance*.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque,
De renoncer pour vous à l'estime publique ;

Mais les fruits de l'hymen que vous prémé-
ditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au seul nom de leur mère,
Et punis, en naissant, des foiblesses d'un
père,
Auront-ils, au besoin, ce courage odieux ?

Voyez, Monsieur, comme Madame *de Beaumont* a rendu les mêmes idées. » Et vos enfans . . . . , dit la Comtesse » *de Saint-Sever*; le Marquis *de Roselle* » donneroit à ses enfans *Léonor* pour » mère ! *Léonor !* & quelle autre mère » leur donneroit leur plus cruel en- » nemi ? Vous leur devez un sang pur » comme vous l'avez reçu de vos » pères. Ce sang s'éleveroit contre » vous, si vous le mêliez avec un sang » vil & corrompu . . Vous fremissez. . . » Jettez les yeux sur ces enfans, mal- » heureux à jamais par leur naissance, » qui portent sur leur front, dans la » société, un caractere de proscrip- » tion. Ils sont là, comme des cou- » pables, humiliés par le sentiment » de leur indignité. Ils voient fuir de- » vant eux les familles & les honneurs,

» qui venoient au-devant de leurs » ancêtres. Ils ont tous les jours des » sujets de pleurer leur naissance ; tous » les jours, ils ont à rougir de leur » mère ; le public les appelle les en» fans de *Léonor*, comme s'il disoit les » enfans de l'opprobre. Ils transmet» tent leur honte & leur malheur à » leur postérité ; cette tache hérédi» taire est encore empreinte sur le » front de leurs petits-fils ; & vous ne » préféreriez pas la mort à la douleur, » au tourment d'être père à ce prix ?

Je ne puis résister, Monsieur, au plaisir de vous citer encore un morceau de ce Roman, qui seul m'a plus intéressé que toute la Comédie des *Courtisannes*. La sœur du Marquis de *Roselle* a perdu son pere avant de l'avoir connu, & sa mère l'a chargée en mourant de veiller sur la conduite de ce frère plus jeune qu'elle. Désespérée de la honteuse passion qui le subjugue, elle essaie de l'en faire rougir. C'est elle-même qui va parler. » Un tems vient, » dit-elle, où l'on rougit de ses folles » amours ; on pleure sur des fautes » irréparables, & l'on donneroit la

» derniere moitié de la vie pour ra-
» cheter la premiere. Oh! mon frere,
» ſur quoi vous flatteriez-vous que
» vous ſerez toujours amoureux, tou-
» jours aimé, toujours heureux? Qui
» vous en garantit? *Léonor?* votre
» cœur? Tant de paſſions ont fini par
» le déſeſpoir avec de pareils garans!
» Le Marquis étoit interdit & immo-
» bile. Je crus ſon ame ébranlée, j'in-
» ſiſtai. Je ſuppoſe, comme vous le
» voyez, que *Léonor* a toutes les bonnes
» qualités qu'elle affecte; qu'elle ſent
» toute la paſſion qu'elle vous té-
» moigne, ſans doute; que votre illu-
» ſion ſur les premieres années de ſa
» vie ne ſe diſſipera jamais; qu'elle
» vivra comme ſi elle étoit née de
» votre ſang, comme ſi elle avoit été
» élevée dans votre famille; qu'elle
» gouvernera & conduira votre mai-
» ſon avec autant de dignité que de
» ſageſſe; qu'elle ſera auſſi tendre
» mere que fidelle épouſe; qu'elle
» pourra donner à vos enfans des prin-
» cipes, des ſentimens, des exemples,
» une éducation qu'elle n'aura point
» reçue; que..... Et moi je ſuppoſe,
» s'écria-t-il tout d'un coup, dans une

» ſorte de fureur, qu'une ſœur, qui
» aime ſon frère, le plaint, s'il ſe
» trompe, & ne l'inſulte pas; que le
» Marquis *de Roſelle* ſent mieux ce qui
» peut le rendre heureux, que la Com-
» teſſe *de Saint-Sever*, & qu'il eſt libre,
» indépendant, maître de diſpoſer de
» lui, malgré tous ceux qui s'y oppo-
» ſeroient. A ces mots, il ſort bruſ-
» quement, je cours à lui, je l'arrête;
» il réſiſte. Mon frere...... Je n'ai
» point de ſœur. Il fait un mouvement
» pour ſe dégager; il m'échappoit.
» O mon père! m'écriai-je, ô ma
» mère! venez à mon ſecours! A ces
» noms ſacrés, il treſſaille, s'arrête,
» & ſe laiſſe conduire ſur un ſopha.
» Je reſtai debout devant lui; ſes yeux
» étoient fermés, ſa reſpiration s'em-
» barraſſoit dans ſes ſoupirs. Juſques-
» là, pendant notre entretien, la cha-
» leur du zèle m'avoit ſoutenue &
» élevée au-deſſus de moi-même;
» j'étois dure, je ne penſois pas qu'il
» ſouffrît de mes diſcours; j'examinois
» ſeulement s'il réſiſtoit ou s'ébranloit.
» Il n'étoit pas alors queſtion de le
» plaindre, mais de le terraſſer, de

» changer son cœur. Je frappois, je » tonnois, sans égards, sans ménage- » mens, sans pitié. Mais ici la ten- « dresse & la sensibilité reprirent tous » leurs droits. Je craignis pour la santé » de mon frère ; mon attendrissement » ouvrit mon cœur aux larmes, j'en » arrosai une de ses mains que je serrois » dans mes mains tremblantes ».

Tout ce morceau, Monsieur, n'est-il pas plein de chaleur, de mouvement & de pathétique? Cette prosopopée : *ô mon pere, ô ma mere, venez à mon secours*, n'est-elle pas attendrissante & sublime. C'est là un de ces coups inattendus, un de ces traits de feu qui peuvent ébranler, émouvoir, terrasser l'ame la plus ferme & la plus déterminée. C'est par la passion qu'il faut combattre les passions. Comparez à cette scène, vraîment dramatique, les froids discours de l'ami de *Gernance*, & jugez vous-même entre M. *Palissot* & Madame *de Beaumont*.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Le tendre ami des meres nourrices, ou Vœux patriotiques & intéressans, adressés au Gouvernement en faveur des Femmes qui alaitent leurs enfans ; par M. de la Fortelle. Petite brochure in-12. L'auteur, après avoir intéressé les meres à remplir l'heureuse tâche d'alaiter leurs enfans, annonce un remede certain & éprouvé pour guérir radicalement & en très-peu de temps, les maux qui surviennent au sein des nourrices, soit par l'abondance du lait, soit par la pression des levres & des gencives de son nourrisson.

Ce petit ouvrage annonce des vues vraîment patriotiques & un zele dégagé d'intérêt. L'auteur, avec raison, l'a jugé digne de l'attention protectrice du Gouvernement ; aussi lui est-il présenté, comme devant connoître tout ce qui peut tendre à la conservation de l'humanité & à la population.

Prix proposés par l'Académie de Marseille.

L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille propose pour sujets des prix qu'elle distribuera le 26 Août de l'année prochaine:

1°. Le siège de Marseille par le Connétable de *Bourbon*; Poëme.

2°. *Pierre le Grand*; Ode ou Poëme.

3°. L'abdication de *Sylla*; piece de vers, au choix des Auteurs.

4°. Un discours sur l'influence que le Commerce a eu dans tous les temps sur l'esprit & les mœurs des peuples: Prix double.

5°. L'Eloge de Madame la Marquise *de Sévigné*.

Chacun de ces prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. *Mourraille*, Secrétaire perpétuel de l'Académie; & ils ne seront reçus que jusqu'au 15 de Mai 1777.

La Troupe ambulante.

C'est le titre d'une Estampe de 9 pouces de haut sur 11 de large;

gravée par M. *Guttemberg*, d'après le tableau original de M. *Mayer*; à Paris, chez l'Auteur, rue de Tournon, vis-à-vis l'Hôtel de Brancas. Prix 2 liv. 8 s.

Ce sujet représente un Saltimbanque, armé d'un fouet, & faisant danser une troupe de chiens & de singes, burlesquement habillés; un autre joue de la flute & du tambourin; des villageois de différens âges s'occupent à regarder ce spectacle.

On remarque beaucoup de mouvement dans cette composition, elle est riante & pittoresque; mais elle étoit susceptible de plus d'expression & de variété. La plupart des spectateurs ont le même air de tête, un nez plat & écrasé; il y auroit aussi beaucoup à desirer pour la correction: plusieurs enfans placés derriere les chiens sont de la même proportion que ces animaux, & paroissent, au premier coup d'œil, faire partie de *la Troupe ambulante*.

Invocation à l'Amour; Estampe de forme ovale, enfermée dans une bor-

dure d'environ 13 pouces de haut ſur 9 de large, gravée par M. *Guttemberg*; d'après le tableau de M. *Théolon*, de l'Académie Royale de Peinture. A Paris, chez l'Auteur, rue de Tournon, vis à-vis l'Hôtel de Brancas. Prix 2 liv. 8 ſ.

Le lieu de la ſcène eſt un payſage, où l'on voit une jeune fille à genoux devant l'autel de l'Amour; elle eſt couronnée de roſes, & vient de ſuſpendre une guirlande à la ſtatue du Dieu qu'elle implore.

On doit ſe rappeller d'avoir vu ce même ſujet traité par M. *Greuze*; mais on ne retrouve ici ni le caractere naïf & tendre, ni les graces ſéduiſantes qu'on admire dans le tableau qui fut expoſé au ſalon du Louvre, il y a quelques années. Pour traiter le même ſujet qu'un Peintre célebre, en s'appropriant en quelque ſorte l'ordonnance de ſa compoſition, il faut être au moins ſûr de l'égaler. Mais ſi l'on n'offre qu'une froide imitation dépourvue de génie, on ne peut gueres éviter de paſſer pour plagiaire. A

l'égard de l'Estampe, quelqu'attention, quelque soin que prenne l'artiste traducteur, il ne peut faire passer dans sa gravûre l'expression qui manque dans l'original.

Précis de l'Histoire de France, en vers, avec des notes ; où l'on développe ce que les vers ne font qu'indiquer ; à l'usage de la jeune noblesse, par M. Pelosi, Italien. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût ; in-8°. de 420 pages.

L'auteur a cru qu'en resserrant l'Histoire de France entiere dans un petit nombre de vers faciles à retenir, ce seroit un moyen de graver dans la mémoire des jeunes gens les faits principaux de nos fastes. Il ne faut pas s'attendre à trouver des vers d'une poësie douce, élégante, harmonieuse. Vous jugerez du ton de la versification de l'auteur par les quatre vers que je vais vous citer. Le style de cet ouvrage est par-tout le même.

Charles-quatre le simple, & foible, & sans appui,
Voit combler les malheurs *qu'il entraîne après lui.*

Les Seigneurs, les Normands, méprifant fa
foibleffe,
Démembrent un état *qui décline fans ceffe.*

Le but de l'auteur n'étoit pas d'amufer, mais de faciliter l'étude de l'Hiftoire, & je crois que fa méthode peut fervir à la fin qu'il s'eft propofée.

Médecine moderne, ou Remedes nouveaux, & autres récemment ufités pour le traitement des maladies les plus défefpérées & les plus funeftes à l'humanité; par M. Buchoz, Médecin-Botanifte, & de quartier furnuméraire de MONSIEUR, *&c. & par feu M. Marquet, fon beau-pere, premier Doyen du College Royal de Médecine de Nancy, Médecin confultant de l'Hôtel-de-Ville. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Chriftine, près la rue Dauphine, in-8°. d'environ 300 pages, 2 liv. 10 f.*

Ce Recueil eft un véritable préfent fait à l'humanité. Il n'eft que trop ordinaire de voir les Médecins les plus habiles cacher leurs découvertes avec le même foin que les Charlatans,

quoique par un motif différent. Mais M. *Buchoz*, qui n'eſt animé que par l'amour du bien public, révèle ici ſans myſtere au Public une infinité de recettes excellentes ou inventées, ou reſſuſcitées, ſi je puis m'exprimer ainſi, par lui-même ou par feu M. *Marquet* ſon beau-pere. Ce livre doit être entre les mains de tous les jeunes Médecins, & de tous ceux, qui, ſans être initiés aux myſteres de ce docte Corps, veulent exercer l'art de guérir.

Cours de Langue Angloiſe. Le ſieur *Beery*, Anglois de Nation, Auteur de la Grammaire générale Angloiſe, & Profeſſeur de cette Langue, va ouvrir un cours, dans lequel il ſe propoſe de faciliter l'étude de la langue Angloiſe & ſa prononciation, en peu de leçons. Ce cours durera ſix mois, & ſe tiendra trois fois la ſemaine, depuis cinq heures du ſoir juſqu'à ſept. Les perſonnes qui ne pourront pas aſſiſter aux leçons du ſoir, pourront les prendre le matin aux mêmes heures. Il donne

aussi des leçons en ville, à telle heure qu'on le desire. On peut se faire inscrire ou l'avertir en tout temps. Sa demeure est chez M. Chauvin, Marchand Epicier-Distillateur, Place du Chevalier du Guet.

Je suis, &c.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table du troisième Volume de l'Année Littéraire 1776.





